

**Université de Montréal**

**Visions de l'altérité dans l'Antiquité : l'historiographie et le cas des Perses sassanides  
(Ammien Marcellin, Théodoret de Cyr, Procope de Césarée)**

**Par Raphaël Weyland**

**Département d'histoire, Faculté des arts et sciences**

Mémoire (présenté) à la Faculté des arts et sciences en vue de l'obtention du grade de maîtrise en  
Histoire option recherche

Décembre 2012

Copyright, Raphaël Weyland, 2012



## Table des Matières

Résumé .....	iv
Abstract.....	iv
Introduction .....	1
Chapitre 1 : Cadre théorique et influences intellectuelles .....	4
La notion d'altérité dans l'histoire antique .....	4
L'ethnographie antique .....	11
Les Perses dans la tradition littéraire antique .....	20
Chapitre 2 : Les sources utilisées .....	29
Ammien Marcellin .....	29
Théodoret de Cyr .....	35
Procopé de Césarée .....	38
Chapitre 3 : Analyse thématique .....	42
<i>Crudelitas/Skétlios</i> .....	42
La <i>luxuria</i> .....	57
La <i>Tyrannia</i> .....	78
Conclusion.....	97
Bibliographie .....	105
Sources.....	105
Travaux .....	107

## Résumé

Ce mémoire explore le lien entre les relations politiques entretenues par l'empire romain et le royaume sassanide et la représentation que faisaient des Perses les auteurs de l'antiquité tardive. Une tradition littéraire défavorable aux orientaux est en effet perceptible tout au long de l'antiquité : les Perses, notamment, sont ainsi cruels, lâches, efféminés, paresseux et perfides. Ces *topoi*, dont les racines se retrouvent dès le 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C., évoluent-ils à la fin de l'antiquité, lorsque la puissance des Sassanides rivalise avec celle des empereurs? S'appuyant sur les travaux des dernières années sur l'altérité et sur l'ethnographie antique, ce mémoire s'efforce d'autre part de mieux comprendre les Romains en eux-mêmes en faisant l'analyse de leur rapport à leurs voisins.

## Abstract

This dissertation is interested in the connection between romano-persian political relations and the way written sources presented the Sassanids during late antiquity. Antique tradition had indeed been quite biased towards the Orientals: Persians in particular are usually described as cruel, cowardly, effeminate, lazy, toady and treacherous. Are these *topoi*, noticeable from the 5<sup>th</sup> century B.C., evolving during the 4<sup>th</sup>-6<sup>th</sup> centuries A.D., when the Sassanid kingdom is causing so many problems on the eastern frontier? Using anthropological tools and up-to-date publications on alterity and ancient ethnography, this essay strives to attain a better understanding of the Romans through the study of the way they presented their neighbors.

## Introduction

Quant à la pusillanimité, à l'absence de courage viril, si les Asiatiques sont moins belliqueux et plus doux que les Européens, la principale cause en est dans les saisons, qui n'éprouvent pas de grandes variations ni de chaud ni de froid, mais qui sont à peu près uniformes. En effet, l'esprit n'y ressent point ces commotions et le corps n'y subit pas ces changements intenses, qui rendent naturellement le caractère plus farouche et qui lui donnent plus d'indocilité et de fougue qu'un état de choses toujours le même ; car ce sont les changements du tout en tout qui éveillent l'esprit de l'homme, et ne le laissent pas dans l'inertie. C'est, je pense, à ces causes extérieures qu'il faut rapporter la pusillanimité des Asiatiques, et aussi à leurs institutions ; en effet, la plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois ; et toutes les fois que les hommes ne sont ni maîtres de leurs personnes, ni gouvernés par les lois qu'ils se sont faites, mais par la puissance despotique, ils n'ont pas de motif raisonnable pour se former au métier des armes, mais au contraire pour ne pas paraître guerriers, car les dangers ne sont pas également partagés. (HIPPOCRATE, *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux*, 16, trad. J.JOUANNA)

Cet extrait du *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux* d'Hippocrate est un des premiers exemples de la tradition opposant Européens et Asiatiques, en faisant des êtres séparés par leur nature elle-même. On y retrouve en effet à la fois les principaux préjugés sur les peuples auxquels Grecs et Romains furent confrontés et une tentative d'explication rationnelle de ces clichés. Ce seraient ainsi les variations importantes de températures qui donneraient aux Européens virilité et force. Des institutions politiques malsaines (le despotisme) achèveraient d'autre part d'affaiblir les Asiatiques.

L'utilisation par les auteurs de l'Antiquité de clichés, transmis par la tradition et répétés pour perpétuer cette tradition et prouver au public la connaissance qu'a l'auteur de cette tradition, n'est plus à prouver. On retrouve la trace de ces *topoi* dans toute la littérature antique, des pièces de théâtre aux traités philosophiques, et l'objectif de ce mémoire n'est pas de questionner leur existence. Ces préjugés dans la description des peuples étrangers dans les textes anciens ne

connaissent-ils cependant aucune évolution? De l'Athènes du Ve siècle avant J.-C. à la Constantinople du Ve siècle après J.-C., les Orientaux sont-ils toujours décrits comme des individus veules et paresseux? Recouvrent-ils une certaine réalité ou ne sont-ils que l'expression d'une volonté plus ou moins consciente de création identitaire? Si certains aspects de cette question ont reçu au cours des dernières années une attention particulière de la part des spécialistes, la question de la représentation des Perses Sassanides dans les textes de l'Antiquité tardive demeure assez peu explorée. Les derniers siècles de l'empire romain nous semblent pourtant un moment privilégié pour étudier l'évolution de ces *topoi*. Après une longue période d'éclipse relative, un nouveau pouvoir formidable pèse sur la frontière orientale du monde gréco-romain à partir de l'avènement de la dynastie sassanide en 224. Or, ce changement profond dans le rapport de force a-t-il une influence sur la description que font de ces puissants ennemis les auteurs de cette période? Ou bien s'en tiennent-ils à la tradition? En résumé, entre la *natio molestissima* d'Ammien Marcellin et l'image de Pierre le Patrice rapportée par Théophylacte Simocatta voulant que les souverains perses et romains soient les « deux yeux de la Terre », une véritable évolution dans la représentation des Perses est-elle perceptible?

Pour répondre à ces questions multiples, nous nous basons sur l'analyse de textes antiques divers, notamment les *Res Gestae* d'Ammien Marcellin, l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr et l'*Histoire des guerres* de Procope de Césarée. La montée de l'archéologie au XXe, la sensibilité nouvelle à l'origine monosociale et monointellectuelle des auteurs et des lecteurs de ces textes, l'intérêt pour des sujets différents (économie, société, femmes) et l'évolution de la recherche sur ces textes, désormais considérés comme des œuvres littéraires plutôt que comme des sources

historiques fiables dans un sens positiviste absolu, ont entraîné la remise en question des textes anciens. D'un point de vue méthodologique, le survol des sources présenté plus bas est à cet égard instructif de l'importance de la réflexion sur la fiabilité des sources écrites. Mais cette notion n'a que peu d'incidence sur cette étude. Nous ne recherchons en effet aucunement à savoir si les cadavres des Perses se décomposaient ou non, comme l'évoque Ammien Marcellin dans son XIXe livre<sup>1</sup>. L'art est cependant le dépositaire d'éléments de la conscience collective et son analyse permet d'entrevoir certains éléments des mentalités anciennes. C'est dans cette optique que nous analysons ici un échantillon représentatif des sources écrites de l'Antiquité tardive.

Outre une mise en situation assez longue, décrivant les influences intellectuelles à la base de ce travail, la méthodologie de celui-ci et les grands débats de l'historiographie moderne concernant l'ethnographie antique, ce mémoire se compose de quatre chapitres plus restreints. Chacun des trois premiers s'attarde sur l'un des *topoi* principaux liés à la figure de l'Oriental et du Perse dans la culture gréco-romaine, en présentant à chaque fois la signification et les implications de chacune de ces caractéristiques avant de faire l'analyse de l'évolution de celles-ci dans les textes étudiés. Ces trois thèmes principaux, dont la partie de l'introduction consacrée au traitement des peuples orientaux dans les sources anciennes montre la récurrence, sont la *crudelitas*, la *luxuria* et tout ce que nous appellerions aujourd'hui la tyrannie.

---

<sup>1</sup> Ammien Marcellin affirme qu'ils « acquièrent la dureté du bois ». AMMIEN, *Histoires* 19, 9, 9.

# **Chapitre 1 : Cadre théorique et influences intellectuelles**

## **La notion d'altérité dans l'histoire antique**

La base fondamentale de ce mémoire est l'idée que l'analyse de la manière dont les Romains décrivent les peuples étrangers peut permettre de mieux connaître les Romains eux-mêmes. C'est ce qu'on pourrait appeler la technique du miroir. Comme l'ont montré les travaux des dernières années sur l'altérité, chacun rejette sur une figure extérieure, l'Autre, les caractéristiques que sa culture considère comme mauvaises. Cet Autre n'est pas forcément ethnique : il peut tout aussi bien être économique, sexuel ou même politique. L'étude de la manière dont celui-ci est représenté permet ainsi de mieux saisir les valeurs importantes de la société de l'émetteur de ces opinions.

La notion d'altérité et son application dans le cadre de la recherche historique ne datent cependant pas d'hier. Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, les historiens se sont efforcés de mettre de l'avant les différences entre les peuples dans un but nationaliste et souvent raciste, l'essor du marxisme amène un intérêt nouveau pour les pauvres et les maltraités de l'histoire, que l'on considère déjà comme des « autres », dont l'étude ne peut tout à fait se faire à l'aide des sources habituelles ni sans un changement profond dans l'interprétation de celles-ci. Mais la définition contemporaine de la notion d'altérité remonte plutôt aux années 1960. Avec l'explosion des études féministes et sociales, la recherche portant sur tous les oubliés de l'histoire (femmes, esclaves, pauvres, autochtones, etc.) s'accompagne d'une réflexion profonde sur la signification de l'altérité dans la société autant que d'une remise en question généralisée des rapports de force. Le philosophe



français Emmanuel Lévinas est généralement considéré comme le père de la notion d'altérité en philosophie. Sa pensée est particulièrement bien exposée dans *Altérité et transcendance*, une série de ses articles parus de 1967 à 1989 et réunis en 1995<sup>2</sup>. Ses pensées sont progressivement adaptées à d'autres champs d'étude, comme l'anthropologie<sup>3</sup> ou la science politique<sup>4</sup>, alimentant des débats houleux. Edward Saïd, auteur de l'un des textes les plus importants du débat sur l'altérité, expose quant à lui l'idée que le rapport à l'autre et sa représentation se coulent forcément dans une logique impérialiste, la description d'un peuple étranger ne devenant qu'un outil de conquête et de justification de la conquête.

Ce changement de paradigme dans les sciences sociales se répercute bien sûr sur l'étude de l'histoire ancienne. Ce processus aboutit entre autre à la publication par François Hartog du *Miroir d'Hérodote*, un livre fondamental à cette étude comme à toute la réflexion des 30 dernières années sur l'altérité et la manière de la décrire<sup>5</sup>. Dans cet ouvrage, portant notamment sur la manière dont Hérodote décrivait les coutumes des Scythes, Hartog met de l'avant les contradictions entre les écrits de l'historien antique et les découvertes archéologiques. Plutôt que de tenter de réconcilier les deux, ou encore de repousser la source écrite si visiblement mal informée, il propose d'utiliser un texte comme celui d'Hérodote pour explorer la psyché grecque, soulignant notamment la nécessité pour un auteur de décrire à son public ce que celui-ci souhaite entendre. Pour lui, les auteurs anciens définissent l'identité et la spécificité de leur peuple en l'opposant à un autre, selon des schémas particuliers. Ainsi les orientaux sont-ils lâches, cruels et gouvernés par des tyrans

---

<sup>2</sup> LÉVINAS E., *Altérité et transcendance*, Lyon, 1995.

<sup>3</sup> FABIAN J., *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*, New York, 1983.

<sup>4</sup> SAÏD E., *Orientalism*, New York, 1978.

<sup>5</sup> HARTOG F., *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'Autre*, Paris, 1980.

alors que les habitants des steppes sont sanguinaires, belliqueux et incapables de s'organiser en cités, ce qui esquisse à rebours une certaine identité grecque.

Le livre d'Hartog, traduit en 1988, influença profondément la manière d'étudier les textes anciens et notamment les excursus ethnographiques émaillant ceux-ci. D'autres ouvrages s'engagèrent dans cette voie, tels *Inventing the Barbarian* d'Edith Hall (1989)<sup>6</sup> ou *The Greeks :A Portrait of Self and Others* de Paul Cartledge (1993)<sup>7</sup>. Le débat sur cette nouvelle manière d'interpréter les textes, se situant au carrefour des études littéraires, de l'histoire et de l'anthropologie, se poursuit de nos jours. Deux œuvres publiées dans les dernières années illustrent bien les tendances récentes de cette discussion. *The Invention of Racism in Antiquity* de Benjamin Isaac (2004)<sup>8</sup> insiste ainsi sur la persistance des préjugés négatifs envers les peuples étrangers dans les sources antiques. Bien qu'il remette en question certains lieux communs, comme l'idée que l'œuvre d'Hérodote ait été le point de départ d'une tradition millénaire de conflit entre Occident et Orient<sup>9</sup>, Isaac ne s'intéresse qu'aux descriptions négatives que font des étrangers les auteurs antiques. Sa définition du « racisme » et le fait qu'il n'utilise que des sources littéraires ont d'autre part été critiqués, malgré l'ampleur du travail accompli. Dans *Rethinking the Other in Antiquity* (2011)<sup>10</sup>, Erich Gruen insiste justement sur la nécessité de modérer les études parues jusque-là sur le sujet de l'altérité dans les sources antiques par l'analyse des passages décrivant positivement les peuples étrangers. Comme il l'écrit lui-même, son objectif est de démontrer que « the expression of

---

<sup>6</sup> HALL E., *Inventing the Barbarian*, Cambridge, 1989.

<sup>7</sup> CARTLEDGE P., *The Greeks :A Portrait of Self and Others*, Oxford, 1993.

<sup>8</sup> ISAAC B., *The Invention of Racism in Antiquity*, Princeton, 2004.

<sup>9</sup> Voir à ce propos FLOWER M., *Herodotus and Persia*, dans *The Cambridge Companion to Herodotus*, DEWALD C. et MARINCOLA J. (ss. dir.), Cambridge, 2006, p. 274-289.

<sup>10</sup> GRUEN E., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton, 2011.

collective character in antiquity...owes less to insisting on distinctiveness from the alien than to postulating links with, adaptation to, and even incorporation of the alien »<sup>11</sup>. Désireux d'attirer l'attention sur ce type de passages, Gruen exagère cependant à dessein leur importance, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même dans sa conclusion<sup>12</sup>, afin de faire évoluer la réflexion sur l'altérité.

D'autres historiens modernes se sont ainsi intéressés à cette question en soulignant l'importance de l'analyse des représentations picturales de « l'Autre »<sup>13</sup>. L'utilisation de ce type de source est toujours risquée, puisque les codes culturels de l'Antiquité nous sont bien souvent complètement étrangers<sup>14</sup>. On peut ainsi se demander si un vase montrant une jeune femme fuyant son mari sous les yeux de son père constitue la preuve d'une conspiration machiste pour écraser la femme ou si elle est la représentation d'un rituel<sup>15</sup>. Outre ce problème méthodologique fondamental, les conclusions de ce genre d'études, quoique généralement intéressantes et nuancées, se concentrent trop souvent sur les périodes les plus étudiées de l'Antiquité (Athènes classique, Principat romain) en généralisant aux périodes intermédiaires<sup>16</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 359.

<sup>13</sup> FERRIS I.M., *The Pity of War: Representations of Gauls and Germans in Roman Art*, dans *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean. Issues & Debates*, GRUEN E. (éd.), Los Angeles, 2010, p. 51-74.

<sup>14</sup> Au sujet de la difficulté à interpréter les sources picturales, lire SOURVINOU-INWOOD C., *Reading Greek Culture: Texts and Images, Rituals and Myths*, Oxford, 1991 et LISSARAGUE F., *Images dans la cité*, dans *Metis*, 9-10 (1994-1995), p. 237-244. Pour les sources numismatiques, lire BUTCHER K., *Information, Legitimation, or Self-Legitimation? Popular and Elite Designs on the Coin Types of Syria*, in *Coinage and Identity in the Roman Provinces*, HOWGEGO C., HEUCHERT V. et BURNETT A. (éds), Oxford, 2007 (2005), p. 143-156.

<sup>15</sup> SOURVINOU-INWOOD C., *The Young Abductor of the Locrian Pinakes*, dans *BICS*, 20 (1973), p. 12-21.

<sup>16</sup> Voir notamment *Not the Classical Ideal*, COHEN B. (éd.), Leiden/Boston/Cologne, 2000.

Outre les tenants du positivisme, acceptant en bonne partie les informations transmises par les textes antiques, et ceux de l'altérité et de la méthodologie du miroir, aujourd'hui largement majoritaires, quelques spécialistes tentent de développer une vision originale et neuve. La plus intéressante de ces tentatives se base essentiellement sur deux constats : le limes, loin d'être une frontière étrange, est au contraire un lieu perméable<sup>17</sup>; lorsque la domination militaire n'est pas totale, lorsque les échanges locaux sont nombreux et bilatéraux (commerciaux, religieux, mixité des mariages), l'étude du colonialisme nord-américain<sup>18</sup> a montré que se développaient des relations spéciales dans lesquelles chacune des parties pouvaient manifester des actions directes plutôt que de n'être que l'objet (la victime) de l'action d'une autre. Ce lieu, physique mais aussi et surtout intellectuel, correspond au *Middle Ground*, concept anthropologique que l'historien Greg Woolf s'est efforcé dans les dernières années d'adapter à l'Antiquité<sup>19</sup>.

L'objet de cette nouvelle méthode est la création du savoir ethnographique antique plutôt que sa rédaction. Woolf remarque en effet que les spécialistes modernes, très intéressés par la véracité et les méthodes de présentation de ce savoir, ont délaissé le processus d'acquisition de celui-ci pour préférer considérer les informations présentées par ces textes comme essentiellement fictives. Rejetant cette idée d'une littérature qui ne serait qu'une construction mentale sans aucune prise sur la réalité, il s'attarde donc au processus d'acquisition de connaissances des auteurs anciens. Au-delà de la *Quellenforschung*, recherche des auteurs disparus sur lesquels les auteurs survivants

---

<sup>17</sup> WHITTAKER C.R., *Frontiers of the Roman Empire. A social and economic Study*, Baltimore, 1994.

<sup>18</sup> WHITE R., *The Middle Ground. Indians, empires and republics in the Great Lakes region, 1650-1815*, Cambridge, 1991.

<sup>19</sup> WOOLF G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Londres, 2011. WOOLF G., *Cruptorix and his kind. Talking ethnicity on the middle ground*, dans *Ethnic Constructs in Antiquity*, DERKS T. et ROYMANS N. (ss dir.), Amsterdam, 2008, p. 207-217. Le concept de *Middle-Ground* est aussi utilisé dans l'étude de la colonisation grecque archaïque : voir MALKIN I., *Le Middle Ground*, dans *Kernos*, 11 (1998), p. 131-141.

auraient copié leurs écrits et dont les méandres ont happé plus d'un spécialiste, il faut pour ce faire composer avec la méthodologie proposée par Woolf.

Repoussant l'idée selon laquelle les affirmations à l'autopsie des auteurs antiques seraient autant de mensonges, celui-ci cherche à déterminer de quelle manière un intellectuel vivant à Rome a bien pu obtenir des informations sur l'origine d'une tribu germanique ou les détails du culte d'une bourgade celtibère. Pour Woolf, « if we ask, then, how Tacitus knew about Germania, there is only one reasonable answer : he knew what Germans told him, and it was probably told in Latin by Germans who had learned the language in the course of years spent involved with Romans. »<sup>20</sup> Ceux-ci, jeunes membres de l'élite étudiant avec un *grammatikos* des mythes grecs qui se mélangeaient à leur mythologie locale, marchands recevant dans des transactions des bribes de savoir sur les tribus d'outre-Rhin, *auxilia* partageant les épreuves de jeunes officiers comme Tacite, forment le *Middle-Ground* de Woolf. Et si une longue liste de préjugés et d'intérêts particuliers contribuent à influencer les questions posées par leurs auditeurs et les réponses données par ces êtres culturellement mixtes, la recherche de ces « Squantos »<sup>21</sup> et l'idée de ne pas considérer les écrits ethnographiques comme de simples constructions littéraires au but plus ou moins impérialiste sont très intéressantes.

Woolf lui-même considérant sa méthode comme ne pouvant s'appliquer qu'à la partie occidentale de l'empire romain, la seule selon lui qui ait été considérée comme *terra nullius* par les Romains,

---

<sup>20</sup> WOOLF G., *Cruptorix and his Kind. Talking Ethnicity on the Middle Ground*, dans *Ethnic Constructs in Antiquity*, DERKS T. et ROYMANS N. (ss dir.), Amsterdam, 2008, p. 212.

<sup>21</sup> Du nom d'un Amérindien Patuxet anglophone qui servit de lien entre les arrivants du *Mayflower* et les autochtones peu après son propre retour d'Europe. Le nom de « Squanto effect » provient de CLIFFORD J., *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, 1999.

et surtout qu'aux premiers temps de cet empire, avant que la puissance romaine ne se soit suffisamment installée sur les rives du Rhin et dans les montagnes d'Espagne pour détruire le *Middle-Ground*<sup>22</sup>, nous n'utilisons pas dans ce mémoire cette proposition. Elle illustre cependant assez bien les nouvelles tendances de l'étude moderne de l'ethnographie antique<sup>23</sup>.

Pour tenter de réconcilier ces tendances diverses, nous considérons comme essentiel de faire une lecture attentive de l'ensemble des œuvres étudiées plutôt que de ne nous concentrer que sur la recherche de passages négatifs. Il est aussi déterminant de replacer les expressions et les anecdotes de nos sources dans leur environnement culturel en explorant par exemple ce en quoi la *luxuria/tryphè* antique diffère de notre luxure moderne. Le fait de diviser notre étude par thème plutôt que par auteur permet d'autre part de mieux envisager les liens entre les auteurs étudiés ici et ceux qui les ont précédés. Cela évite aussi de trop opposer entre eux les auteurs choisis et de s'assurer d'un meilleur ancrage pour déterminer si des changements importants se produisent dans la représentation des Perses avec la montée en puissance des Sassanides. Puisque notre objectif est de refaire l'analyse de certaines sources anciennes à la lumière des derniers développements de l'historiographie moderne concernant l'ethnographie antique, ses modalités et ses traditions, nous devons nous assurer de relier à chaque étape de ce mémoire les écrits étudiés aux pensées développées dans les ouvrages présentés dans les dernières pages.

---

<sup>22</sup> Des considérations avec lesquelles nous ne sommes pas forcément en accord. Des peuples sauvages et considérés sans histoire propre ont existé en Orient et il pourrait être intéressant de s'y attarder. Nous y reviendrons dans la conclusion de ce mémoire.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet ALMAGOR E. et SKINNER J. (éds), *Ancient Ethnography. New Approaches*, Cambridge, 2012.

## L'ethnographie antique

L'ethnographie antique, qui a un si grand impact sur nos sources, intéresse donc fortement les spécialistes modernes. Source de nombreuses possibilités mais surtout de questionnements complexes, elle est souvent méconnue. Nous appelons en fait par commodité « ethnographie » ce qui n'est que la tradition d'encyclopédies, de compilations et d'exkursus décrivant les mœurs des peuples étrangers dans les sources antiques<sup>24</sup>. Cette tradition est présente tout au long de l'Antiquité. Cependant, même si on trouve dès l'*Illiade* une description des coutumes étrangères, nous ne pouvons véritablement l'étudier qu'à partir d'Hérodote, qui en reste le premier exemple conservé autrement que sous forme de fragments. S'il est rare de trouver des textes entièrement consacrés à la description des mœurs des peuples étrangers<sup>25</sup>, de petites parenthèses ethnographiques ornent les textes antiques, notamment les textes historiques. On les retrouve généralement sous la forme d'un excursus introduisant un moment particulièrement important du récit. Ils remplissent en général deux rôles : ils permettent à l'auteur d'étirer le temps et donc d'exacerber l'attention de ses auditeurs/lecteurs avant un événement particulier; ils permettent à l'auteur de prouver sa connaissance du sujet et des textes anciens, mais aussi de critiquer et de surpasser ceux-ci<sup>26</sup>. L'ethnographie ancienne obéit à des règles diverses. Il semble qu'elle n'ait aucun problème à conjuguer les archives administratives les plus abscondes avec les légendes les

---

<sup>24</sup> WOOLF G., *Tales of the Barbarians. Ethnography and Empire in the Roman West*, Londres, 2011, p. 13-14.

<sup>25</sup> L'exemple le plus connu, encore qu'imparfait, en étant probablement la *Germanie* de Tacite. Remarquons au passage que même dans ce genre de texte, l'objectif n'est jamais la simple description des mœurs mais plutôt leur comparaison à des fins moralisatrices ou politiques avec celles de la culture de l'auteur. Sur la *Germanie*, lire O'GORMAN E., *No Place Like Rome. Identity and Difference in the Germania of Tacitus*, dans *Ramus*, 22 (1993), p. 135-154.

<sup>26</sup> WOOLF G., *Tales of the Barbarians. Ethnography and Empire in the Roman West*, Londres, 2011, p. 33-36.

plus farfelues<sup>27</sup> et nous verrons que, malgré les prétentions à l'autopsie de ses auteurs, elle ne se formalise pas trop de rapporter des informations qui sont, de notre point de vue, pertinemment fausses.

De nos jours, ethnographes, historiens et autres chercheurs utilisent les éléments de savoir qu'ils parviennent à glaner, par lecture, expérimentation ou observation directe, pour tenter d'organiser et d'expliquer la société en en faisant un tout cohérent. Malgré les efforts et les prétentions affichées des spécialistes contemporains, la récolte d'informations elle-même demeure influencée par le cadre théorique développé par les chercheurs précédents. Durant l'antiquité, la méthode utilisée par les auteurs était, d'une certaine manière, l'inverse de la notre. Si leur cadre théorique influençait assurément leur recherche d'informations, idées préconçues et organisation philosophique du monde se combinaient dans la phase d'organisation de ces informations en une explication du monde. Ce schéma se retrouve dans nombre de textes scientifiques antiques, de la médecine à la météorologie. Dans les textes historiques et ethnographiques, il est possible de distinguer quelques grandes catégories d'explication et d'organisation des éléments caractérisant chaque peuple : la géographie/climatologie, la généalogie, l'astronomie et la distance entre le peuple concerné et ce que l'auteur considère comme la source de la civilisation<sup>28</sup>. Précisons cependant que les auteurs anciens ne se contentaient généralement pas d'une seule de ces catégories et que dans sa Guerre des Gaules, Jules César (ou ses sources) pouvait par exemple

---

<sup>27</sup> Pline l'Ancien décrit ainsi la Maurétanie en utilisant visiblement un document officiel pour citer et situer les cités avant de les placer de manière générale dans la région des Lotophages. Sur Pline, lire NAAS V., *Le projet encyclopédique de Pline l'ancien*, Rome, 2002.

<sup>28</sup> WOOLF G., *Tales of the Barbarians. Ethnography and Empire in the Roman West*, Londres, 2011, p. 38-51. Pour plus de précisions, consulter ROMM J., *The Edges of the World in Ancient Thought*, Princeton, 1992.



expliquer les différences et les ressemblances entre Gaulois et Germains à la fois par leurs ancêtres, leur positionnement géographique et leur éloignement différent de la civilisation.

Dans les textes anciens, la disposition d'un peuple dans l'espace peut ainsi tout à fait permettre d'expliquer certaines de ses caractéristiques physiques, psychologiques ou politiques<sup>29</sup>. L'exemple le plus célèbre en est le texte d'Hippocrate cité plus haut. Outre l'extrait cité, très explicite, d'autres passages du *Traité des Airs, Eaux et Lieux* expliquent comment l'environnement physique d'un peuple influe sur les maladies qui l'affligent et sur son comportement. Cette idée, développée dès le Ve siècle avant J.-C., se perpétue dans les textes postérieurs, et s'affine avec le temps. Ainsi Posidonios de Rhodes décrit-il au Ier siècle avant J.-C. comment le monde se divise en plusieurs zones climatologiques, chacune d'elles influant sur les caractéristiques de ses habitants<sup>30</sup>. Durant l'époque hellénistique, l'idée que certains astres, particulièrement visibles depuis certaines parties du monde et donc responsables du caractère et du corps des habitants de celles-ci, est un autre exemple de cette évolution d'une étiologie basée sur la géographie. Nous y reviendrons.

À l'intérieur même de ce que nous pourrions appeler le paradigme géographique, certaines différences existent. La question du climat contient en effet une multitude de variables : chaleur, humidité, rayonnement et proximité du soleil, etc. Selon qu'ils attachent davantage d'importance à l'une ou à l'autre de ces variables, les auteurs de l'antiquité pouvaient donner des explications

---

<sup>29</sup> Lire à ce sujet KREBS C., *Borealism, Caesar, Seneca, Tacitus and the Roman concept of the North*, dans *Cultural Identity in Ancient Mediterranean*, GRUEN E. (éd.), Los Angeles, 2011, p. 202-221.

<sup>30</sup> VIMERCATI E., *Posidonio. Testimonianze e frammenti*, Milan, 2004.

sensiblement différentes d'un même phénomène, sans pour autant s'écarter de la climatologie. Pline l'ancien et Vitruve, écrivant l'un comme l'autre sur la couleur de la peau des Éthiopiens, donne sur ce phénomène des explications légèrement différentes. Pour Pline<sup>31</sup>, les Éthiopiens sont noircis et comme brûlés par la chaleur du Soleil tout-proche. Vitruve<sup>32</sup> propose cette explication:

Il y a là des remarques, des observations, une étude à faire sur la nature des choses, et sur l'organisation des hommes. En effet, aux lieux où le soleil verse une chaleur modérée, les corps conservent dans une juste proportion les éléments qui les composent; mais ceux que, dans sa course plus rapprochée, il brûle, il consume, perdent leur humidité, ce qui en rompt l'équilibre. (...)Quant à ceux qui sont voisins de la ligne équinoxiale, et qui reçoivent perpendiculairement les rayons du soleil, ils ont la taille plus petite, la peau basanée, les cheveux crépus, les yeux noirs, les jambes faibles, et peu de sang dans les veines à cause de l'ardeur du soleil. Aussi cette disette de sang leur fait-elle appréhender toute espèce de blessure; mais ils supportent sans crainte les chaleurs et les fièvres, parce que leurs corps y sont accoutumés. (Vitruve, *Sur l'architecture*, 6, 1, trad. par Philippe Fleury)

Pour lui, c'est l'humidité qui influe le plus sur le caractère et le corps des hommes alors que Pline s'en tenait aux effets extérieurs du Soleil. Il ne faut cependant pas se laisser abuser par ces différences minimales : les deux auteurs prennent comme base étiologique le climat et la géographie du lieu de résidence des gens et cette petite opposition peut tout à fait s'expliquer par l'absence l'objectif très différent des deux auteurs, Pline souhaitant décrire le monde et la manière dont les cieux influent sur celui-ci alors que Vitruve n'a d'autre intérêt que de prouver sa connaissance du climat et l'importance de le prendre en compte lors de la construction de maisons.

Les explications basées sur la géographie, utilisant une base théorique établie sur des critères peu flexibles et peu nombreux comme les cinq ou six sortes de climat ou les bandes de latitude, étaient

---

<sup>31</sup> PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 2, 189-190.

<sup>32</sup> VITRUVÉ, *De architectura*, 6, 1.

surtout utilisées pour définir des similarités entre les peuples d'un même ensemble et leur différence par rapport à ceux d'un autre<sup>33</sup>. Pour décrire les différences entre deux peuples voisins (les Syriens et les Perses, par exemple, ou les Germains et les Gaulois), il était possible d'utiliser des variables comme la topographie ou l'accès à l'eau. Mais il fallait le plus souvent recourir à d'autres types de facteurs et notamment à la généalogie.

L'utilisation de la généalogie dans la description de peuples est un phénomène extrêmement répandu dans toute la tradition ethnographique et historique occidentale. Au Moyen-Âge, les peuples provenant de l'Est, Turcs ou Mongols, étaient souvent appelés du nom de leur fondateur légendaire (Seljukides, Osmanlis), dont la personnalité et les actions se transmettaient par son sang à toute sa tribu et même à tous les habitants de leur empire. Dans l'Antiquité, ce genre de raccourci entre le caractère d'ancêtres légendaires et les caractéristiques physiques ou comportementales d'un peuple était monnaie courante. Ce paradigme généalogique était à la fois utile pour expliquer les différences et les similarités entre des peuples et il permettait notamment de différencier des peuples voisins. Ces ancêtres étaient généralement au moins semi-légendaires mais il pouvait aussi arriver qu'ils soient des dieux. Ainsi en est-il de la fameuse généalogie hellénique, rapportée par Hésiode, qui donnait à Hellen trois fils, Aïolos, Doros et Xouthos, lui-même père de Ion et Achaïos<sup>34</sup>. Ceux-ci sont les aïeux des grandes branches du peuple hellène, Éoliens, Doriens, Ioniens et Achéens, ce qui établit une certaine hiérarchie entre eux et expliquent certaines de leurs similitudes et de leurs différences. Remarquons surtout que ce schéma peut

---

<sup>33</sup> WOOLF G., *Op. cit.*, p. 47.

<sup>34</sup> Pour une discussion plus poussée sur ce sujet, lire HALL J., *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, 1997, p. 40-44.

changer selon la situation réelle. La famille acquiert ainsi dans des textes postérieurs à Hésiode un cousin, Macedon, représentant bien sûr la place nouvelle de la Macédoine dans l'échiquier politique grec et la position des Macédoniens, à la fois proches et lointains parents des Hellènes. Quant à l'idée d'une personnalité semi-légitime ayant légué les traits de sa personnalité à ses descendants, le meilleur exemple en est probablement Arsace, premier roi des Parthes, dont les auteurs gréco-romains feront un homme aux mille talents, mi-voleur et mi-prince oriental, concentré parfait des idées reçues sur son peuple, provenant à la fois des steppes et de l'Orient opulent et paresseux.

L'utilisation du paradigme généalogique<sup>35</sup> permettait d'autre part de tisser des liens entre les divers peuples de la Méditerranée (Énée fils de Troie et père des Romains, par exemple, ou l'union de Gyptis et Prôtis à Massilia). Le monde méditerranéen, dans lequel abondaient les diasporas, connaissait aussi évidemment de nombreux mythes de migrations<sup>36</sup>. Ceux-ci permettaient de garder des liens entre des peuples malgré des distances formidables mais aussi de justifier, d'une manière téléologique, certains événements ou certaines rivalités.

La mise en avant de la généalogie pour expliquer certains phénomènes correspondait d'autre part parfaitement à une société, et surtout à une littérature, qui pratiquait le culte de personnalités extraordinaires et influentes, expliquant ainsi tous les événements, de la victoire dans une guerre à

---

<sup>35</sup> SCHEER T., *They that held Arkadia; Arkadian Foundation Myths as Intentional History in Imperial Times*, dans *Intentional History*, FOXHALL L., GERCKE H.J. et LURAGHI N. (éds), Stuttgart, 2010, p. 275-298 ou CURTY O., *La parenté légendaire à l'époque hellénistique*, dans *Kernos*, 12 (1999), p. 167-194.

<sup>36</sup> ERSKINE A., *Troy between Greece and Rome*, Oxford, 2001, p. 37-43.

la paix sociale dans une cité<sup>37</sup>. Elle permettait en effet de placer certains individus ou certaines familles au cœur de l'histoire de tout un peuple, par exemple Vénus, à la fois mère d'Énée et donc de tous les Romains, et aïeule des Iulii.

Outre les paradigmes géographique et généalogique, quelques autres méthodes moins courantes permettent d'expliquer les différences entre les peuples et d'organiser les connaissances que les anciens avaient de ceux-ci : l'astronomie, l'éloignement de la civilisation et l'alimentation, notamment. Cette dernière a probablement connue la plus grande popularité<sup>38</sup>. On retrouve en effet déjà l'idée d'une opposition entre les « mangeurs de pain » et les barbares, sans parler des lotophages. Au IIe siècle avant J.-C., l'ethnographe Agatharchide de Cnide divisera les habitants des divers peuples abordés dans son *Périple de la Mer Érythrée* selon qu'ils mangent du poisson ou de la viande<sup>39</sup>. B. Shaw a d'autre part bien montré les préjugés à l'égard des « eaters of flesh and drinkers of milk »<sup>40</sup>.

Certains textes expliquent quant à eux les différences entre les habitants de contrées diverses selon les astres et les divinités veillant sur chacune de celles-ci. Le développement de l'astronomie et de l'astrologie (qui ne sont, pour les Anciens, qu'une seule et même chose), se fait notamment durant la période hellénistique. Le système est basé sur l'idée qu'une sphère céleste, sur laquelle seraient fixées des étoiles ne bougeant jamais, pivoterait en relation avec la sphère terrestre. Le

---

<sup>37</sup> WOOLF G., *Op. cit.*, p. 42-43.

<sup>38</sup> PURCELL N., *The way we used to eat. Diet, community and history at Rome*, dans *American Journal of Philology*, 124-3 (2003), p. 329-358.

<sup>39</sup> *FGrHist* 86.

<sup>40</sup> SHAW B., *Eaters of Flesh, Drinkers of Milk*, dans *Ancient Society*, 1982-1983 (13/14), p. 5-31.

mouvement des planètes et des comètes dans cet ensemble, comparé à certains événements passés ou à une date de naissance, pouvait permettre d'interpréter le caractère d'une personne ainsi que certaines bribes de son avenir. Certains textes, comme le poème de Manilius, vont cependant plus loin et assignent à des peuples les caractéristiques des astres dominant de leur région<sup>41</sup>. Dans le livre 4 de ses *Astronomica*, publié au début du Ier siècle de notre ère, Manilius explique ainsi que l'Italie est dominée par la Balance, ce qui lui semble bien aller avec le fait que la durée des jours et des nuits égale en Italie, et que le peuple italien soit équilibré en toute chose et détermine la fortune des autres peuples sur les plateaux d'une balance. La Germanie serait, quant à elle, protégée par le Capricorne, un animal hybride vite identifié à un pays où l'eau et la terre se mélangent (du fait des marées) et dont les habitants sont eux-mêmes à mi-chemin entre la bête et l'homme. L'astronomie n'est cependant généralement utilisée qu'en conjonction avec une autre méthode d'explication, notamment la géographie.

L'idée que les barbares soient identifiés à des créatures hybrides entre l'homme et la bête, que nous venons de présenter dans le poème de Manilius, se nourrit également d'un dernier paradigme étimologique. L'éloignement de la civilisation est en effet souvent présenté comme l'explication des différences entre certains peuples. Outre l'idée, déjà présente dans la littérature homérique, selon laquelle les lois de la nature et les limites entre l'homme et la bête deviennent plus floues à mesure que l'on se rapproche des extrémités du monde (où se rencontrent satyres et hommes à têtes de chien), on retrouve dans nombre de textes anciens la mention que le fait d'être éloigné des hauts-

---

<sup>41</sup> VOLK K., *Manilius and his Intellectual Background*, Oxford, 2009 et ABRY J-H., *Une carte du monde à l'époque d'Auguste. Manilius Astronomiques IV*, dans *L'espace et ses représentations*, BONNAFÉ A. (éd.), Lyon, 1993, p. 13-17.

lieux de la civilisation changeait le caractère et le corps des peuples concernés, parfois en mal, parfois en bien<sup>42</sup>. L'exemple le plus flagrant de ceci reste le fameux passage de la *Guerre des Gaules* dans lequel César explique que les Belges sont, de tous les Gaulois, les plus courageux<sup>43</sup>. Il explique cet état de fait par des motifs qui n'ont à voir ni avec leur généalogie, ni avec le climat dans lequel ils vivent ou les astres qui les protègent, mais uniquement par le fait que, plus éloignés de Marseille et de la civilisation grecque du sud de la Gaule que tous les autres Gaulois, ils sont moins corrompus par la *luxuria* rampante dont Rome constitue l'épicentre. La proximité de peuples considérés comme « plus barbares » (les Germains), partant du même principe étiologique, s'ajoute à l'éloignement des centres de la civilisation pour expliquer leur courage.

Plusieurs catégories d'explications permettaient donc aux auteurs s'intéressant aux peuples étrangers d'expliquer les différences entre ceux-ci : la géographie, qui influait sur leurs corps et leurs mœurs mais ne permettait pas de définir un peuple de son voisin; la généalogie qui, en remontant aux ancêtres légendaires d'un peuple, généralisait les caractéristiques de cet ancêtre à tous ses descendants; l'astronomie, qui associait aux différentes cultures les qualités et les défauts de la divinité protégeant leur territoire; la position relative par rapport à la civilisation. Puisque la littérature antique fonctionnait, en bonne partie, par mimétisme et que de plus les mentalités et les manières d'expliquer les différences et de justifier les préjugés entre les peuples ne variaient que lentement, cette présentation des grands paradigmes étiologiques de l'ethnographie ancienne sert donc à introduire les commentaires sur les Perses dans les sources sur lesquelles s'attarde ce mémoire, et à aider à les classer et à les expliquer.

---

<sup>42</sup> ROMM J., *Op. cit.*, p. 212-217.

<sup>43</sup> CÉSAR, *Guerre des Gaules*, 1,1.

## Les Perses dans la tradition littéraire antique

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous intéressons plus particulièrement à la tradition relative aux peuples orientaux et aux Perses en particulier. Cette tradition de représentation se retrouve dans des sources variées (donc pas uniquement dans un cadre ethnographique) et elle connaît au fil des siècles certaines variations. Certains préjugés sont cependant récurrents et généralisés.

Dans la littérature grecque classique, d'Hérodote à Isocrate, les Perses occupent bien sûr une place de choix. Si les *Histoires* ont longtemps été considérées comme le début d'une guerre de civilisations entre un Occident libre et démocratique et un Orient soumis au tyran, et que ce modèle d'interprétation a pendant un certain temps été utilisé pour l'ensemble de la littérature de l'époque, des nuances ont été apportées récemment à cette analyse. Bien que la description de cette évolution ne soit pas du ressort de ce mémoire, constatons néanmoins que les dernières années ont vu une remise en question de la pertinence de plaquer sur des réalités antiques le sens que nous donnons de nos jours à certains termes ou à certaines valeurs<sup>44</sup>. Ainsi, la liberté pour laquelle les Grecs décrits par Hérodote ou Eschyle combattaient, est-elle la même au nom de laquelle les États-Unis déclaraient s'opposer à l'Union Soviétique durant la Guerre froide ? Si les Grecs du Ve siècle ne semblent pas avoir méprisé les Perses, ni même les avoir considérés comme intrinsèquement différents et opposés à eux, on remarque l'apparition au IVe siècle d'une littérature présentant la Perse non plus simplement comme une puissance ennemie, mais comme entité en tous points opposée à la Grèce. L'exemple le plus évident de cette tendance est Isocrate, dont les discours (notamment le *Panegyrique* et le *Philippe*) montrent les Perses comme des

---

<sup>44</sup> Pour une description détaillée de l'évolution de ce modèle d'interprétation, lire ISAAC B., *Op. cit.*, p. 257-270.



ennemis, perfides, lâches et faibles, ne dominant (ignominieusement) les Grecs que du fait de la division de ces derniers. Par bien des côtés, les préjugés qu'il étale dans ses discours deviendront le canevas de la tradition littéraire postérieure sur les peuples orientaux. Dans son *Panegyrique*, paru en 380 avant J.-C., il écrit ainsi :

Il est impossible que des hommes élevés et gouvernés comme le sont les Perses puissent participer à une seule vertu, ni élever, à la suite d'une bataille, un trophée sur leurs ennemis. Comment leurs institutions pourraient-elles produire un général redoutable ou un soldat courageux? La plus grande partie de leur nation est une masse confuse, sans expérience des dangers, sans énergie pour la guerre et façonnée à la servitude plus que ne le sont nos esclaves. Ceux qui sont investis des hautes dignités n'ont jamais vécu sous la loi de l'égalité, de l'intérêt commun ou des devoirs politiques; être insolents envers les uns, rampants à l'égard, des autres, ce qui constitue chez les hommes le dernier degré d'avilissement, voilà toute leur existence. Favorisés par l'opulence, ils livrent à la mollesse leurs corps efféminés, tandis que leurs âmes basses et timides tremblent sous le poids du despotisme. Rangés comme pour une revue devant les palais de leur roi, ils se prosternent dans la poussière; et, mettant tous leurs soins, toute leur étude à n'avoir que des sentiments abjects, ils adorent un homme mortel; ils le saluent du nom de la divinité, et montrent ainsi pour les dieux plus de mépris que pour les hommes. (ISOCRATE, *Panegyrique*, 150-151, traduction de Georges Mathieu)

Bien qu'il s'agisse du discours d'un rhéteur, cet extrait contient la plupart des défauts présumés des orientaux : manque de discipline, mollesse, servilité combinée à de l'arrogance, luxure, corruption, impiété, perfidie. Bien qu'il ne faille pas oublier que des œuvres comme la *Cyropédie*, de Xénophon, parue à peine quelques années après le discours d'Isocrate, présente au contraire les Perses comme des modèles dans l'éducation des enfants et la gouvernance des états, la critique moderne considère néanmoins que c'est l'opinion véhiculée par le rhéteur qui influença le plus les auteurs des siècles suivants<sup>45</sup>. Au Ier siècle après J.-C., l'historien Quinte-Curce, écrivant l'histoire d'Alexandre le Grand avec une volonté moralisatrice particulièrement évidente<sup>46</sup>, décrit,

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 302-303.

<sup>46</sup> GUNDERSON L.L., *Quintus Curtius Rufus. On his historical methods in the Historiae Alexandri*, dans *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian heritage*, ADAMS W. L. et BORZA E.N. (éds), Washington, 1982, p. 177-

en même temps que la bataille de Gaugamèles, les mœurs des Perses, qui les ont menés à ce désastre.

Le roi s'arrêta à Babylone plus longtemps qu'en nul autre lieu, et nul autre ne fut plus nuisible à la discipline militaire. Rien de plus corrompu que les mœurs de cette ville; rien de plus fait pour exciter les sens par l'attrait immodéré des voluptés. Les parents et les maris permettent que leurs filles et leurs épouses se prostituent à leurs hôtes, pourvu qu'on leur paye leur déshonneur. Les joies des festins sont, dans toute la Perse, la passion favorite des rois et des grands; les Babyloniens surtout se livrent sans réserve au vin et aux désordres qui suivent l'ivresse. Les femmes, en assistant à ces repas, ont d'abord un extérieur modeste; bientôt après, elles dépouillent les habits qui voilent le haut de leur corps, et, peu à peu, en viennent à oublier toute pudeur. (QUINTE-CURCE, *Histoire d'Alexandre le Grand*, 5, 1, 35-37, traduction d'Henri Bardon).

La *luxuria*, grande destructrice des armées, et la servilité tiennent on le voit une place d'honneur dans la Perse de Quinte-Curce. Il décrit aussi la cruauté (5, 5, 7-10) et la perfidie (4, 10, 14-15) des Perses, dans un style très proche de celui d'Isocrate.

Cette réputation peu enviable, attribuable à la tradition littéraire, s'explique aussi par deux des grands lieux communs de la littérature gréco-romaine. Le premier est le fait que, l'étranger étant un autre sur lequel on projette tous les défauts, son contact cause l'affaiblissement personnel et la ruine de la cité ou de l'empire. Le second, dont nous reparlerons plus loin, est l'idée que la richesse et la civilisation corrompent et détruisent les valeurs ancestrales. L'Orient, à cette époque particulièrement riche et civilisé, mais aussi lointain, ne peut, subséquentement qu'être particulièrement corrompu, mais aussi corrupteur. On retrouve dans de nombreux textes

---

196. Lire aussi RIPOLL F., *Les intentions de Quinte-Curce dans le récit du meurtre de Clitus*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2009 (1), p. 120-142.

d'époques variées l'idée que la décadence<sup>47</sup> est induite par le contact avec l'Orient. C'est le concept de la *degeneratio*. Les termes *Orient* comme *Oriental* revêtent cependant une signification changeante. L'Italie du Sud est tout d'abord décrite comme le cimetière de toute virilité, la fameuse «Capoue» privant de leur vigueur les féroces soldats d'Hannibal. Puis la Grèce essuie ces mêmes critiques, avant que l'Ionie<sup>48</sup>, puis la Syrie, ne deviennent tour à tour synonymes de corruption. L'exemple par excellence de cette *degeneratio* reste cependant Alexandre le Grand. Le récit de sa conquête de l'Asie est en effet celle de sa transformation, d'élève d'Aristote concentrant toutes les qualités de la Grèce à despote oriental paresseux et irritable exigeant de ses soldats qu'ils se prosternent devant lui<sup>49</sup>.

Attribués tour à tour à différents peuples orientaux, les clichés varient aussi dans leur contenu. Ainsi les Troyens, figure par excellence de l'« Oriental », notamment à partir de Virgile (et cela même s'il souligne qu'ils sont les ancêtres des Romains), ne sont pas vraiment des hommes. Paris, entouré d'eunuques, est l'exemple même du guerrier lâche, un « archer », vainqueur uniquement sur des femmes<sup>50</sup>. Les Syriens sont eux aussi considérés comme efféminés. Ils sont d'autre part des esclaves-nés<sup>51</sup> et des menteurs<sup>52</sup>. Dion Cassius, qui semble leur vouer une haine

---

<sup>47</sup> SALLUSTE, *La conjuration de Catilina*, 11, 5. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 33, 53, 148. FLORUS, *Épitome*, 47, 7. POLYBE, 37, 25, 3-5. Remarquons que l'idée que le contact avec la richesse cause l'amollissement était déjà présent chez dans le dernier chapitre des *Histoires* d'Hérodote et de la *Cyropédie* de Xénophon, pour ne citer qu'eux.

<sup>48</sup> Suétone parle ainsi de la manière dont le voyage en Bythinie de César le pousse à des actes de *mollitia*. SUÉTONE, *Vie de Jules César*, 49, 3. Antiochos III aurait quant à lui passé le premier hiver de sa guerre avec Rome dans les bras d'une jeune fille, à perdre son temps et son armée dans les délices de l'Eubée. PLUTARQUE, *Philopoemen*, 17, 1.

<sup>49</sup> Comparer par exemple ARRIEN, *Expédition d'Alexandre*, 2, 7, 5-6 et 6, 8, 18. Il s'agit aussi du thème principal de ce qu'il nous reste de l'œuvre de Quinte-Curce.

<sup>50</sup> VIRGILE, *Énéide*, 4, 215-217. Voir aussi 9, 598-620.

<sup>51</sup> TITE-LIVE, 35, 49, 8.

<sup>52</sup> JUVÉNAL, 7, 13-15.

particulièrement féroce, les présente comme affaiblis physiquement et mentalement par la *luxuria*, en particulier par leur passion des bains<sup>53</sup>.

Les Parthes, successeurs des Perses après l'intermezzo séleucide, sont quant à eux décrits d'une manière assez différente. On trouve tout d'abord bien moins de mentions à leur sujet qu'à celui des Syriens. Ils sont considérés comme de puissants ennemis, dont la défaite est l'occasion de se réjouir<sup>54</sup>, presque des égaux des Romains (Troque-Pompée, Strabon). Tite-Live considère cependant qu'ils ne sont rien et que seuls les Grecs peuvent les saluer comme des égaux des Romains<sup>55</sup>. Leur sont surtout attachés les stéréotypes liés aux peuples nomades des steppes. Ils sont donc reconnus comme des cavaliers et des archers, Horace mettant d'ailleurs de l'avant la fameuse flèche du Parthe, acte perfide par excellence, dans ses *Odes*. Pour Troque-Pompée, ils demeurent, comme leur ancêtre Arsace, des voleurs et des brigands<sup>56</sup>. Ils sont cependant parfois confondus avec les Mèdes et considérés comme les successeurs des Achéménides, en particulier par Strabon<sup>57</sup>. Une grande importance est attachée au fait qu'ils soient soumis à des rois. Cela les rend habitués à flatter et à se faire flatter<sup>58</sup> et explique leur cruauté, puisqu'ils sont obligés d'asseoir leur pouvoir par la terreur<sup>59</sup>. Leur capacité de résistance face à la puissance romaine étonne et impressionne, mais elle est justement souvent expliquée par le fait qu'ils ne soient pas

---

<sup>53</sup> DION CASSIUS, 71, 25, 1. Remarquons que le lien entre *luxuria* et bain, exploré plus loin dans ce mémoire, ne semble pas s'appliquer aux bains fréquentés par un auteur comme Dion Cassius. Sur les bains romains, lire FAGAN G., *The Genesis of the Roman public Bath*, dans *American Journal of Archeology*, 105/3 (2001), p. 403-426.

<sup>54</sup> HORACE, *Odes*, 3, 8, 16-24. Remarquons cependant que cela s'agence dans la propagande d'Auguste au sujet de la récupération des aigles perdues par Crassus.

<sup>55</sup> TITE-LIVE, 9, 18, 6.

<sup>56</sup> JUSTIN, 41, 4,6.

<sup>57</sup> STRABON, 15.3,23.

<sup>58</sup> MARTIAL, 10, 72, 5-7 mais aussi TACITE, *Annales*, 12,11,2-3

<sup>59</sup> SÉNÈQUE, *De la constance*, 13, 4.

vraiment des Orientaux mais plutôt des nomades<sup>60</sup>. De cette dernière caractéristique mais aussi de leur caractère querelleur provient d'autre part leur tendance à la guerre civile et aux querelles intestines, *topos* souvent plaqué par les Romains (qui en étaient pourtant les champions) sur les peuples étrangers, comme nous le verrons plus loin. Leur cruauté est d'autre part célèbre, entre eux (à l'occasion de guerres civiles, notamment, mais aussi parce qu'ils sont soumis à des tyrans), mais aussi contre les autres. La mort de Crassus, forcé à boire de l'or fondu après sa capture, n'est que le plus célèbre de ces épisodes de *crudelitas*<sup>61</sup>.

Longue et nourrie est donc la tradition de mépris envers les peuples orientaux. Les principales caractéristiques qu'on leur attribue sont péjoratives. On les présente comme efféminés, lâches, cruels, menteurs, amateurs de confort et de bains et, de plus, volontiers soumis à l'autorité d'un roi. Cette tradition évolue cependant dans le temps et il est important de remarquer que tous les auteurs ne mentionnent pas toutes les caractéristiques que nous considérons aujourd'hui comme faisant partie de la figure de l'Oriental dans la littérature gréco-romaine. Les Parthes forment ainsi un cas à part. Vainqueurs des Romains en certaines occasions et capables de conserver leur indépendance, ils n'en sont pas moins décrits comme perfides, cruels et habitués à se prosterner devant leur roi pour éviter la mort.

Si on a beaucoup écrit sur les Germains, et la manière dont ils sont traités à travers les sources romaines dans les dernières années, il semble bien que l'intérêt soutenu des spécialistes pour

---

<sup>60</sup> LUCAIN, 10, 47-52, se plaint avec une grande habileté rhétorique de ce que ce peuple de l'Est, donc décadent et mou, ait été dominé par la petite Pella alors qu'elle résiste aux Romains, vainqueurs des farouches habitants du Nord.

<sup>61</sup> DION CASSIUS, 40, 12-30, en particulier 27.

l'Antiquité tardive au cours de la dernière décennie, stimulé par les parallèles possibles entre la chute de l'empire romain et les craintes liées au déclin de la superpuissance américaine ainsi que par la représentation de l'Autre dans un contexte de construction européenne, se soit trop souvent « arrêté au Bosphore », comme le reproche James J. O'Donnell dans *The Ruin of the Roman Empire*<sup>62</sup>. Si les ouvrages généraux d'Isaac ou Gruen décrivent longuement l'opinion des Grecs envers les Achéménides, ils ne consacrent en effet chacun que quelques pages aux Sassanides, se bornant d'ailleurs à dire que la description qui en est faite dans les textes est fortement imprégnée de l'image stéréotypée de l'oriental déterminée par la littérature grecque classique. De la même manière, Alain Chauvot<sup>63</sup>, se concentrant sur les Barbares occidentaux, ne traite presque pas des Sassanides, sauf pour opposer brièvement les principaux préjugés de la tradition à leur endroit à ceux concernant les Germains.

**Ce relatif désintérêt pour les Perses de la fin de l'Antiquité a longtemps été partagé par les historiens s'intéressant à cette période elle-même. Les sources grecques et latines, centrées sur leur propre monde et ayant tendance à ne se concentrer que sur les guerres entre les deux empires, rendent difficiles toute étude de l'état sassanide lui-même. En conséquence, une grande partie de ce qui s'est écrit les vingt dernières années se basait essentiellement sur quelques sources romaines éparses, ainsi que sur les écrits d'historiens arabes postérieurs, tel Al-Tabarî. L'interprétation générale des relations entre les deux empires fut donc**

---

<sup>62</sup> O'DONNELL J., *The Ruin of the Roman Empire*, Londres, 2009.

<sup>63</sup> CHAUVOT A., *Opinions romaines face aux Barbares au IVe siècle après J.-C.*, Paris, 1998.

pendant assez longtemps basée sur l'idée de leur confrontation et de leur opposition<sup>64</sup>. Divers spécialistes ont cependant remis progressivement en question cet angle prédominant d'analyse pour faire plus de place aux ressemblances, aux échanges et à la coopération entre Romains et Perses<sup>65</sup>. L'aboutissement de cette tendance se retrouve dans le livre de B. Dignas et E. Winter, *Rom und das Perserreich: Zwei Weltmächte zwischen Konfrontation und Koexistenz* (2001)<sup>66</sup> qui, malgré un point de vue eurocentriste avoué et la conviction des auteurs que le conflit entre Orient et Occident représente le *leitmotiv* de l'histoire et la base de l'identité européenne, entraîna un changement de paradigme dans l'étude des relations entre Perses et Romains à la fin de l'antiquité. La moitié du livre est consacrée à diverses parties importantes de ces relations : influences communes au niveau du cérémonial impérial; idéologie d'une certaine fraternité entre les souverains; querelles et points communs religieux.

Au cours des dernières années ont été publiés plusieurs ouvrages traitant des influences mutuelles des deux empires, notamment *Eran und Aneran: Studien zu den Beziehungen zwischen dem Sasanidenreich und der Mittelmeerwelt*<sup>67</sup>, datant de 2006 et contenant les actes d'un colloque tenu en 2000 sous la direction de P. Huyse et J. Wiesehöfer, *Cultural borrowings and ethnic appropriations in antiquity*<sup>68</sup>, un ouvrage collectif dirigé par E. Gruen

---

<sup>64</sup> FRYE R.N., *Political History of Iran under the Sassanians*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd.), III, Cambridge, 1983, p. 116-181.

<sup>65</sup> DABROWA E. (éd.), *Ancient Iran and the Mediterranean World*, Cracovie, 1998.

<sup>66</sup> Le livre a depuis été traduit en anglais : DIGNAS B. et WINTER E., *Rome and Persia in Late Antiquity. Neighbours and Rivals*, Cambridge, 2007.

<sup>67</sup> WIESEHÖFER J. et HUYSE P., *Eran und Aneran: Studien zu den Beziehungen zwischen dem Sasanidenreich und der Mittelmeerwelt*, Stuttgart, 2006.

<sup>68</sup> GRUEN E. (éd.), *Cultural Borrowings and Ethnic Appropriations in Antiquity*, Stuttgart, 2005.

et contenant notamment une analyse de l'eurocentrisme des textes, ou encore *The Two Eyes of the Earth*<sup>69</sup>, de M. Canepa (2009), qui s'attarde au rituel impérial et à la sémantique des discours de propagande. Dix ans après la publication allemande de l'ouvrage de Dignas et Winter, un ouvrage au nom très éloquent, *Commutatio et Contentio*<sup>70</sup>, fait le point sur la recherche récente en montrant bien que l'évolution qu'avaient souhaitée les deux auteurs allemands en 2001 a eu lieu. Les conflits guerriers occupent ainsi une place réduite dans l'ouvrage et prennent en compte « the Sasanians' strategic dilemma ». À leurs côtés sont analysés à la fois les parures funéraires royales et des sources littéraires peu utilisées, comme le pseudo-Zachariah ou des textes parthes, c'est-à-dire de la période allant du IIe siècle avant J.-C. au IIIe siècle après J.-C.

C'est dans ce contexte, favorable du fait des nombreuses publications récentes sur ce sujet et du renouveau de la réflexion sur cette période, ainsi que dans cette tradition s'intéressant davantage aux liens entre Perses et Romains qu'à leurs différences, que cette étude de l'évolution de la perception des Perses Sassanides dans les sources de l'Antiquité tardive souhaite se placer.

---

<sup>69</sup> CANEPA M., *The Two Eyes of the Earth*, Berkeley, 2009.

<sup>70</sup> WIESEHÖFER J. et BÖRM H., *Commutatio et Contentio. Studies in the Late Roman, Sasanian, and Early Islamic Near East*, Düsseldorf, 2010.



## Chapitre 2 : Les sources utilisées

Il est donc impossible d'obtenir un portrait fidèle de la pensée et des préjugés de la société romaine de la fin de l'empire. Outre des questions d'interprétation des données, qui causent des problèmes importants y compris dans l'étude des comportements contemporains, le manque de sources et la surreprésentation extrême d'une tranche de la population par rapport à d'autres dans les sources disponibles empêche toute analyse globale. Il est cependant possible de dresser un portrait des grandes tendances de la représentation de certaines idées ou de certains préjugés au sein de la haute société de l'époque, dont sont issus la presque totalité des sources encore existantes. Outre Ammien et Procope, dont la taille et la qualité des œuvres, ainsi que leur intérêt particulier pour la Perse, font des auteurs incontournables dans l'étude que nous proposons ici, il est cependant nécessaire de tenter d'élargir le spectre de la recherche en étudiant quelques autres auteurs représentant si possible des tendances ou des époques différentes<sup>71</sup>.

### Ammien Marcellin

Toute étude portant sur la littérature de l'antiquité tardive se doit de considérer Ammien Marcellin<sup>72</sup>. Son *Histoire* représente en effet l'un des textes les plus détaillés sur le IV<sup>e</sup> siècle et notamment sur le règne de Julien, son héros. Contemporain et parfois même acteur des actions qu'il décrit, il est considéré comme le dernier grand historien de langue latine de l'antiquité. Dans le cadre plus restreint de l'étude que nous nous proposons, son étude s'avère encore plus

---

<sup>71</sup> En plus des livres cités directement pour chacun des auteurs, cette section s'appuie sur TREADGOLD W., *The Early Byzantine Historians*, Basingstoke/New York, 2007, et ROHRBACHER D., *The Historians of Late Antiquity*, Londres, 2002.

<sup>72</sup> En plus des livres cités directement pour Ammien Marcellin, il faut se référer au commentaire réalisé par l'équipe de J.W. Drijvers. DRIJVERS J. W., TEITLER H. et al., *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus*, Leiden, 1987-2011.

déterminante. En prélude à la description de la grande expédition contre les Perses de Julien, Ammien écrit en effet un long *excursus* sur l'Orient dans son ensemble, décrivant chaque province ainsi que les particularités des coutumes des Perses. Outre ce long passage, couvrant l'essentiel du 23<sup>e</sup> livre de son œuvre, les conflits et les relations avec les Perses occupent une place importante dans son texte et plusieurs de ses passages permettent de mieux cerner l'idée qu'il se fait de ceux-ci.

Il est dit que l'année 1776 vit la publication de trois œuvres ayant déterminées la formation du monde moderne : la déclaration d'indépendance de Philadelphie, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* et le premier volume de *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. Laissons de côté le caractère déterminant de ces documents pour ne nous concentrer que sur le dernier de ceux-ci. L'œuvre d'Edward Gibbon, considérée bien souvent comme l'un des premiers exemples d'une étude historique basé sur une certaine critique des sources, est en effet essentielle dans l'interprétation subséquente de l'*Histoire* d'Ammien Marcellin. Gibbon considérait en effet l'historien du IV<sup>e</sup> siècle comme 'an accurate and faithful guide', son dernier compagnon de route classiciste avant les ténèbres et les effluves d'encens du Ve siècle. Au siècle suivant, Theodor Mommsen accordait lui aussi à Ammien une grande confiance, se plaignant cependant, à une époque de *Quellenforschung*, de ce que ses *excursus* n'apportaient aucun élément nouveau par rapport aux descriptions de ses prédécesseurs. Cette manière d'interpréter les écrits d'Ammien se retrouve encore dans l'historiographie contemporaine. Si ceux-ci furent plutôt négligés jusque vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle avant que les travaux d'E.A. Thompson et d'autres les réhabilitent, le débat historiographique resta pour

l'essentiel centré autour de la question de la crédibilité de l'historien du IV<sup>e</sup> siècle. Dans son œuvre majeure, *Ammianus Marcellinus* (1947), Thompson prenait en effet en quelque sorte le contre-pied de ses prédécesseurs, abandonnant la révérence de ceux-ci pour une remise en question profonde de l'objectivité de l'auteur des *Res Gestae*. Par l'interprétation de quelques passages précis, Thompson mit de l'avant la manière dont l'origine curiale de celui-ci influençait sa manière de voir le monde et ses écrits. Il insista d'autre part sur l'importance de l'autopsie dans la 'méthode historique' d'Ammien, s'opposant à certains de ses prédécesseurs qui refusaient les nombreuses affirmations de l'historien latin selon lesquelles ses écrits seraient le fruit de sa propre expérience. Ces deux pavés jetés dans la mare de l'historiographie continuent à rider la surface du débat moderne.

L'interprétation faisant d'Ammien Marcellin un auteur influencé par des préjugés de classe rebondit rapidement. En 1952, A. Alföldi<sup>73</sup>, dépassant les commentaires de Thompson, crut pouvoir voir en Ammien un exemple de la haine habituelle des sénateurs envers les tyrans. Bien que lui-même ait été un *curialis*, son public et l'environnement dans lequel il séjournait lors de l'écriture de son œuvre interfèreraient donc dans son écriture. Cette idée fut rejetée dès les années 60, alors qu'A. Cameron<sup>74</sup> et A. Demandt<sup>75</sup> montrèrent, respectivement, qu'en tant qu'étranger exilé dans la capitale romaine il ne pouvait pas vraiment faire partie de la haute société romaine et que de nombreux points de vues cohabitaient dans ses écrits. Demandt notait ainsi que la manière

---

<sup>73</sup> ALFÖLDI A., *The Conflicts of Ideas in the Late Roman Empire*, Princeton, 1952.

<sup>74</sup> CAMERON A., *Zonaras, Syncellus and Agathias*, dans *The Classical Quarterly*, 14 (1964), p. 82-107.

<sup>75</sup> DEMANDT A., *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammians*, Bonn, 1965.

de décrire les barbares variait à l'intérieur de l'ouvrage et ne correspondait pas aux canons d'hostilité inconditionnelle habituels.

L'autre nouveauté de l'approche de Thompson, l'intérêt pour la manière d'écrire d'Ammien Marcellin, déclencha elle aussi une réflexion importante au sein de la communauté scientifique. Ronald Syme, par exemple, tout en publiant un imposant commentaire du travail de Demandt, porta son attention sur ce point quelque peu négligé par l'historien allemand. Dans son commentaire ainsi que dans un livre publié en 1968<sup>76</sup> et dans lequel il tentait de tracer des parallèles entre *l'Histoire Auguste* et Ammien, Syme développait ainsi l'argument que l'œuvre de l'historien latin devait être considérée comme une œuvre littéraire et pas seulement historique et donc remise dans son contexte littéraire. Cette nouvelle tendance influença les travaux suivants. Klaus Rosen, par exemple, se basa sur une étude de l'historiographie d'Ammien pour remettre en question, bien plus formellement encore que ne l'avait fait Thompson, l'authenticité de son récit<sup>77</sup>. Selon Rosen, les *Res Gestae* n'étaient qu'un mélange de la tendance moralisatrice de la littérature latine et de clichés hellénistiques. Cette question de l'équilibre entre faits objectifs et inventions littéraires dans l'œuvre d'Ammien, approchée par Gibbon, développée par Thompson et affinée par Rosen, a sous-tendu depuis les années 60 le débat historiographique. Dans la décennie qui suivit, deux publications en particulier illustrent ce débat : *Ammianus Marcellinus*, de R.C. Blockley (1975) et *La méthode d'Ammien Marcellin*, de G. Sabbah (1978). Alors que le premier s'attaquait entre autre à la manière dont l'historien latin présentait les empereurs et leur place dans

---

<sup>76</sup> SYME R., *Ammianus and the Historia Augusta*, Oxford, 1968.

<sup>77</sup> ROSEN K., *Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des Ammianus Marcellinus*, Heidelberg, 1968.

le système politique, mettant de l'avant l'influence de l'idéal hellénistique du bon dirigeant et les stéréotypes moraux émaillant le texte, le second préférait plutôt souligner l'importance de l'autopsie dans la méthode historique de l'auteur du IV<sup>e</sup> siècle. Remarquons que ce débat rappelle d'une certaine manière la querelle du *Quellenforschung* telle que l'avait exposée Thompson.

Pour dépasser quelque peu ce débat, il fallu attendre l'œuvre majeure de J. Matthews, *The Roman Empire of Ammianus Marcellinus* (1989). Celui-ci, reprenant les intérêts divers qui s'étaient développés au cours des années 70 et 80 (la religion, notamment), les intégra à une analyse complète et cohérente de l'œuvre d'Ammien. Tout en s'attardant encore sur la question de la crédibilité de celui-ci (le titre de l'œuvre ne laissant aucun doute quant à son propre avis), Matthews s'efforça d'ouvrir l'horizon de la recherche sur des questions diverses, effleurées au cours des années mais jamais vraiment étudiées. Il souligna ainsi l'importance de l'environnement social et physique de l'auteur, s'attardant longuement sur l'intérêt géographique de la description de la campagne de Perse, dans un chapitre faisant écho aux fameuses récriminations de Mommsen sur ses qualités de géographe et d'ethnographe. C'est aussi dans l'œuvre de Matthews que s'esquissent les premiers signes d'une nouvelle forme d'étude des barbares dans les *Res Gestae*, une étude s'intéressant non pas aux barbares eux-mêmes mais plutôt à ce que les Romains en disaient. Notons cependant, dans le cadre de cette étude, que les Perses ne sont pas mentionnés dans le chapitre sur les peuples étrangers et que le chapitre entier consacré à l'expédition de Perse glisse à la fois sur le fameux excursus du XXIII<sup>e</sup> livre et sur une analyse ethnographique de ce peuple. Matthews mit d'autre part de l'avant les liens d'Ammien avec l'historiographie grecque,

allant jusqu'à rejeter quelque peu la vision canonique qui faisait de Tacite le grand modèle d'Ammien.

L'œuvre de Matthews ouvrit donc de nouveaux horizons à la recherche, tout en réactivant certaines vieilles querelles. Si C.W. Fornara<sup>78</sup> montra qu'il ne fallait pas négliger la latinité des origines de l'œuvre, c'est T.D. Barnes qui, dans son *Ammianus Marcellinus and the Representation of Historical Reality* (1998), s'opposa le plus violemment au nouveau canon. S'il acceptait la vision de Matthews sur l'importance de l'historiographie et de la littérature grecque dans les *Res Gestae*, il croyait que Matthews n'avait pas poussé assez loin son raisonnement et déclarait qu'Ammien, écrivant en latin, pensait en grec. Revenant sur une foule de détails pris pour acquis depuis longtemps (l'origine antiochienne d'Ammien, qu'il place plutôt, par des trésors de jonglerie, au Liban; le nombre de livres et leur composition; l'origine sociale d'Ammien), Barnes met surtout de l'avant la manière dont certains événements sont décrits et mis en scène. On assiste, d'une certaine manière, au retour du débat sur la crédibilité de l'œuvre d'Ammien.

Dernièrement, la recherche a finalement pris une certaine distance avec ces vieilles querelles. G.Kelly, dans un livre très remarqué tentant à la fois de faire la synthèse de la recherche passée et d'ouvrir de nouvelles avenues à la réflexion, met de l'avant l'intérêt de lire Ammien pour ce qu'il est et non pour ce que nous souhaiterions qu'il soit. Dans son *Ammianus Marcellinus: The Allusive Historian* (2008), il s'efforce de se coller au texte, rejetant par exemple l'essentiel de la biographie d'Ammien comme « unlikely and unprovable ». Il traite d'autre part l'œuvre comme

---

<sup>78</sup> FORNARA C.W., *Studies in Ammianus Marcellinus*, dans *Historia*, 41 (1992), p. 328-344 et 420-438.

une pièce de littérature plutôt que comme une source, soumettant les métaphores à une analyse critique et tentant de décoder (parfois un peu trop librement) les allusions d'Ammien. Si son œuvre n'est pas parfaite, elle me montre une direction à suivre. Comme nous le décrivions dans le résumé de notre méthodologie, il est probablement beaucoup plus utile aujourd'hui de tenter de lire les textes anciens pour connaître leurs auteurs, leur pensée et, dans le cas de ce mémoire, leurs préjugés, que pour connaître avec précision le monde dans lequel ils évoluaient. L'étude de ces derniers, à tout le moins en ce qui a trait à la société sassanide et à ceux qu'Ammien appelle les Perses (c'est-à-dire ceux que nous appelons les Arsacides et les Sassanides), a d'ailleurs été abordé par Drijvers dans deux articles récents<sup>79</sup>.

## **Théodoret de Cyr**

L'une des grandes caractéristiques de la société de l'antiquité tardive est bien entendu le rôle nouveau joué par les évêques. Ceux-ci acquièrent petit à petit un pouvoir important, comme représentants de l'État puis comme pouvoirs locaux, basant bien souvent ce pouvoir sur un prestige acquis face aux percepteurs d'impôts, aux ennemis de la foi ou de la cité et en tant que protecteurs des pauvres et interlocuteurs du pouvoir. Le récit de la montée de la papauté entre les VIe et IXe siècles n'est que la plus évidente de ces réussites. Les évêques occupent d'autre part une place de choix dans la vie culturelle et notamment littéraire des villes et des régions et la place

---

<sup>79</sup> DRIJVERS J. W., *Ammianus Marcellinus' Image of the Sassanian Society*, dans *Eran und Aneran*, WIESEHÖFER J. et HUYSE P. (éds), Stuttgart, 2006, p. 74-93. DRIJVERS J.W. et HUNT D., *The Late Roman World and his Historian*, Londres, 1999.

grandissante du christianisme dans la société antique en fait pour nous des sources incontournables.

La littérature chrétienne débute dès le Ier siècle de notre ère mais c'est avec Eusèbe de Césarée au IVe siècle que commence la fameuse *Histoire ecclésiastique*. Celui-ci, témoin et acteur d'une évolution importante de la place du christianisme dans la société mais surtout dans l'État, place celui-ci au cœur de son récit de l'histoire du monde<sup>80</sup>. Il s'agit là d'une tendance qui sera reprise après lui par ses continuateurs mais aussi par de nombreux autres auteurs, chrétiens ou non, avant de devenir en quelque sorte la norme. N'oublions pas cependant que faire intervenir des puissances surnaturelles pour expliquer le cours des événements n'est certes pas le propre du christianisme et des auteurs chrétiens.

Dans le thème qui nous intéresse dans cette étude, la représentation des Perses dans les sources de la fin de l'antiquité, cette tendance à faire du christianisme le grand leitmotiv de l'histoire est évidente et très influente. Les victoires et les défaites des Romains face aux Perses s'expliquent ainsi par les persécutions réciproques vis-à-vis des chrétiens (Valérien et Julien en étant les meilleurs exemples). Dans les écrits de Sozomène et de Socrate de Constantinople se développe une rivalité beaucoup plus profonde entre Romains/chrétiens et Perses/mazdéens<sup>81</sup>. Les chrétiens sont ainsi victimes de tortures sans nom de la part des souverains perses et des vils prêtres du feu,

---

<sup>80</sup> ROHRBACHER D., *The Historians of Late Antiquity*, Londres, 2002, p. 57.

<sup>81</sup> SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, 2, 8-15. SOCRATE, *Histoire ecclésiastique*, 7, 4-6.



alors que les souverains romains sont dépeints comme les protecteurs de la foi. Dans son récit de la guerre de 421, Socrate va jusqu'à décrire l'intervention d'anges aux côtés des soldats romains<sup>82</sup>.

Cette rhétorique de « guerre sainte » est particulièrement claire dans les écrits de Théodoret de Cyr. Celui-ci, né à la fin du IV<sup>e</sup> siècle à Antioche, publia entre 440 et 450 une *Histoire ecclésiastique* traitant des événements importants de la période 324-429. Fils d'une famille aisée d'Antioche, Théodoret fut évêque de Cyr, en Anatolie, pendant la chaude lutte entre Nestoriens et Cyrilliens, à laquelle il prit une part active. Ces épisodes troublés de sa vie (il fut notamment expulsé de son siège épiscopal en 449) influencent fortement ses œuvres (notamment son *Histoire religieuse* narrant des récits de moines et de saints hommes). Remarquons cependant que son *Histoire ecclésiastique* s'arrête avant ces grandes disputes. Toutes ses œuvres sont profondément empreintes de classicisme et elles ont souvent un point de vue assez « antiochocentrique », probablement en réponse aux écrits de Sozomène et Socrate de Constantinople, qui écrivaient depuis la capitale<sup>83</sup>.

Dans ses écrits, Théodoret souligne le caractère sacré de la guerre entre Romains et Perses. Il décrit ainsi un siège dans lequel un évêque, armé de pied en cap, maniait lui-même une baliste pour pourfendre un blasphémateur perse (livre 2). S'il semble d'avis que des actes exagérés des chrétiens sont à l'origine de certaines persécutions perses, l'auteur cherche surtout à raviver la

---

<sup>82</sup> SOCRATE, *Histoire ecclésiastique*, 7, 6, 2-5.

<sup>83</sup> MARTIN A., *Introduction de l'Histoire ecclésiastique de Théodoret de Cyr*, tome 2, Paris, 2009, p. 65-70. On note par exemple l'utilisation de recueils de synodes régionaux et la volonté manifeste de donner la place d'honneur, dans le grand duel entre la vraie foi et ses ennemis, à l'Église d'Antioche.

flamme du martyr en décrivant la manière dont les Perses torturaient les chrétiens et à montrer la manière dont la vraie foi sort victorieuse et raffermie de l'épreuve de la persécution, une leçon qu'il devait certainement considérer avoir lui-même appris à la dure. Toute son œuvre met les événements politiques au service des événements de l'Église et suit une trame faisant du combat entre la vraie foi et ses ennemis (païens, mais surtout hérétiques) le fil rouge de son récit. Les personnages de Théodoret sont cependant rarement entièrement mauvais ou bons et le duel entre le péché et la grâce se poursuit aussi dans chaque empereur<sup>84</sup>.

En tant que représentant de cette nouvelle influence culturelle du christianisme dans la société de l'antiquité tardive, mais surtout en tant qu'auteur très au fait des textes et thèmes classiques et représentant un point de vue résolument antiochien, Théodoret de Cyr est une source incontournable pour cette étude.

## **Procope de Césarée**

Certains historiens sont rattachés par la conscience populaire à un événement particulier. Thucydide sera ainsi à jamais le témoin de la grande peste d'Athènes. D'autres sont plutôt liés à un règne ou à une époque bien précise. C'est le cas de Procope de Césarée, pour toujours lié au règne de Justinien. Popularisé par le roman de Robert Graves, *Count Belisarius*, l'historien du VI<sup>e</sup> siècle fait partie du corpus des sources principales de l'antiquité tardive. En tant que secrétaire de Bélisaire, il traversa l'empire romain de part en part et eut un contact privilégié avec les provinces

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

orientales et avec les Perses. Le récit des guerres avec la Perse constitue ainsi la trame des deux premiers livres de son œuvre principale, *Histoire des guerres*. Outre celle-ci, Procope a écrit au moins deux autres textes, le *Sur les bâtiments* et l'*Histoire secrète*. Si l'étude de chacune de ses œuvres est nécessaire pour bien comprendre les messages dissimulés dans sa prose, l'*Histoire des guerres* reste néanmoins la plus intéressante pour nous puisqu'elle parle le plus abondamment des Perses. Elle décrit en effet longuement les rapports entre Perses et Romains et évoque notamment certains épisodes de la politique interne de l'empire perse, brossant notamment un portrait riche et particulièrement développé de Xusro.

Les œuvres de Procope ont beaucoup troublé les spécialistes. Dans une perspective positiviste, cherchant à obtenir d'une source ancienne des renseignements considérés comme fiables sur un événement, comment en effet interpréter les affirmations contradictoires de ces trois œuvres? Comment réconcilier le ton apologétique du *Sur les bâtiments*, célébrant les grandes constructions de Justinien, et les horreurs rapportées sur ce même Justinien dans l'*Histoire secrète*? Cette tension fut pendant un temps résolue en remettant en question la paternité de cette seconde œuvre. Bien que son style soit semblable à celui des deux autres textes et que la *Suda* présente Procope de Césarée comme son auteur, cette interprétation avait à la fois le mérite de résoudre l'apparente contradiction mentionnée plus haut et d'éviter de salir le nom de Procope, auteur respecté de l'*Histoire des Guerres*, avec la paternité d'un texte dont Gibbon écrivait qu'il fallait en voiler le vice dans une langue savante (le grec).

Cette interprétation n'a que peu d'adeptes aujourd'hui<sup>85</sup>. L'analyse stylistique des textes a en effet mise de l'avant leurs nombreux points communs. Deux courants principaux, qui ne s'opposent d'ailleurs nullement, subsistent. La première veut que Procope soit devenu un homme aigri et cynique, désireux de laisser un témoignage posthume contredisant ses écrits déjà publiés. La seconde s'attache plutôt à montrer qu'à l'exception du *Sur les bâtiments*, la critique de Justinien est présente aussi bien dans l'*Histoire des Guerres* que dans l'*Histoire secrète*<sup>86</sup>. Cette dernière interprétation est particulièrement intéressante dans le cadre de cette étude et nous y reviendrons plus loin. En effet, sans entrer dans les détails, il est possible de voir dans la première de ces œuvres une sorte de *Lettres persanes* avant l'heure, dans laquelle Procope aurait, par des mécanismes littéraires divers (citations d'autres auteurs, parallélismes), fait de Justinien et de Xusro des personnages similaires<sup>87</sup>. Il ne faudrait pas cependant exagérer ces ressemblances. Si les chapitres 23 et 24 de premier livre semblent ainsi se refléter l'un dans l'autre en montrant la réaction de Justinien et de Xusro à une révolte assez semblable, Procope n'en décrit pas moins la réaction de chacun comme étant différente et même opposée. Affiner la compréhension d'un texte ne nécessite pas de lui inventer une signification. Ce mémoire se concentre sur l'analyse de l'*Histoire des guerres*, qui contient l'essentiel des passages consacrés par Procope aux Perses et surtout qui a été publié du vivant de Procope. Son *Histoire secrète*, destinée semble-t-il à un rayonnement moindre<sup>88</sup>, étant dès lors moins utile à l'étude de la manière dont on présentait les Perses à un auditoire romain.

---

<sup>85</sup> TREADGOLD W., *Op. cit.*, p. 358.

<sup>86</sup> KALDELLIS A., *Procopius of Caesarea: Tyranny, History and Philosophy at the End of Antiquity*, Philadelphie, 2004, p. 141.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 118-165.

<sup>88</sup> TREADGOLD W., *Op. cit.*, p. 260.

La fin de la grande querelle sur la paternité des œuvres attribuées à Procope de Césarée ouvrit en effet la porte à d'autres débats. La question de la religion de l'auteur et de l'influence de ses croyances sur son écriture, qu'il ait été un chrétien naïf ou blasé ou encore un païen caché, agite ainsi les spécialistes depuis le début des années 80<sup>89</sup>. Ceux-ci se sont aussi interrogés sur son environnement culturel et sur son style littéraire : ne possédait-il qu'un vernis de classicisme ou ses textes étaient-ils au contraire fortement imprégnés de culture antique (et notamment de philosophie, comme le voudrait Kaldellis)? Sans prendre position dans ses débats, remarquons néanmoins qu'ils sont bien souvent fortement influencés par la perception qu'ont du monde byzantin, et de la fin de l'antiquité, les spécialistes qui expriment ces opinions.

---

<sup>89</sup> CAMERON A., *Procopius and the Sixth Century*, Londres, p. 113-133.

## Chapitre 3 : Analyse thématique

### *Crudelitas/Skétlios*

L'analyse de l'évolution de la perception de concepts généraux dans des textes antiques se heurte à diverses difficultés. Outre certains inconvénients issus des textes eux-mêmes (provenance unisociale, problèmes de traduction, lacunes dans la transmission des documents), le risque principal guettant l'historien est de plaquer sur le monde antique les considérations et les valeurs de son époque. De la même manière que plus personne aujourd'hui ne considère le conflit entre Romains et Alamans comme une préfiguration de la lutte franco-prussienne, il est important de ne pas laisser des courants de pensée aussi fondamentaux à notre société que le féminisme ou l'écologie obscurcir notre jugement. Il est donc nécessaire, avant toute étude des concepts auxquels s'attardent ce mémoire, d'établir ce que les Grecs et les Romains entendaient par « cruauté » ou « mollesse » par un court résumé de l'évolution de chacun de ces concepts et de sa signification dans la tradition littéraire antique.

Dans le Canada du XXI<sup>e</sup> siècle, où la guerre, et dans une certaine mesure la criminalité, sont souvent considérés comme des phénomènes lointains, ou isolés, le concept de cruauté est forcément très différent de celui qu'en avaient les Grecs et les Romains, peuples guerriers pour lesquels la mort, par la maladie ou le glaive, était omniprésente. Il reste cependant délicat d'appréhender ce concept. Outre le fait qu'elle évolue au fil des siècles, l'idée de cruauté n'est pas

aussi bien définie dans les textes grecs que dans les textes latins<sup>90</sup>. Il est cependant évident qu'elle est associée dès l'ère archaïque grecque avec la notion d'*hybris*, correspondant à une exagération dans la punition, ou à un châtement littéralement inhumain puisqu'insultant aux yeux même des dieux<sup>91</sup>. Généralement décrite par l'adjectif *skétlios*, elle est d'autre part liée dès l'époque classique et notamment sous la plume de Thucydide à la *stasis*, moment privilégiée du déchaînement des passions et de l'absence de toutes les règles normalement suivies<sup>92</sup>. La cruauté est d'autre part associée à l'image du tyran, notamment à Denys de Syracuse, ainsi qu'à certains peuples étrangers, comme les Perses ou les Scythes<sup>93</sup>. Il s'agit cependant d'un terme rarement utilisé par lui-même, mais plutôt en négation d'un autre. Être *skétlios*, c'est ainsi ne pas être clément. Si ces écrits influent sur la définition de la cruauté, il faut attendre le Ier siècle après J.-C. pour que la réflexion sur ce concept s'intensifie, notamment dans les écrits Sénèque le philosophe et Tacite. Ceux-ci sont particulièrement utiles pour mieux cerner ce que les auteurs antiques considéraient comme de la cruauté, les écrits de Sénèque représentant en quelque sorte l'aboutissement de la pensée rhétorique et philosophique sur ce sujet, alors que Tacite en fait l'un des thèmes majeurs de son œuvre<sup>94</sup>. Notons d'autre part que l'influence de l'historien du Ier siècle sera durable, notamment dans le texte d'Ammien Marcellin.

---

<sup>90</sup> LINTOTT A.W., *Cruelty in the Political Life of the Ancient World*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., TIMONEN A. et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 9.

<sup>91</sup> Voir par exemple les nombreuses histoires d'enfants tués puis servis dans des banquets par l'un de leurs parents dans une intention de tromperie. *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>93</sup> HÉRODOTE, 6, 105-106. Voir cependant FLOWER M., *Herodotus and Persia*, dans *The Cambridge Companion to Herodotus*, DEWALD C. et MARINCOLA J. (ss dir.), Cambridge, 2006, p. 274-289.

<sup>94</sup> DUCOS M., *Pouvoir et cruauté dans les Annales de Tacite*, dans *Aere Perennius*, CHAMPEAUX J. et CHASSIGNET M. (ss dir.), Paris, 2006, p. 395-397.

Les textes du Ier siècle ont une définition globale de la *crudelitas* assez semblable : la cruauté, c'est de prendre plaisir à faire couler le sang<sup>95</sup>. Drusus, le fils de Tibère, est ainsi cruel parce qu'il apprécie un peu trop de voir couler le sang dans l'arène<sup>96</sup> alors que son père est présenté comme se délectant du spectacle du sang qui se répand depuis les maisons des sénateurs qu'il a condamnés<sup>97</sup>. La cruauté des délateurs de Néron est rendue plus manifeste encore par l'utilisation du verbe *imbuere*, se tremper dans le sang<sup>98</sup>. Le fait de pratiquer des châtiments disproportionnés, mais surtout de se complaire dans leur spectacle, est un autre exemple de *crudelitas*<sup>99</sup>.

L'étude d'autres textes, comme les *Verrines* de Cicéron, permet cependant un premier raffinement de cette idée<sup>100</sup>. La cruauté d'une action n'est en effet pas évaluée selon l'action elle-même, mais plutôt par le caractère et le fait que le châtiment soit mérité par la personne qui le subit<sup>101</sup>. La cruauté est donc une forme de destruction de la *dignitas* et une même action posée contre des personnes de qualité différentes pourra donc être considérée comme cruelle ou non. L'action de Verres est ainsi d'autant plus grave qu'elle frappe des hommes riches et puissants. Un siècle plus tard, un autre stoïcien explicite davantage ce concept. Dans son *De Clementia*, rédigé à l'occasion de l'accession de son protégé Néron au trône impérial, Sénèque s'efforce quant à lui de départager

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>96</sup> TACITE, *Annales*, 1, 76,3.

<sup>97</sup> TACITE, *Annales.*, 6. 39.2

<sup>98</sup> TACITE, *Histoires*, 4, 42, 4-6.

<sup>99</sup> L'épisode de la mort d'Octavie est éloquent. C'est en effet, plus que sa mise à mort elle-même, le fait de lui trancher la tête et de la faire porter à Poppée qui se délecte du spectacle qui est considéré comme une « atroce cruauté » (*Annales*, 14, 64,2).

<sup>100</sup> LINTOTT A.W., *Violence in Republican Rome*, Oxford, 1968, p. 35-51.

<sup>101</sup> LINTOTT A.W., *Cruelty in the Political Life of the Ancient World*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., TIMONEN A. et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 9-10.



les différents types de cruauté. Pour lui, la *crudelitas*, c'est l'absence de mesure dans le châtement<sup>102</sup>. S'il rapproche en quelque sorte cette dernière de la *feritas*, la sauvagerie, de la *crudelitas*, il les distingue cependant car la première est le plaisir de la torture sans qu'aucune crime ou offense n'ait été commis et elle rapproche en cela des bêtes. L'une des grandes innovations de la réflexion de Sénèque, c'est l'importance accordée à la cruauté dans le domaine de la répression et du droit<sup>103</sup>. Cette importance, qu'on retrouve chez Tacite, permet de nuancer encore la signification du concept de cruauté.

La *crudelitas/skétlios*<sup>104</sup> n'est en effet pas seulement le fait de prendre plaisir à faire couler le sang. Il peut aussi s'agir de condamnations sans mesure ni justification<sup>105</sup>. La *crudelitas* ne se confond pas en effet avec la juste application de la peine capitale, et se distingue de la *severitas* qui, si elle prend souvent des formes voisines (la décimation d'une armée indisciplinée, par exemple<sup>106</sup>), se fonde sur la nécessité ou l'intérêt général et n'est pas pratiquée par plaisir<sup>107</sup>. En effet, si elle n'est pas forcément bestialité, la *crudelitas* est néanmoins le fruit de l'absence de mesure. Elle provient des passions qui rongent certains humains, et que ceux-ci ne parviennent pas à juguler. Si celles-ci sont évidemment très nombreuses, quelques-unes semblent particulièrement liées à la cruauté : la

---

<sup>102</sup> SÉNÈQUE, *De la clémence*, 2, 4, 1.

<sup>103</sup> DUCOS M., *Pouvoir et cruauté dans les Annales de Tacite*, dans *Aere Perennius*, CHAMPEAUX J. et M. CHASSIGNET (ss. dir.), Paris, 2006, p. 398.

<sup>104</sup> Bien que Sénèque tente de différencier ces deux termes, Tacite les utilise comme des homonymes. Ses *Historiae* sont d'autre part le premier exemple du passage du terme *crudelitas*, majoritairement utilisé jusque-là, à celui de *saevitia*, dont se serviront les auteurs postérieurs pour exprimer la cruauté.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 400.

<sup>106</sup> TACITE, *Annales*, 13, 35, 4.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 401-402.

jalousie, la colère, l'avarice mais surtout, la peur<sup>108</sup>. C'est parce qu'il se sent insulté par les propos de Votienus Montanus que Tibère se laisse aller à la cruauté<sup>109</sup>. Comme l'écrit Sénèque dans un autre discours<sup>110</sup>, la colère est « avide de châtements ». La peur cause elle aussi des accès de violence et de cruauté. Durant le millénaire de l'Antiquité classique, de Denys de Syracuse s'enfermant dans la presqu'île d'Ortygie pour fuir le mécontentement des classes supérieures dépouillées de leur *dignitas* par ses actions au poète Claudien, écrivant au Ve siècle après J.-C. que « celui qui inspire aux autres la terreur vit lui-même dans la peur », le tyran est ainsi défini comme un être apeuré, souillé et poursuivi par ses crimes, se comportant de manière cruelle pour échapper au châtement de ses cruautés passées<sup>111</sup>.

Ce lien entre cruauté et tyrannie est très important dans le cadre de ce mémoire car l'idée d'une corruption morale induite par l'exercice du pouvoir traverse toute la tradition littéraire antique. Le tyran est en effet, comme nous le verrons dans le chapitre sur la tyrannie, l'un des personnages récurrents de cette tradition littéraire après l'époque archaïque. Esclave de ses pulsions, oublieux du bien commun pour ne suivre que son intérêt propre et détenteur d'un pouvoir absolu sur ses concitoyens, il s'agit d'une figure dont on se servait souvent pour décrire les dirigeants orientaux. Or, la cruauté constitue un comportement associé à la fois à l'incapacité de contenir ses passions et à la possession du pouvoir, plus précisément d'un pouvoir de répression. Notons au passage que

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 407-409. TIMONEN A., *Criticism of Defense: The Blaming of 'Crudelitas' in the Historia Augusta*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., TIMONEN A. et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 67-68.

<sup>109</sup> TACITE, *Annales*, 4, 42.

<sup>110</sup> SÉNÈQUE, *De la colère*, 1, 5, 3.

<sup>111</sup> DUCOS M., *Pouvoir et cruauté dans les Annales de Tacite*, dans *Aere Perennius*, CHAMPEAUX J. et CHASSIGNET M. (ss dir.), Paris, 2006, p. 410.

ces trois caractéristiques se renforcent l'une l'autre. En effet, cette incapacité à se comporter de manière rationnelle, à pratiquer la *severitas* sans se laisser guider par la *libido*, provient, selon Sénèque mais plus encore selon Tacite, de la proximité du pouvoir et notamment du pouvoir absolu. La *crudelitas* est après tout la manifestation d'un pouvoir de vie et de mort qui s'exercerait librement, sans aucune limite ni contre-pouvoir, sans aucun des contrôles habituels de la société (lois, opposition, sens moral, humanisme et tempérance personnelle...). Dans les écrits de Tacite, le pouvoir mène presque inévitablement vers la cruauté, que ce soit celui d'une armée sur la cité de Rome, d'un gouverneur sur une province ou d'un empereur sur l'empire. L'analyse des textes des rhéteurs romains montre d'autre part que *crudelitas* constitue presque une épithète de nature sur laquelle il n'est pas nécessaire de s'interroger tant il est évident qu'elle décrit le tyran<sup>112</sup>.

La littérature chrétienne, fortement influencée par la tradition païenne, apporte cependant quelques nuances à la définition de la cruauté<sup>113</sup>. La communauté chrétienne est en effet fortement influencée par la répression intermittente dirigée contre elle. Le concept de cruauté se mêle donc à celui du martyr et à l'idée générale que les auteurs chrétiens avaient de la souffrance<sup>114</sup>. Celle-ci, considérée (notamment par Saint-Augustin) comme intrinsèque à la culture païenne mais aussi à la nature humaine, est cependant ce qui permet au Chrétien d'obtenir le Salut<sup>115</sup>. De là un rapport ambivalent à la souffrance et à la cruauté qui se présente plus ou moins ainsi : la personne subissant la violence est vertueuse et droite alors que la personne exerçant cette violence est

---

<sup>112</sup> TABACCO R., *Il tiranno nelle declamazioni di scuola in lingua latina*, Turin, 1985, p. 89-116.

<sup>113</sup> BARAZ D., *Medieval Cruelty*, Ithaca/Londres, 2003, p. 32-39.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

mauvaise et perverse. Cette dernière est souvent associée à la bête sauvage<sup>116</sup> ou même au démon. L'historiographie chrétienne de la fin de l'Antiquité demeure cependant, plus qu'aucun autre style littéraire chrétien, influencée par la tradition païenne<sup>117</sup>. Il reste néanmoins important de noter dans les textes chrétiens de l'époque étudiée dans ce mémoire, les évocations de martyrs ou d'attaques contre la foi, considérées par les auteurs chrétiens de l'époque comme des manifestations majeures de cruauté.

Dans l'Antiquité, la *crudelitas* se définit donc comme étant une action violente ou insultante menée contre des gens de qualité par une personne incapable de juguler ses passions. Elle s'oppose en cela à la *severitas*, qui recouvre exactement le même type d'action menée pour le bien public ou à tout le moins sans manifestation d'émotion. Il s'agit aussi d'un concept associé à l'*hybris* ou à la *superbia*, par l'oubli des lois des dieux comme de celles des hommes. Il s'agit d'une caractéristique partagée par les tyrans et les « autres », des Scythes aux Gaulois, incapables de contrôler leurs pulsions et vivant selon des coutumes étranges. On l'exprime généralement par des formules sanglantes ainsi que par les termes *crudelitas*, *saevitia* ou encore *atrox*.

Dans l'œuvre d'Ammien Marcellin, si imprégnée du style et de la pensée de Tacite, le thème de la cruauté suit tout à fait la tradition littéraire que nous venons de décrire. La cruauté accompagne le pouvoir et s'exerce notamment dans le cadre judiciaire. Si les passages où ce thème est abordé

---

<sup>116</sup> Dans le Martyre de Polycarpe par exemple, l'auteur fait un lien évident entre les bêtes sauvages qui s'apprêtent à dévorer l'évêque et le public de l'arène. *Martyre de Polycarpe*, 19.

<sup>117</sup> *Ibid*, p. 32. TREADGOLD W., *The Early Byzantine Historians*, Basingstoke, 2007, p. 174. ROHRBACHER D., *The Historians of Late Antiquity*, Londres, 2002, p. 257.

sont moins nombreux que dans l'œuvre de Procope de Césarée, par exemple, ils se concentrent sur la sévérité excessive, l'injustice et l'arbitraire dans les procès. Il ne s'agit cependant nullement d'une caractéristique particulière aux Perses. Ainsi, sur la dizaine d'extraits décrivant clairement des événements cruels<sup>118</sup>, la plupart impliquent au contraire des Romains. Chaque guerre civile amène ainsi son lot de condamnations sans preuve, quand de telles accusations ne créent pas elles-mêmes de guerre civile.<sup>119</sup> Les règnes de Constance ou de Valentinien Ier sont d'autre part décrits comme particulièrement cruels. Dans les longs passages décrivant l'abaissement de l'empire sous Constance et notamment le pouvoir des eunuques de la cour, Ammien Marcellin écrit ainsi que :

Néanmoins il arriva plus d'une fois que le riche obtint l'impunité par une obsession opiniâtre et par la corruption pratiquée sur une grande échelle; tandis que ceux qui avaient trop peu, ou qui n'avaient rien pour payer la rançon de leur vie, étaient impitoyablement jugés et condamnés<sup>120</sup>.

Cet arbitraire omniprésent dans le règne de Constance est justement l'un des moyens qu'utilise l'auteur pour marquer la différence entre son héros Julien et son prédécesseur. Julien est en effet attaché à la justice. Ainsi choisit-il, lors de son dernier hiver passé à Antioche, ville du luxe et de la dépravation par excellence, de siéger lui-même dans les tribunaux pour s'assurer de leur efficacité<sup>121</sup>. Le fait d'utiliser le thème de la *crudelitas* pour opposer le mauvais Constance au bon Julien doit bien sûr nous amener à nuancer la description d'Ammien. Mais il n'en demeure pas moins évident que dans son œuvre, la cruauté, que nous avons identifiée comme étant l'une des principales caractéristiques des Perses dans la tradition littéraire antique, se trouve donc plutôt être

---

<sup>118</sup> Par exemple, AMMIEN, 14, 5; 15, 2; 22, 3; 26, 10; 29, 1.

<sup>119</sup> Nous évoquons ici le cas de Silvanus, se révoltant en Gaule pour échapper à un complot visant à convaincre l'empereur qu'il était sur le point de se révolter. AMMIEN, 15, 5, 3.

<sup>120</sup> AMMIEN, 15, 2, 9.

<sup>121</sup> AMMIEN, 17, 10, 1.

l'apanage des Romains. Les Perses sont au contraire présentés comme le bon modèle de référence face au système de justice romain qu'Ammien décrit comme corrompu et cruel. Dans le fameux excursus sur les Perses du livre 23, il écrit ainsi « qu'ils n'élèvent aux fonctions judiciaires que des hommes intègres et instruits », une méthode qu'il compare immédiatement à celle des Romains en précisant que les Perses « n'ont pas besoin d'être soufflés et ils se raillent impitoyablement de nos tribunaux où le magistrat ignorant ne peut se passer d'avoir derrière lui un assesseur disert et légiste. »<sup>122</sup> À la figure de Valens, monstre de cruauté participant lui-même à la torture des prisonniers<sup>123</sup>, est d'autre part opposée celle du roi Artaxerxès, obtenant davantage par la clémence que par la cruauté<sup>124</sup>.

Il ne faudrait pas pour autant considérer que les Perses seraient exempts de cruauté. Dans le même passage, Ammien décrit certaines de leurs lois en termes réprobateurs. Les châtiments sont excessifs et particulièrement violents (« Celle qui punit l'ingratitude ou la désertion est particulièrement atroce ») et « la loi s'environne de terreur ». Les exemples de cette cruauté dans la guerre contre les Romains sont cependant peu nombreux, sauf dans le siège d'Amida. En cette occasion, la fureur du roi, attaqué personnellement lors d'une entrevue, est mentionnée à plusieurs reprises. Incapable de se contrôler face à cette attaque qui lui semble une violation particulièrement grave de sa personne sacrée<sup>125</sup>, Shâpur est sur le point de lancer une attaque brusquée désastreuse pour assouvir sa vengeance. Tout au long du siège, cette colère ne diminue

---

<sup>122</sup> AMMIEN, 23, 6.

<sup>123</sup> AMMIEN, 29, 2, 17.

<sup>124</sup> AMMIEN, 30, 8, 4. Remarquons cependant qu'Artaxerxès bénéficie du fait de faire partie d'un passé révolu et invariablement glorieux. Néanmoins, utiliser l'exemple d'un Roi des rois laisse songeur.

<sup>125</sup> « La violation d'un temple ne lui eût pas paru plus sacrilège: c'était un attentat à la personne du souverain de tant de peuples et de rois ». AMMIEN, 19, 1, 6. Nous reviendrons bien sûr sur ce passage dans le chapitre sur la tyrannie.

pas<sup>126</sup> jusqu'à ce qu'il fasse massacrer la garnison et les officiers d'Amida dans un accès de vengeance<sup>127</sup>. L'œuvre d'Ammien Marcellin, si elle donne des exemples de la cruauté des Perses, en fait donc plutôt une caractéristique romaine, et certes pas un élément permettant de différencier les Romains des Perses.

L'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret de Cyr présente un portrait assez différent de la notion de cruauté elle-même ainsi que de ses manifestations chez les Perses. L'évêque décrit en effet ceux-ci comme capables d'une grande cruauté et semble d'ailleurs faire de celle-ci l'un des traits distinctifs de certains d'entre eux. Cette dernière nuance est extrêmement importante. Dans son œuvre, l'amour de la violence et du sang, ainsi que l'incapacité à réfréner cette passion, ne sont en effet pas expliqués par l'origine ethnique ou culturelle de ceux qui en sont saisis. La cruauté n'est pas une caractéristique perse : elle demeure la caractéristique de certains Perses.

Pour Théodoret de Cyr, la cruauté reste, conséquemment à sa foi chrétienne, l'apanage des païens et elle s'exerce essentiellement contre les chrétiens, d'un côté ou de l'autre de la frontière. La ligne de séparation entre « Soi » et « l'Autre » passe donc plutôt entre les différents groupes religieux qu'entre différents groupes ethniques ou culturels<sup>128</sup>. Ainsi, les deux personnages les plus cruels de son récit sont des empereurs romains, Valens<sup>129</sup> et surtout Julien<sup>130</sup>. La mort de ce

---

<sup>126</sup> AMMIEN, 20.7.3 et 8.

<sup>127</sup> AMMIEN, 19, 9.

<sup>128</sup> Cette nouvelle manière de représenter l'homme civilisé en tant que chrétien, qui finira en grande partie par se confondre avec le Romain, notamment au sein de l'empire byzantin, n'est pas sans intérêt pour cette étude. Nous nous contentons pour l'instant de l'évoquer mais nous y reviendrons dans la conclusion.

<sup>129</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 12, 13, 32 et 37, notamment.

dernier est notamment rapportée de manière à faire de la cruauté sa caractéristique principale. La dernière action de Julien, outre son fameux cri de « Tu as vaincu, Galiléen! », est en effet de jouer avec son propre sang. Le plaisir de voir couler le sang, que nous avons identifié comme étant au cœur de la définition du concept de cruauté dans la tradition littéraire antique, est ainsi présenté comme la dernière action de l'empereur impie. La cruauté des Perses n'est évoquée qu'une fois<sup>131</sup>, mais de manière assez longue. Théodoret décrit ainsi au livre V les persécutions dont furent victimes les chrétiens de la part du roi des Perses. Les supplices infligés sont horribles et Théodoret insiste à plusieurs reprises sur leur nouveauté et donc sur le fait que les rois les aient spécialement inventés pour l'occasion<sup>132</sup>. Mais l'attitude entière du roi est cruelle, dans le sens que nous nous sommes appliqués à développer plus haut. Il tourne les souffrances qu'il inflige en dérision<sup>133</sup> et se laisse emporter par ses émotions lorsque vaincu dans des joutes oratoires<sup>134</sup>. Dans ces histoires de persécutions, le roi n'est pas nommé, ce qui n'aide pas à la datation de ces faits pour les historiens modernes mais constitue un efficace effet stylistique favorisant l'impression que c'est la figure même du roi des Perses qui est cruelle.

Théodoret de Cyr évoque les Perses moins souvent que les autres auteurs étudiés dans ce mémoire. Comme nous l'avons expliqué plus haut, il est cependant un digne représentant de la littérature chrétienne qui prend de plus en plus d'importance dans l'Antiquité tardive. Sa vision de la cruauté est évidemment fortement teintée de religion et il présente les Perses comme des persécuteurs

---

<sup>130</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 6, 7, 12, notamment.

<sup>131</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 1-23.

<sup>132</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 7-11. Remarquons le parallèle avec Antiochos IV dans le livre des Maccabées (2, 5, 11-14).

<sup>133</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 15 et 17.

<sup>134</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 12-14 et 22.



cruels et violents. Remarquons cependant que certains Romains sont tout aussi acharnés à faire souffrir les chrétiens. Le grand passage du Ve livre dans lequel Théodoret décrit avec minutie les tortures imaginées par les rois perses se finit ainsi avec l'évocation du « déchaînement (des empereurs romains) contre les adeptes de la vérité »<sup>135</sup>. Les chrétiens qui subissent ces tourments de la part des rois des Perses sont d'autre part eux-mêmes des Perses et non pas des Romains. La cruauté que manifeste les rois, au combat ou au cours des persécutions, leur vient ainsi de leur impiété et non pas de leur origine perse.

Le thème de la cruauté est beaucoup plus présent dans l'œuvre de Procope de Césarée. Son *Histoire des guerres* donne en effet le plus grand nombre d'exemples d'actes cruels de tous les textes étudiés ici. Dans celle-ci, la cruauté a deux particularités : elle se manifeste, beaucoup plus souvent que dans les autres textes, par la vengeance et l'incapacité de contenir ses passions; elle est d'autre part, d'une manière plus claire que dans les écrits d'Ammien Marcellin ou de Théodoret de Cyr, liée aux Perses. Les exemples d'actions cruelles de la part des Romains, s'ils existent, sont beaucoup moins fréquents que ceux impliquant des Perses. Même si certains passages de l'*Histoire des guerres* peuvent être rapprochés d'extraits de l'*Histoire secrète*, beaucoup plus critique pour Justinien, de manière à créer une impression de confusion entre les deux souverains (Justinien et Xusro) et leurs deux peuples, la cruauté n'en reste pas moins une caractéristique majeure du portrait que dresse Procope des Perses.

---

<sup>135</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 24.

Ce portrait est centré sur la personne du Roi des rois. Tous les passages dans lesquels Procope évoque les Perses sont en effet liés aux décisions, aux réflexions ou aux actions de leur souverain. Lorsque le roi n'est pas lui-même présent, il est évoqué et présenté comme influençant néanmoins les actions de ses sujets. Dans plusieurs des discours précédant des batailles livrés par des généraux Perses à leurs soldats, le thème principal est ainsi que la défaite et la lâcheté seront punies par le roi<sup>136</sup>. La peur du roi et des châtiments qu'il pourrait infliger, que nous évoquons plus amplement dans le chapitre sur la tyrannie, explique aussi l'incapacité des Perses à prévenir leur souverain de l'erreur qu'il fait en poursuivant les Hephtalites<sup>137</sup>. L'ombre de la cruauté du roi est donc présente, même lorsque lui-même est absent, jusque dans les paroles de ses propres sujets. Mais des cas plus évidents d'actes cruels sont aussi évoqués par Procope.

Le livre 2 est ainsi rempli d'anecdotes dans lesquelles Xusro, ayant promis d'épargner une cité, un temple ou une personne, revient sur sa promesse et ordonne un massacre par dépit et vengeance. La colère du roi face à une résistance que Procope décrit comme courageuse donne la toile de fond de chacun de ces extraits. Au chapitre 5 du second livre<sup>138</sup>, Xusro décide ainsi de faire massacrer la population de la cité de Sura parce qu'il « était irrité contre les citoyens de Sura, de ce que les ayant assiégés les premiers de tous les sujets de l'Empire Romain, ils aient été assez hardis pour prendre les armes au lieu de se rendre, et aient tué plusieurs personnes de marque d'entre les Perses ». On pourrait imaginer que cette action fasse en vérité partie de la violence acceptable par la tradition littéraire antique, de la *severitas*, puisque Procope nous révèle que l'objectif du roi est

---

<sup>136</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 14, 2 ainsi que 1, 18, 6.

<sup>137</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 3, 3.

<sup>138</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 5, 3.

de frapper les autres cités de terreur et d'ainsi éviter toute future résistance. Cet épisode n'est cependant nullement isolé et introduit en fait une série d'actions semblables, dans lesquelles une promesse de *clementia* est écartée par orgueil, dépit ou vengeance<sup>139</sup>. La mort d'une personne connue et appréciée du roi amène ainsi la destruction d'une église au chapitre 11. L'incapacité de Xusro à contenir sa colère est d'autre part évoquée à de nombreuses reprises<sup>140</sup>. Ces actions violentes sont donc clairement inspirées par la tyrannie et les émotions du roi.

Le thème de la cruauté est donc très présent dans les passages de l'*Histoire des guerres* évoquant les Perses. Contrairement aux textes d'Ammien Marcellin ou de Théodoret de Cyr, ils ne sont d'autre part que rarement contrebalancés par des exemples de même nature provenant des Romains<sup>141</sup>. La cruauté est donc, dans l'œuvre de Procope, une caractéristique propre aux Perses et notamment à leur roi.

Dans les textes de l'Antiquité tardive étudiés dans ce mémoire, les exemples liant les Perses à la cruauté sont nombreux. Si des différences certaines existent entre les auteurs, il est évident que sur ce point au moins, la tradition littéraire antique liant les Perses à la cruauté est respectée. Il est cependant important de nuancer ce jugement. Si la *crudelitas* se manifeste notamment dans les procès, par des châtiments extrêmes ainsi que par vengeance ou dépit, conformément à la tradition littéraire, les Perses n'ont généralement pas l'apanage de la cruauté. Pour Ammien, celle-ci est présente aussi bien dans le monde romain que dans le monde persan et il va même jusqu'à

---

<sup>139</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 6, 4 et 5; 2, 7, 1; 2, 7, 5; 2, 11, 2.

<sup>140</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 6, 4; 2, 7, 1; 2, 8, 2.

<sup>141</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 8, 13, 2.

comparer avantageusement le système judiciaire perse à celui des Romains. Théodoret de Cyr trace quant à lui une ligne claire entre païens et chrétiens, les seconds subissant les avanies et la cruauté des premiers. Mais cette division ne recouvre pas celle entre Perses et Romains. Seul Procope semble donc faire de la cruauté une particularité des Perses. Mais il est important de remarquer qu'il lie surtout ce défaut aux tyrans de tous genres et que son *Histoire secrète* donne des exemples nombreux de la cruauté des Romains et de leur empereur. En définitive, si les modes de représentation de la *crudelitas* restent les mêmes et si les thèmes qui l'entourent (tyrannie, processus judiciaire) demeurent semblables à ceux de la tradition littéraire, la représentation que les textes étudiés donnent des Perses semble évoluer.

## La *luxuria*

Des trois thèmes principaux à l'étude desquels s'attarde ce mémoire, le concept de la *luxuria* est certainement celui qui a connu la plus grande évolution depuis l'Antiquité. Dans les textes antiques, il s'agit en effet de la poursuite désordonnée des désirs, laquelle affaiblit la société en l'empêchant de se contrôler, et la rend dépendante et servile<sup>142</sup>. On en parle même généralement comme d'une maladie. Son sens évolue quelque peu durant l'Antiquité elle-même, mais c'est surtout la littérature chrétienne qui contribuera à transformer sa définition pour attribuer dans celle-ci une place centrale au sexe<sup>143</sup>. Une évolution postérieure, perceptible notamment aux XVIIe et XVIIIe siècles, rend d'autre part assez étrangère à nos mentalités la conception que les textes anciens offrent de la *luxuria*. De nos jours, il est en effet courant de considérer que c'est la sophistication progressive des désirs humains, et la quête compulsive de leur assouvissement, qui constituent le moteur de notre développement. Si des voix s'élèvent bien sûr pour critiquer cette poursuite effrénée de la surconsommation, peu nombreux sont ceux qui réfutent cette pensée générale. En cela, notre conception actuelle de la *luxuria*, transformée par l'intérêt marqué de la littérature chrétienne pour la *libido* et par l'idée que c'est l'assouvissement de ses désirs qui pousse l'humain à évoluer, s'avère plus éloignée encore de celle des textes antiques que ne peut l'être celle de la cruauté de la définition de l'antique *crudelitas*.

La *luxuria*, en grec *tryphê*, est probablement le défaut le plus évoqué par les textes anciens. On le retrouve au centre de nombreux textes, de Platon à Saint-Augustin, même si sa perception et sa

---

<sup>142</sup> LIÉBERT Y., *Regards sur la « tryphê » étrusque*, Limoges, 2006.

<sup>143</sup> BERRY C., *The Idea of Luxury*, Cambridge, 1994, p. 87-89.

définition évoluent quelque peu au cours des siècles. Platon l'évoque notamment dans le livre 2 de la *République*. Discutant de la justice et de l'injustice dans la cité, Socrate y propose à ses interlocuteurs d'imaginer la création d'une cité centrée par le rassemblement de personnes unies pour la satisfaction de leurs besoins communs (nourriture, habillement, logement) et par une division et une spécialisation des tâches selon la capacité de chacun. La base de cette *polis* est donc la nécessité de s'unir pour répondre à des besoins. Ces besoins, cependant, augmentent : le charpentier a besoin d'outils, le fermier de bêtes de somme, etc. Dans cette cité menée et créée par des besoins primaires, il n'y a ni pauvreté ni guerre, chacun ajustant la taille de sa famille à sa capacité à la nourrir. Le point fondamental de toute cette description est le fait que les besoins de chacun ont une limite fixée par la nature<sup>144</sup>. Aristote, tout en ayant une conception légèrement différente de la *luxuria* que son maître, se basera sur cette même idée qu'une fois que ces besoins sont comblés, il est inutile de vouloir quoi que ce soit d'autre. On touche ici à la définition de ce concept telle qu'elle demeurera, avec des nuances parfois importantes, jusqu'à l'époque moderne : la *luxuria*, c'est le fait de chercher à répondre à ses désirs, par nature illimités, plutôt que de se contenter de ses besoins.

Dans sa description de l'évolution de sa cité, Socrate répond à une objection de Glaucon en incluant dans celle-ci des artistes, des orfèvres, des courtisanes et de nombreuses autres professions<sup>145</sup>. Cet agrandissement a deux conséquences majeures : l'incapacité de réfréner la quête de la richesse; l'apparition de la guerre<sup>146</sup>, consécutive à cette quête effrénée et aux besoins

---

<sup>144</sup> *Ibid*, p. 46-47.

<sup>145</sup> PLATON, *République*, 373.

<sup>146</sup> *Ibid.*, 373.

grandissants de la cité en terre et en matériaux qui ne peuvent être obtenus que par la conquête. Cette quête de la richesse<sup>147</sup>, en faisant du commerce et de l'argent des buts en eux-mêmes plutôt que des moyens (d'acquérir des souliers, par exemple), affaiblit physiquement les habitants de la cité. Les besoins sont en effets situés par Platon dans le corps. Leur multiplication infinie, ainsi que le fait que, dès le départ et dans l'optique de la division du travail selon les capacités, les plus faibles étaient les boutiquiers, amène un affaiblissement de la cité elle-même, comparé par Socrate à une fièvre. Le vocabulaire du passage<sup>148</sup> ainsi que les allusions de l'orateur évoque en effet la maladie et la science médicale. À une époque où les maladies sont considérées comme provenant d'un déséquilibre de l'organisme, les désirs enflammés et sans limite cause un déséquilibre semblable à une fièvre dans la cité<sup>149</sup>. De la comparaison naît la convoitise, donc le conflit potentiel, qui dévore la *polis* de l'intérieur. La *luxuria* détourne d'autre part les hommes du service public, notamment de la guerre, car elle les affaiblit et les rend trop attachés aux plaisirs de la vie et incapables d'efforts.

Les Romains suivent par plusieurs aspects les idées platoniciennes sur ce sujet. Très influencés par les stoïciens, mais aussi par le concept romain du *mos maiorum*<sup>150</sup>, les auteurs latins qui s'intéressent à cette idée, notamment Cicéron et Sénèque le philosophe, considèrent qu'il existe bel et bien une limite naturelle aux besoins humains. Il est nécessaire de s'en tenir à cette limite

---

<sup>147</sup> Précisons immédiatement que Platon n'est pas un ennemi de l'argent. Sa cité de départ connaissait l'argent et même les boutiquiers. Le problème provient, comme dans toute chose (et c'est bien la nature même de la *luxuria*), de l'absence d'équilibre créée par le déchaînement des désirs, par définition impossibles à contenter.

<sup>148</sup> L'utilisation du verbe *kathairōmen* (purger), par exemple.

<sup>149</sup> BERRY C., *Op. cit.*, p. 52.

<sup>150</sup> FUNARI R., *Degradazione morale e "luxuria" nell'esercito di Vitellio (Tacito, "Hist." II): modelli e sviluppi narrativi*, dans *Athenaeum*, 80 (1992), p. 135.

puisqu'une fois qu'elle est dépassée (avec des vêtements chatoyants, par exemple, il n'existe plus de borne aux désirs humains)<sup>151</sup>. Il devient dès lors impossible de se contrôler et l'homme devient donc esclave de ses propres désirs. Pour les stoïciens, il s'agit d'une question d'indépendance, puisque seuls les besoins naturels sont facilement accessibles et évitent donc de sombrer dans la dépendance et l'esclavage. Ils n'acceptent cependant pas les mêmes extrémités que certains cyniques<sup>152</sup>. Pour Cicéron ou Épictète<sup>153</sup>, la vie « naturelle » doit suivre le principe de la *sophrosunê* et ne verser ni dans un excès de privation ni dans une débauche de luxe. La *luxuria* est donc bien plus l'intempérance que la luxure<sup>154</sup>. Notons ici que la sexualité fait bien sûr partie des désirs débridés : Platon considère la sexualité sans but de reproduction comme de la *tryphê*<sup>155</sup>; Florus voit dans l'homosexualité expérimentée en Grèce un exemple de *luxuria*<sup>156</sup>. Mais il faut attendre Saint-Augustin pour que le désir sexuel prenne une place centrale dans la conception de la *luxuria*<sup>157</sup>.

Pour la plupart des auteurs antiques, elle est donc au contraire la quête effrénée du plaisir par l'assouvissement de désirs sans fin. Selon eux, elle cause bien sûr la discorde, puisqu'il n'y a jamais de quoi satisfaire les désirs désordonnés et qu'elle entraîne la comparaison et donc la désunion entre les citoyens. Elle rapproche d'autre part les hommes des esclaves, des femmes et

---

<sup>151</sup> BERRY C., *Op. cit.*, p. 64.

<sup>152</sup> Rappelons ici la fameuse anecdote de l'écuelle de Diogène, qu'il brisa lorsqu'il comprit qu'il pouvait boire avec ses mains. DIOGÈNE LAËRCE, *Vies des philosophes de l'Antiquité*, 6, 2, 37.

<sup>153</sup> CICÉRON, *Sur le devoir*, 1, 35. ÉPICTÈTE, *Entretiens*, 4.11.

<sup>154</sup> BERRY C., *Op. cit.*, p. 84-86. LINTOTT A.W., *Imperial expansion and Moral Decline in the Roman Republic*, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 21, H. 4 (1972), p. 636.

<sup>155</sup> De manière implicite dans le 373c.

<sup>156</sup> FLORUS, *Épitome*, 3, 13.

<sup>157</sup> BERRY C., *Op. cit.*, p. 88-94.



des bêtes en leur faisant perdre tout contrôle sur eux-mêmes. Elle les affaiblit et leur ôte leur *virtus* en les rendant craintifs et trop attachés à la vie<sup>158</sup>. La *luxuria* est donc un véritable poison qui ronge hommes et cités de l'intérieur. Elle provoque une dégénération qui s'étend notamment aux membres les plus jeunes de la population.<sup>159</sup> Elle occupe pour cette raison une place de choix dans les textes des historiens romains et dans l'esprit de leurs législateurs, la tradition historique faisant de l'incapacité de contrôler ses désirs la cause de la déchéance des empires traverse toute l'Antiquité<sup>160</sup>. Elle est cependant particulièrement évidente dans l'œuvre de Salluste et notamment dans ses chapitres 10, 11 et 12. La *luxuria*, accompagnée de ses trois habituelles compagnes (*avaritia, superbia, ambitio*) «féminise » les hommes (*virilem effeminat*)<sup>161</sup> et s'attaque en particulier aux nouvelles générations, élevées dans leur vénération. On retrouve des idées semblables, décrites de manière équivalente, chez de nombreux autres auteurs comme Tite-Live, Velleius Paterculus ou Polybe. S'il s'agit d'un destin qui attend tout homme se laissant contrôler par ses désirs, ces différents auteurs ont néanmoins l'habitude de considérer cette attitude digne d'un esclave comme une caractéristique de l'Orient<sup>162</sup>. Elle se manifeste notamment par l'extravagance des bâtiments, des banquets et du mobilier, mais aussi par une incapacité générale à se contrôler ou à supporter un effort ou une épreuve. Parce qu'elle est un cancer insidieux et destructeur, la *luxuria* est d'autre part sensée être contrebalancée par des lois somptuaires, représentant la volonté de l'État d'imposer la limite « naturelle » à ses citoyens. Un royaume ou

---

<sup>158</sup> LINTOTT A.W., *Op. cit.*, p. 627-628.

<sup>159</sup> L'exemple le plus évident est celui des enfants des tyrans, élevés dans l'absence de contraintes et de limites et donc particulièrement affectés par la *luxuria*. Voir à cet égard Platon, *République*, 556.

<sup>160</sup> LINTOTT A.W., *Op. cit.*, p. 626.

<sup>161</sup> SALLUSTE, *Catilina*, 11.

<sup>162</sup> BERRY C., *Op. Cit.*, p. 67-70. ISAAC B., *Op. cit.*, p. 304-323. LINTOTT A.W., *Op. cit.*, p. 630-635.

une cité ne prenant pas ce genre de mesure est donc responsable du comportement de ses habitants.<sup>163</sup>

L'une des principales manifestations de cette *luxuria* est la *mollitia*. Bien que légèrement différent, ces deux concepts doivent être analysés conjointement car ils étaient, dans la tradition littéraire antique, intrinsèquement liés. Les individus dans une société frappée de *luxuria* sont cependant bien souvent décrits comme *mollis*. L'étude de ce dernier concept permet donc de mieux définir la *luxuria*.

Les concepts de *luxuria* et de *mollitia* se recourent de bien des manières. L'un comme l'autre évoquent l'incapacité à contrôler ses passions et à se conformer à l'idéal de la *sophrosunê*. L'une comme l'autre se manifestent souvent de la même manière, par exemple par la goinfrerie. Il n'en s'agit pas moins de deux concepts différents. Si le concept de *luxuria* est certainement celui qui est le plus souvent évoqué par les sources anciennes pour décrire la déchéance des sociétés, il est en effet peu utilisé pour évoquer les travers personnels. Les individus dans une société frappée de *luxuria* sont cependant bien souvent décrits comme *mollis*. Il est donc fréquent que les deux termes se rejoignent, et parfois même se confondent, mais il est déterminant de ne pas en faire des équivalents.

---

<sup>163</sup> BERRY C., *Op. cit.* p. 74-78.

Contrairement à la *luxuria*, le concept de *mollitia* a été relativement peu étudié par les chercheurs modernes. La perception, la description et la définition que ceux-ci en donnent dépendent souvent de l'objectif et de l'orientation de leur démarche. Il est néanmoins possible de diviser les manifestations de la *mollitia* en deux grandes catégories : la sexualité et notamment l'idée générale d'une dévirilisation de l'homme; les soins et les attentions accordés au corps, comme les bains chauds ou la consommation d'un certain type d'aliments.

L'intérêt pour ce concept et son interprétation sont cependant, comme nous venons de l'évoquer, fortement conditionnés par le champ d'expertise et les intérêts des spécialistes modernes qui l'étudient. Les spécialistes de l'histoire des femmes, qui sont ceux qui se sont le plus intéressés à la question dans les dernières décennies, font ainsi plus ou moins équivaloir *mollitia* et féminité, ou plus précisément le caractère efféminé de certaines actions ou personnes<sup>164</sup>. Il est en effet évident que la mollesse est, pour les Grecs comme pour les Romains, un défaut attribué au féminin et censé être opposé à la conception de la masculinité. Un passage de Sénèque le philosophe exprime assez bien cette opposition, et montre de quelle manière l'indolence, défaut éminemment féminin dans la littérature antique, se manifeste dans l'éducation des enfants :

Vois quelle différence entre la tendresse d'un père et celle d'une mère ! Le père ordonne qu'on réveille son fils de bonne heure pour qu'il se livre à l'étude, même les jours de fête il ne le souffre pas à rien faire, il fait couler ses sueurs et quelquefois ses larmes. La mère, au contraire, le réchauffe sur son sein, toujours elle veut le tenir à l'ombre, éloigner de lui les pleurs, le chagrin, le travail. Dieu a pour l'homme de bien les sentiments d'un père, une mâle affection.<sup>165</sup>

---

<sup>164</sup> Pour l'application la plus claire de cette tendance à l'étude de la *mollitia*, EDWARDS C., *The Politics of Immorality*, Cambridge, 1993 ainsi que *Rape in Antiquity*, DEACY S. et PIERCE K.F. (éds), Cardiff, 1997 (2002).

<sup>165</sup> SÉNÈQUE, *De la providence*, 2, 5-6.

La *mollitia* est donc liée à la féminité et à la paresse, censée être l'une des caractéristiques du sexe féminin. Ce terme est souvent utilisé pour décrire des actions au caractère efféminé, comme le fait de se raser les jambes, de porter des perruques ou de se gratter la tête avec un seul doigt. Cette dernière action permet de mieux appréhender l'une des facettes de la *mollitia*. Il s'agirait en effet d'un signe de reconnaissance des prostitués, aussi bien masculins que féminins<sup>166</sup>. Plus que l'homosexualité, il indique l'acceptation de la pénétration et donc un rôle volontairement passif lors des ébats<sup>167</sup>. Normal chez un éromène ou une femme, cette soumission devient particulièrement insultante lorsqu'elle est appliquée à des hommes politiques dans la force de l'âge. César, accusé d'avoir cédé au roi de Bithynie contre une flotte, ou Pompée, se grattant la tête d'un seul doigt lorsque sa femme meurt et qu'il devient incapable de cacher son chagrin en public, en sont les meilleurs exemples. Or, comme le rappelle Paul Veyne<sup>168</sup>, la passivité sexuelle va à l'encontre la *virilitas* et donc de la *virtus*. Elle avilit l'homme en le rapprochant de la femme, par nature passive. L'accusation de *mollitia*, parfois liée à celle d'*impudicitia*, « être de mœurs infâmes », est donc d'une certaine manière une atteinte à la virilité, et ceux qui se risquent à ses manifestations (du grattage avec un seul doigt au rasage des jambes) s'exposent bien sûr à l'opprobre publique et au mépris.

---

<sup>166</sup> JUVÉNAL, 9. 132 (*Qui digito scalpat uno caput*). ONIANS, R.B., *The Origin of European Thought*, Cambridge, 1951 (1988), p. 197-199. Utilisé pour ridiculiser certains des hommes politiques majeurs de la République puis de l'Empire (Pompée et César, par exemple), ce geste semble dénoter l'acceptation de la pénétration sexuelle et donc la passivité sexuelle, défaut assez grave dans l'Antiquité.

<sup>167</sup> EDWARDS C., *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge, 1993, p. 63-73 et LEGUAY T., *Histoire raisonnée de la fellation*, Paris, 1999, p. 69-74.

<sup>168</sup> VEYNE P., *L'homosexualité à Rome*, dans *Communications*, 35 (1982), p. 7-17.

Il ne faudrait cependant pas exagérer en considérant des termes comme *mollis* et *effeminatus* comme des synonymes. Dans les sources, romaines comme grecques, la *mollitia* se manifeste en effet de manière diverse, et elle n'est bien souvent pas liée ni aux pratiques sexuelles ni même à une quelconque féminité de la personne visée. Elle est notamment considérée comme le fléau des armées et c'est en faisant référence aux soldats que la plupart des auteurs anciens ayant recours à ce concept l'utilisent. Dans ces nombreux passages, elle est souvent rapprochée de la paresse sinon d'une quête irraisonnée du plaisir. La *mollitia* s'oppose ainsi à des valeurs comme le *labor* ou la *disciplina*. Ruinant les corps et les esprits des combattants, elle prépare la chute de l'État<sup>169</sup>. Deux éléments en particulier seraient responsables de cette détérioration : la présence de cités, corruptrices de la jeunesse, haut-lieux des plaisirs dans la littérature antique<sup>170</sup> ; les bains, notamment les bains chauds accompagnés de massages et de divers soins corporels (rasage, parfum). Ces derniers sont évoqués par tous les auteurs se plaignant de la piètre discipline des légions stationnées en Syrie, alors même que les états de service de celles-ci à travers les siècles ne justifient pas de pareilles critiques, que ces légions n'étaient pas stationnées dans les grandes villes de la province toujours citées par les sources (notamment Antioche) et que les bains étaient monnaie courante à travers tout l'empire, y compris dans les camps jouxtant le mur d'Hadrien et les maisons de certains de ces auteurs!<sup>171</sup> La *mollitia* se manifeste aussi dans l'alimentation. Certains aliments semblent ainsi avoir été considérés comme mous, d'autre comme durs, sans que cela ait vraiment à voir avec la consistance réelle de ces aliments. Outre des critiques sur des repas trop riches ou trop abondants, quelques sources se plaignent au contraire de la manière de

---

<sup>169</sup> HORSMANN G., *Untersuchungen zur militärischen Ausbildung im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom*, Boppard am Rhein, 1991, p. 2-5.

<sup>170</sup> Voir à ce sujet le chapitre sur les influences intellectuelles.

<sup>171</sup> WHEELER E.L., *The Laxicity of the Syrian Legions*, dans *The Roman Army in the East*, KENNEDY D. (éd.), Ann Arbor, 1996, p. 229-277, en particulier 232-240. Voir aussi TACITE, *Annales*, 13, 35.

manger<sup>172</sup> ou de la dureté des aliments consommés. Cette dureté des aliments se définit, selon Yves Roman<sup>173</sup>, par une classification recoupant celle des aliments cultivés/sauvages et se basant notamment sur la nourriture qu'il est possible de faire pousser dans un petit potager romain traditionnel. Des légumes « déjà cuits par le soleil », même une fois réduits en bouillie, ou encore les fameux navets de Manius Curius Dentatus<sup>174</sup>, sont ainsi, malgré leur consistance réelle, des aliments « durs » alors qu'une cuisse de sanglier est considérée comme « molle »<sup>175</sup>.

Plutôt qu'une simple critique de la féminité, et un autre échantillon de la misogynie des auteurs anciens, le concept de *mollitia* doit donc être considéré comme un exemple éclatant de la manière dont la notion d'altérité se manifeste dans la littérature antique. L'étude de ce concept permet en effet de cerner les comportements acceptables ou dignes de respect pour les auteurs anciens, basés sur le *mos maiorum* et le petit lopin de terre éloigné de la cité. D'une certaine manière, être *mollis*, c'est donc ne pas être Cincinnatus. Il s'agit d'une tare essentiellement féminine et orientale, mais aussi d'un fléau imputé aux cités, corruptrices de la jeunesse. Bien qu'il s'agisse d'une idée très répandue dans la littérature ancienne en général, on en trouve beaucoup plus de mentions dans les textes de l'époque romaine. Elle est d'autre part surtout mentionnée dans le récit de guerres, activité virile entre toutes et donc particulièrement vulnérable à la *degeneratio* entraînée par la *mollitia*.

---

<sup>172</sup> APPIEN, *L'Ibérique*, 14, 85.

<sup>173</sup> ROMAN Y., *Le mou, les mous et la mollesse*, dans *Pratiques et discours alimentaires en Méditerranée, de l'Antiquité à la Renaissance*, LECLANT J., LAUCLEZ J.A. et SARTRE M. (ss dir.), Paris, 2008, p. 171-186.

<sup>174</sup> Notamment dans PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres, Pyrrhus*, 25.

<sup>175</sup> ROMAN Y., *Op. cit.*, p. 179.

Dans les sources étudiées dans ce mémoire, ces deux thèmes sont fréquemment abordés. Dans les écrits d'Ammien Marcellin, la *luxuria* affecte essentiellement les Romains. La description qu'il fait de la société, que ce soit sous les règnes de Constance<sup>176</sup> ou de Valentinien<sup>177</sup>, rassemble tous les *topoi* antiques sur les sociétés dégénérées : amour des vêtements<sup>178</sup> et de l'argent<sup>179</sup>, passion de la nourriture<sup>180</sup>, exaltation du passé<sup>181</sup> où tout allait si bien et où les hommes savaient n'être ni cruels, ni avares, ni pervers. Si Julien échappe à cette condamnation en bloc, la société dans laquelle il vit est durement critiquée<sup>182</sup>. Ses ministres sont ainsi des incapables, « parvenus sans transition de l'extrême pénurie au dernier degré de l'opulence, pillant, dépensant, prodiguant sans frein et sans mesure », de telle manière que « l'infection gagna de proche en proche toute la société ». C'est une époque où « la table eut ses triomphateurs, comme autrefois la victoire » et à laquelle appartient « l'usage immodéré des tissus de soie ». L'armée elle-même « pratiquait des airs lascifs plutôt que des chants guerriers (...) et utilisait une coupe à boire plus pesante qu'une épée. » Julien peut ainsi expliquer que c'est l'indiscipline des Romains qui causa leurs multiples défaites contre les Perses, pourtant inférieurs<sup>183</sup>.

La *luxuria* n'est pas pour autant absente des extraits évoquant les Perses. Shapur se laisse ainsi détourner de la stratégie sur laquelle il s'était arrêté en attaquant des positions fortifiées parce qu'il

---

<sup>176</sup> AMMIEN, 14, 6.

<sup>177</sup> AMMIEN, 30, 8.

<sup>178</sup> AMMIEN, 14, 6, 9.

<sup>179</sup> AMMIEN, 14, 6, 7; 30, 8, 8.

<sup>180</sup> AMMIEN, 14, 6, 16-17.

<sup>181</sup> AMMIEN, 14, 6, 11; 30, 8, 4-5.

<sup>182</sup> Toutes les citations suivantes proviennent d'AMMIEN, 22, 4, 3-6.

<sup>183</sup> AMMIEN, 23, 5, 21.

est animé par l'appât du butin<sup>184</sup>. Les Perses sont d'autre part décrits comme des êtres insatiables en amour, possédant autant de concubines que le leur permet leur fortune<sup>185</sup>. Ils se parent d'autre part de bijoux, de riches vêtements et de pierreries diverses, notamment des perles<sup>186</sup>. Ammien précise d'ailleurs dans ce dernier passage que cette mode leur est venue suite à leur conquête du royaume de Crésus. Or, la conclusion du texte d'Hérodote contient une adresse de Cyrus à son peuple recommandant justement d'éviter de sombrer dans la vie facile et l'opulence suite à la conquête des terres fertiles des plaines et en particulier du royaume de Crésus<sup>187</sup>. L'évocation par Ammien d'une coutume inspirée du royaume de Crésus et adoptée depuis sa conquête nous semble donc un renvoi très clair à ce passage d'Hérodote<sup>188</sup> et une accusation d'autant plus grave de *mollitia* et de *luxuria*.

Un passage en particulier est souvent évoqué<sup>189</sup> pour démontrer qu'Ammien décrit les Perses comme une nation amollie et soumise<sup>190</sup>. Antonin, transfuge romain vivant depuis peu à la cour perse et exerçant une influence très importante sur le roi et sur sa stratégie guerrière, rencontre sur le champ de bataille Ursicin, général de l'armée romaine qui s'oppose à l'invasion et héros malheureux du récit d'Ammien. Celui-ci, le reconnaissant, le traite de déserteur et d'infâme.

---

<sup>184</sup> AMMIEN, 18, 10, 2.

<sup>185</sup> AMMIEN, 23, 6, 76.

<sup>186</sup> AMMIEN, 23, 6, 84.

<sup>187</sup> HÉRODOTE, 9, 122. « Car les pays mous ne produisent que des hommes mous ».

<sup>188</sup> Tout l'exkursus sur les Perses, en particulier les paragraphes 75 à 84, est truffé de rappels du texte d'Hérodote, comme l'histoire du juge assis sur un trône recouvert de la peau d'un juge corrompu.

<sup>189</sup> TEITLER H., *Visa vel lecta? Ammianus on Persia and the Persians*, dans *The late Roman world and its historian : interpreting Ammianus Marcellinus*, DRIJVERS J.W. et HUNT D. (éds), Londres, 1999, p. 202-218 et WIEDEMANN T.E.J., *Between Men and Beasts: Barbarians in Ammianus Marcellinus*, dans *Past Perspectives: Studies in Greek and Roman Historical Writing*, MOXON I. S., SMART J.D. et WOODMAN A. J. (éds), Cambridge, 1986, p. 195.

<sup>190</sup> AMMIEN, 18, 8, 5-6.



Antonin, dont Ammien avait décrit au préalable<sup>191</sup> les problèmes avec des hommes puissants favorisés par l'inique justice des Romains, « qui penche toujours du côté des forts », lui répond en reconnaissant sa faute mais en rappelant les raisons l'y ayant poussé (des raisons qui ne sont pas sans rappeler la machination qui emportera Ursicin lui-même, d'ailleurs). Durant cette entrevue, Antonin est décrit comme portant une tiare, symbole de richesse et d'honneur mais aussi de soumission à la cour perse. Il s'incline d'autre part jusqu'au sol, les deux mains dans le dos, dans une attitude soumise et humble. Qui plus est, à la fin de la rencontre, il s'éloigne de son interlocuteur sans se retourner, « en signe de respect ». Antonin serait ainsi un exemple utilisé par Ammien pour montrer la mollesse et la soumission consécutives à sa présence à la cour perse, laquelle aurait d'une certaine manière déteinte sur lui. Il serait cependant selon nous beaucoup plus simple de considérer que cette entrevue est au contraire une manière pour l'auteur de critiquer un peu plus la société romaine elle-même, dont la corruption a contraint un homme habile et respecté (Antonin) à la désertion et coûtera bientôt à son vis-à-vis tout aussi capable et bien intentionné sa vie. Le comportement soumis d'Antonin s'explique de la même manière par son respect particulier envers Ursicin. Quelques autres effets littéraires renforcent à la fois ce lien entre ces deux personnages et l'interprétation que nous proposons de ce passage. Au livre 18 par exemple, la narration de leurs histoires s'entremêlent, le récit de la désertion d'Antonin s'interrompant pour que, l'espace de quelques paragraphes, Ammien décrive les machinations de « la tourbe du palais » à l'égard d'Ursicin<sup>192</sup>.

---

<sup>191</sup> AMMIEN, 18, 5, 1.

<sup>192</sup> AMMIEN, 18, 5, 4-7.

Malgré quelques exemples, il nous semble donc impossible de considérer la *luxuria* comme une caractéristique proprement perse dans les écrits d'Ammien Marcellin. Non seulement les Romains eux-mêmes en sont-ils fortement affligés, mais il existe d'autre part plus d'un passage dans lequel l'auteur du IV<sup>e</sup> siècle loue au contraire les habitudes de vie des Perses. Ceux-ci ainsi n'abusent pas de l'alcool, règlent leurs repas sur leur appétit seulement et fuient les luxes de la table<sup>193</sup>. Cette modération est soulignée par le fameux épisode du décompte des cadavres des soldats perses morts devant Amida, dans lequel Ammien explique que ce décompte fut rendu très facile par le fait que les corps des Perses ne se décomposent pas, du fait d'habitudes de vie plus tempérantes; les chairs des soldats romaines s'affaissent et s'altèrent au contraire très rapidement<sup>194</sup>. Ammien écrit aussi que les Perses ont appris la discipline des Romains et sont ainsi devenus de redoutables adversaires<sup>195</sup>. Cette discipline s'exerce à la fois sur le champ de bataille et dans la marche, qu'ils n'interrompent pas pour piller, contrairement au reproche que fait Julien aux soldats romains. Les habitudes de vie des Perses servent ainsi par certains côtés de modèle alors que la société romaine est décrite comme corrompue et dégénérée par la *luxuria*. Si ce dernier constat se base lui-même sur des *topoi*, il convient néanmoins de conclure que dans l'œuvre d'Ammien Marcellin, la quête effrénée des désirs ne constitue pas un élément permettant d'opposer Romains et Perses et d'en faire des contraires ou des ennemis naturels.

L'œuvre de Théodoret est elle aussi pleine de passages consacrés à la *luxuria* ou à la *mollitia*. Il est cependant frappant de remarquer qu'aucun de ceux-ci ne met directement en cause les Perses.

---

<sup>193</sup> AMMIEN, 23, 6, 76-77.

<sup>194</sup> AMMIEN, 19, 9, 9.

<sup>195</sup> AMMIEN, 23, 6, 83.

Ainsi, contrairement à ce à quoi on aurait pu s'attendre, ce n'est pas le roi des Perses qui, vivant « une vie de Sybarite... passait son temps à se rendre tantôt chez l'un et tantôt chez l'autre pour se remplir la panse<sup>196</sup>. » Ce ne sont pas non plus des Perses qui, dévorés d'appétances, violent des moniales et mangent le foie des évêques<sup>197</sup>. Ces accusations de *luxuria*, très nombreuses, s'adressent aux ennemis religieux des chrétiens, Eunomiens dans le premier cas, païens dans le second.

Les Ariens sont quant à eux particulièrement visés par ce genre d'accusations. Théodoret de Cyr présente en effet à plusieurs reprises leur doctrine comme une véritable maladie contagieuse, la « lèpre d'Arius »<sup>198</sup>. Celle-ci, affaiblissant l'empire, se propage grâce à des personnages eux-mêmes corrompus et mous. Ainsi la sœur de Constantin, influencée par son premier mari, Licinius « l'impie », puis par un prêtre menteur et dépravé, qui permet à la doctrine de survivre en suppliant son frère d'accorder une place importante à ce même prêtre<sup>199</sup>. C'est d'autre part la *mollitia* de Constance II, son « esprit instable comme des roseaux que des vents contraires font pencher tantôt d'un côté et tantôt de l'autre », qui lui fait renier la foi de son père et écouter ce prêtre<sup>200</sup>. L'arianisme prend d'autre part de l'ampleur du fait d'une autre femme, Domnica l'épouse de Valens.<sup>201</sup> Celle-ci profite de son ascendant sur son mari pour le « réduire en esclavage (...) soumis aux paroles trompeuses d'une femme »<sup>202</sup>. L'arianisme, principal ennemi du christianisme

---

<sup>196</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 28, 9.

<sup>197</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 7, 1-3.

<sup>198</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 3, 1.

<sup>199</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 3, 1-5.

<sup>200</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 3, 6.

<sup>201</sup> Voir LENSKI N., *The failure of Empire*, Sacramento, 2002.

<sup>202</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 12, 3.

dans l'*Histoire ecclésiastique*, est ainsi clairement lié au thème de la *luxuria*, que ce soit dans le vocabulaire (celui de la maladie) ou dans les personnages qui le soutiennent (des femmes et des hommes faibles ou corrompus).

Les passages traitant des Perses n'abordent pas quant à eux ce thème. Aucun d'entre eux ne contient de description de repas gargantuesques, de pouvoir exercé par les femmes, d'amour de la richesse ou de passion sexuelle débridée. Un extrait du livre 2, décrivant des nuées de moucheron s'abattant sur l'armée perse à la demande d'un évêque et la forçant à lever le siège de Nisibe, pourrait peut-être à la rigueur être considérée comme un symbole de la pourriture affaiblissant les corps. Mais le renvoi très clair aux fléaux divins et l'absence de lien de ce genre établi par l'auteur lui-même interdit selon nous d'y voir un exemple de *luxuria* perse. Ce thème, que nous avons identifié comme l'une des caractéristiques majeures de la figure de l'Oriental dans la tradition littéraire antique, n'est donc utilisé dans cette source que pour souligner les travers d'adversaires religieux, notamment les Ariens. Les Perses, bien qu'adorateurs du feu et de toute évidence ennemis de Dieu et des chrétiens, ne sont malgré tout pas l'objet de pareilles accusations de la part de Théodoret de Cyr.

L'œuvre de Procope de Césarée a quant à elle souvent été entièrement associée à ses célèbres épisodes de *mollitia* et de *luxuria* qui inspirèrent à la fois l'ignorance dédaigneuse et l'intérêt concupiscent. Si ceux-ci sont particulièrement associés à l'*Histoire secrète*, les passages abordant ces thèmes sont très présent aussi dans l'*Histoire des guerres*, traçant notamment des Perses l'image d'un peuple affligé par l'indiscipline et l'amour de l'argent. Dans cette source, même si

les Romains sont capables de lâcheté, d'indiscipline et d'avarice, ce sont les Perses et notamment leur roi Xusro qui manifestent de la manière la plus évidente l'incapacité à circonscrire leurs désirs.

Celle-ci se révèle notamment par une quête effrénée de l'argent et des richesses. Durant l'expédition de Xusro menant à la prise d'Antioche<sup>203</sup>, il est ainsi précisé à plusieurs reprises que c'est l'amour de l'argent, ainsi que l'envie que lui inspire la richesse des Romains, qui motivent le Roi des rois dans son entreprise<sup>204</sup>. La guerre tourne rapidement à une opération de rançonnage à grande échelle et l'avarice du roi est mentionnée à répétition<sup>205</sup>. Celle-ci peut s'exprimer de manières diverses. Après la prise de Sura, mêlant l'avarice à la *libido*, c'est ainsi « par avarice, ou par complaisance pour une femme nommée Euphonie, qu'il avait prise parmi les autres captives de la ville, et qu'il avait épousée ensuite, à cause de sa beauté », que Xusro fait racheter tous les prisonniers de cette ville par l'évêque de Sergiopolis<sup>206</sup>. Le pouvoir pris par les femmes et l'incapacité des Perses à leur résister est tout aussi évident dans l'épisode de la prison de l'oubli. Kavadh, emprisonné dans la prison de l'oubli après avoir tenté de forcer les habitants du royaume à partager leurs épouses<sup>207</sup>, en est ainsi sauvé par l'amour immodéré que portait le gardien de la prison à sa femme<sup>208</sup>.

---

<sup>203</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 5-8.

<sup>204</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 2, 3.

<sup>205</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 5, 4; 2, 6, 5; 2, 7, 4-5.

<sup>206</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 5, 4.

<sup>207</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 5, 1.

<sup>208</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 6, 1.

La *mollitia* des Perses se manifeste aussi par leur goût vestimentaire ostentatoire et leur indiscipline. Les généraux perses ornent ainsi leurs cheveux de pierreries et d'un bandeau garni d'or<sup>209</sup> alors que ce sont les ornements incrustant ses armes qui, alourdissant celles-ci, causent la défaite du champion perse dans le duel précédant la bataille de Dara<sup>210</sup>. La veille de cette même bataille, le général perse démontre à la fois sa jactance et sa mollesse en faisant prévenir Bélisaire de l'imminence de son attaque afin qu'on lui prépare un bain<sup>211</sup>. La bataille elle-même finit d'ailleurs par faire la preuve de l'indiscipline des Perses, qui chargent sans ordre et fuient à la moindre pression<sup>212</sup>. Remarquons cependant que Procope souligne à plusieurs reprises le courage des soldats perses et leur capacité à résister à de terribles épreuves. Ainsi sont-ils capables de combattre avec vaillance et sans signe de faiblesse même avec des rations très réduites<sup>213</sup> ou de se laisser brûler vifs plutôt que de se rendre<sup>214</sup>.

Cette *luxuria* rampante, illustrée par ces nombreux exemples, n'est cependant jamais exprimée de manière plus évidente que dans un extrait du livre 8. Le chapitre 10 de ce livre débute par le récit du viol de la femme du commandant lazien d'une forteresse située dans le Caucase par des soldats perses. Cet autre exemple d'intempérance perse amène une fois de plus des conséquences fâcheuses, puisque le mari fou de colère se venge en massacrant toute la garnison perse, privant leur armée d'un point d'appui stratégique et imprenable<sup>215</sup>. Ce récit introduit celui de la punition

---

<sup>209</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 17, 5.

<sup>210</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 13, 5.

<sup>211</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 13, 3.

<sup>212</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 14, 4-5.

<sup>213</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 9, 5.

<sup>214</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 8, 12, 2.

<sup>215</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 8, 10, 2.

du fils de Xusro, Anasozade<sup>216</sup>. Ce dernier se rend coupable, « dans l'empirement d'une jeunesse licensieuse » de « toucher aux concubines de son père ». Exilé, le prince apprend peu après la maladie, qu'il croit mortelle, de son père et tente donc de s'emparer du trône, ce qu'il paiera de ses yeux. Ce passage, lu en tenant compte de son introduction, doit être interprété à la lumière de la tradition littéraire antique qui faisait de la *luxuria* une sorte de maladie de l'État et des enfants des tyrans les êtres les plus prompts à en être infectés. La concupiscence des soldats rappelle ainsi celle du fils et toutes deux causent des problèmes divers au royaume : perte de position stratégique, guerre civile, etc. Anasozade est décrit comme un prince dévoré à la fois par sa passion du pouvoir et des femmes et comme un jeune étourdi, à l'enfance mal ordonnée. Le récit parallèle de la maladie du roi, que Procope présente comme récurrente, sert de toute évidence de métaphore de la *luxuria* qu'il laisse se répandre dans son armée et dans sa famille, une maladie dont on nous explique qu'elle conduisait Xusro à se faire duper et manipuler par un médecin romain. Ce passage sert assurément de jugement sur l'ensemble du règne du roi, un règne dont le récit abonde lui-même en exemples de la *mollitia* et de la *luxuria* des Perses.

L'œuvre de Procope se distingue donc quelque peu des autres sources étudiées ici et se rapproche au contraire de la tradition littéraire classique. Les Perses y sont présentés comme des êtres mous et concupiscent, passionnés par l'argent et les ornements. Leurs diverses passions les conduisent à des extrêmes divers, comme la guerre civile, et leur causent de nombreux ennuis, comme l'expose clairement les épisodes de la prison de l'oubli et du viol de la femme du gouverneur lazien. Cette *luxuria* endémique est beaucoup moins présente chez les Romains. Ceux-ci se

---

<sup>216</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 8, 10, 3.

rendent parfois coupables d'*avaritia*<sup>217</sup>, d'indiscipline<sup>218</sup> ou de lâcheté<sup>219</sup> et la description de la peste à Constantinople donne même lieu à une description des mœurs scabreuses de la capitale<sup>220</sup>, un choix littéraire qui n'est évidemment pas innocent. Procope ne pose cependant jamais de jugement aussi clair sur la *mollitia* des Romains qu'il n'en pose dans le chapitre sur la maladie de Xusro, la révolte de son fils et l'inconduite de ses soldats évoqué plus haut. Contrairement aux autres textes analysés, ces travers constituent donc une caractéristique proprement perse dans l'œuvre de Procope, une caractéristique qui permette d'opposer les deux peuples.

En définitive, le thème de la *luxuria*, si clairement rattachée aux peuples orientaux dans la tradition littéraire antique, demeure très présent dans la littérature historique de l'antiquité tardive. Les très longues descriptions que fait Ammien de la société romaine regroupent les diverses caractéristiques de ce thème dans la tradition littéraire et pourraient presque avoir été écrites par Salluste ou Tacite. Le lien établi par les auteurs entre la maladie physique et les progrès de la *luxuria* dans la société rappellent les procédés des auteurs qui les ont précédés, tout comme le fait d'associer la tyrannie à ce mal. Il est cependant clair que, à l'exception de Procope de Césarée qui donne pourtant certains exemples de *mollitia* romaine, cette caractéristique n'est nullement l'apanage des Perses et ne permet pas de différencier les deux peuples. Théodoret ne mentionne la passion de l'argent et de la nourriture que lorsqu'il dénonce celle-ci chez ses ennemis religieux à l'intérieur de l'empire romain, alors qu'Ammien Marcellin considère de toute évidence la société romaine comme plus corrompue que la société perse. L'analyse du thème de la *luxuria* ne permet

---

<sup>217</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 8, 13, 2.

<sup>218</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 18, 5.

<sup>219</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 18, 8.

<sup>220</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 23, 3.



donc pas mieux que celui de la *crudelitas* d'établir une véritable opposition entre Perses et Romains.

## La *Tyrannia*

Dans l'étude de la représentation des Perses sassanides, il est nécessaire de se pencher sur l'idée de tyrannie, si souvent accolée dans les textes antiques aux Orientaux en général, et aux Perses en particulier. Ce thème a longtemps intéressé les spécialistes modernes, des nationalistes allemands du XIXe siècle défendant le libéralisme contre les autocrates aux Anglo-Saxons en lutte contre « l'empire du mal » soviétique. Les historiens modernes, après avoir travaillé sur la tyrannie antique pour éclairer le développement de la démocratie dans la Grèce antique, étudient désormais le concept de tyrannie pour lui-même et non pas seulement en tant « qu'étape obligée » vers la démocratie. Si les discussions sur la culture politique et la réalité de la vie sous l'autorité d'un *tyrannos* se poursuivent<sup>221</sup>, celles-ci ne sont pas l'objet de ce mémoire. Dans le cadre de celui-ci, nous ne souhaitons pas en effet déterminer si les tyrans du VIe siècle correspondaient ou non à l'image qu'en donnent les sources du Ve siècle avant au Ve siècle après. Il nous suffit qu'une telle tradition littéraire ait existée et que ce thème de la tyrannie soit particulièrement lié à l'Orient et notamment aux empires perse, parthe et sassanide. Cette tradition, perceptible autant dans les textes d'époque grecque que romaine, se développe cependant plutôt durant cette première période. En effet, si la *mollitia* intéresse davantage les Romains que les Grecs, la *tyrannia* est au contraire un thème majeur de la littérature grecque. On retrouve cet intérêt pour la tyrannie dans la plupart des genres littéraires antiques, de l'Histoire où elle tient un rôle prépondérant dans l'œuvre d'Hérodote aux textes des grands tragédiens.

---

<sup>221</sup> LEWIS S. (éd.), *Ancient Tyranny*, Édinburgh, 2006.

Ce thème de la tyrannie, développé par la littérature grecque (comme l'écrit Sian Lewis, « In many ways, Tyranny was created by ancient writers »<sup>222</sup>), influence fortement les textes de l'époque romaine et le discours sur les tyrans sous la république et l'empire. Cicéron utilise ainsi souvent des expressions grecques lorsqu'il évoque la tyrannie, notamment durant la guerre civile<sup>223</sup>. Cette image du tyran, construite dès l'époque classique et incorporant assurément des récits et des souvenirs de l'époque archaïque, se compose de diverses caractéristiques qu'il est important d'évoquer ici avant d'en faire l'analyse dans les sources de l'Antiquité tardive.

Dans sa description d'Euphron de Sicyone, Xénophon semble, comme de nombreux auteurs après lui, procéder en suivant une sorte de définition du tyran typique. Euphron fait ainsi l'usage de mercenaires<sup>224</sup> ou d'étrangers<sup>225</sup> pour obtenir ou se maintenir au pouvoir, par peur des citoyens mais aussi parce qu'il est méprisé par eux. Ces sentiments, ainsi que le besoin d'argent, l'amènent d'autre part à faire emprisonner ou exécuter des citoyens, notamment des membres de l'élite<sup>226</sup>. Ces condamnations se font au moyen de procès truqués ou de menaces, actions considérées comme particulièrement cruelles dans l'Antiquité<sup>227</sup>. Dans sa quête de pouvoir, il ne respecte d'autre part ni les trêves sacrées, ni les trésors des temples<sup>228</sup>. D'autres caractéristiques, absentes du récit de Xénophon sur Euphron, s'ajoutent cependant au *topos* du tyran. Celui-ci est ainsi

---

<sup>222</sup> LEWIS S., *Introduction*, dans *Ancient Tyranny*, LEWIS S. (éd.), Édimbourg, 2006, p. 4-11. Voir aussi DUNKLE J.R., *The Greek Tyrant and Roman Political Invective of the Late Republic*, *Transactions of the American Philological Association (TAPhA)*, 98 (1968), p. 151-171.

<sup>223</sup> GILDENHARD I., *Reckoning with Tyranny*, dans *Ancient Tyranny*, LEWIS S. (éd.), Édimbourg, 2006, p. 197-208.

<sup>224</sup> XÉNOPHON, *Helléniques*, 7, 1-44.

<sup>225</sup> XÉNOPHON, *Helléniques*, 7, 3-4.

<sup>226</sup> XÉNOPHON, *Helléniques*, 7, 1-46.

<sup>227</sup> DUCOS M., *Op. cit.*, p. 410.

<sup>228</sup> XÉNOPHON, *Helléniques*, 7, 1-46.

souvent accusé de mœurs sexuelles débridées, déviantes selon la tradition et la loi divine (polygamie, inceste, viol)<sup>229</sup>. Ces transgressions ne sont pas forcément sexuelles : certains tyrans sont ainsi accusés de cannibalisme<sup>230</sup>. Ils ont par ailleurs souvent tendance à s'emparer des richesses des autres, par amour de l'argent, ou bien par une nécessité liée à une mauvaise gestion (par exemple l'emploi de mercenaires).

La tyrannie est une caractéristique souvent associée à l'Orient et notamment à l'empire perse<sup>231</sup>. Hippocrate et Isocrate, dans des textes dont nous avons présenté des extraits dans ce mémoire, en font d'ailleurs l'une des principales explications à leur mollesse et à leur faiblesse. Dans le dernier chapitre de la *Cyropédie*, Xénophon brosse quant à lui l'image du tyran oriental par excellence<sup>232</sup>. Cet extrait souligne en effet le mépris des successeurs de Cyrus pour la parole donnée<sup>233</sup>, l'estime dans laquelle ils tiennent les parricides et les menteurs<sup>234</sup>, les amendes injustes et les cruels châtiments dont ils poursuivent les vertueux et les riches de leur empire<sup>235</sup>, l'utilisation de mercenaires pour remplacer les nobles jetés en prison ou exilés<sup>236</sup>. Il est donc très clair que le

---

<sup>229</sup> HOLT P., *Sex, Tyranny and Hippias' Incest Dream*, dans *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 39 (1998), p. 221-241.

<sup>230</sup> HOOK B., *Oedipus and Thyestes Among the Philosophers: Incest and Cannibalism in Plato, Diogenes, and Zeno*, dans *Classical Philology*, 100 (2005), p. 17-40.

<sup>231</sup> ROBERTO U., *Immagini del dispotismo : la Persia sassanide nella rappresentazione della cultura ellenistico-romana da Costantino a Eraclio*, dans *Dispotismo. Genesi e sviluppi di un concetto filosofico-politico*, FELICE D. (éd.), Naples, 2001, p. 33-70.

<sup>232</sup> La critique moderne est partagée sur la paternité de ce dernier chapitre de la *Cyropédie*, qui contredit fortement le ton approbateur de l'ensemble de l'œuvre. Ce dernier chapitre demeure néanmoins un bel exemple de la manière dont le thème de la *tyrannia* est appliqué aux Perses. Sur la controverse, lire NADON C., *Xenophon's Prince*, Berkeley, 2001, qui malgré ses propres défauts expose très bien l'évolution de l'historiographie moderne sur cette question.

<sup>233</sup> XÉNOPHON, *Cyropédie*, 8, 2-3.

<sup>234</sup> XÉNOPHON, *Cyropédie*, 8, 5.

<sup>235</sup> XÉNOPHON, *Cyropédie*, 8, 6-7.

<sup>236</sup> XÉNOPHON, *Cyropédie*, 8, 7-8.

tyran est une figure littéraire reconnaissable par certains types d'action, présent aussi bien en Grèce qu'ailleurs.

Ce tableau de la figure du tyran, déjà esquissé par Hérodote et les grands tragédiens du Ve siècle<sup>237</sup>, se transmet dans la littérature antique et demeure relativement inchangé pendant des siècles. Certains textes amènent cependant des précisions à cette image, en nuanciant la notion de tyrannie elle-même. Les auteurs de ces textes sont notamment des philosophes. Aristote expose ainsi qu'il existe trois types de gouvernements : la démocratie, l'aristocratie et la monarchie<sup>238</sup>. Chacune de ces catégories possède, selon lui, deux pendants, l'un positif et l'autre négatif (ou dégénéré). La tyrannie serait ainsi le penchant négatif de la monarchie, une dégénérescence qu'Aristote explique par l'utilisation du pouvoir pour l'assouvissement de pulsions profondes. Cette idée d'une tyrannie liée à la satisfaction de ses passions est déjà présente chez Platon et nous permet de mieux cerner la personnalité du tyran et ce qui en constitue le défaut principal. Platon explique en effet dans la *République*<sup>239</sup> que ce sont ces passions, et la quête de leur assouvissement, qui créent l'injustice et détruisent les sociétés. Pour le philosophe, le problème ne provient donc pas de l'exercice de ce pouvoir par un homme seul. Au contraire, les foules sont selon lui beaucoup plus promptes à se laisser guider par leurs émotions que par leur raison. Un homme seul, bien que plus disposé à cet exercice qu'une foule, n'en reste pas moins le plus souvent incapable de faire abstraction de ses désirs. De là provient l'idée du roi-philosophe, à la

---

<sup>237</sup> Certains auteurs modernes diraient même inventé par eux. DEWALD C., *Form and Content : The Question of Tyranny in Herodotus*, dans *Popular Tyranny: Sovereignty and its Discontents in Ancient Greece*, MORGAN K.A. (éd.), Austin, p. 25-28. Voir aussi, pour une simple analyse de la représentation de la tyrannie dans la littérature du Ve siècle, MCGLEW J.F., *Tyranny and Political Culture in Ancient Greece*, Ithaca/Londres, 1993, p. 183-206.

<sup>238</sup> ARISTOTE, *Politique*, 1279 a32-b10.

<sup>239</sup> PLATON, *République*, 471c-502c.

fois capable de prendre les décisions seul, donc sans l'interférence des émotions de la foule, et éduqué de manière à parvenir à dompter ses passions<sup>240</sup>. Cette idée de modération, très présente dans toute la littérature antique (comme nous avons pu le remarquer dans les chapitres précédents), éclaire particulièrement la figure du tyran. Plus que d'être un homme gouvernant seul en écrasant la démocratie<sup>241</sup>, transgressant des lois et imposant sa volonté à ses concitoyens, le reproche qui est adressé au *tyrannos* est son incapacité à éviter les comportements excessifs que lui dictent ses passions. L'assouvissement de celles-ci, tares humaines universelles, est d'autant plus grave chez celui-ci qu'il possède le pouvoir de les satisfaire et donc, puisque les passions sont par définition illimitées, qu'il pousse toujours plus loin les limites de son action.

Si une certaine image du tyran existait déjà dans les textes du Ve siècle, la vision de Platon et d'Aristote aura néanmoins une influence durable, particulièrement évidente dans les textes d'auteurs eux-mêmes aussi notables que Cicéron<sup>242</sup> ou Plutarque<sup>243</sup>. Sénèque écrit par exemple que la différence entre le tyran et le roi est que « le premier sévit par plaisir; le second, seulement par justice et par nécessité »<sup>244</sup>. Le *tyrannos*, assurément l'une des figures les plus emblématiques de la littérature antique, se définit donc avant tout comme quelqu'un vivant en-dehors des règles normalement imposées et suivies. Il s'agit d'une personne entrant en conflit à la fois avec les lois

---

<sup>240</sup> MCGLEW J.F., *Op. cit.*, p. 206-212.

<sup>241</sup> Ce qui serait après tout la définition actuelle.

<sup>242</sup> GILDENHARD I., *Op. cit.*, p. 201-203.

<sup>243</sup> MOSSÉ C., *Plutarch and the Sicilian Tyrants*, dans *Ancient Tyranny*, LEWIS S. (éd.), Édimbourg, 2006, p. 188-195.

<sup>244</sup> SÉNÈQUE, *Sur la clémence*, 1, 11, 4.

de la morale<sup>245</sup>, les lois de la cité et les lois des dieux. Cette tension provient essentiellement de son incapacité à contenir ses désirs et à éviter de devenir leur esclave. Le tyran fait ainsi preuve de *crudelitas* plutôt que de *severitas* parce qu'il laisse ses sentiments, notamment sa peur et son plaisir de voir couler le sang, guider ses actions. Dans sa quête d'assouvissement de ses désirs, il perd de vue ses besoins et ceux de sa communauté, ne peut éviter la *mollitia* et introduit dans son état les germes de la *luxuria*. Ce manque de mesure se manifeste aussi par de l'*hybris*. Le tyran est ainsi, d'une certaine manière, la figure parfaite de « l'Autre ».

Il est fréquent de considérer que la principale caractéristique attribuée par Ammien Marcellin aux Perses est l'orgueil et la fierté<sup>246</sup>. Cette notion de *superbia*, très liée à celle de tyrannie, est en effet souvent utilisée pour décrire les Perses. Le roi est ainsi décrit comme « superbe » à de nombreuses reprises : ses lettres sont pompeuses<sup>247</sup>, ses exigences extravagantes<sup>248</sup>, son armée est fière<sup>249</sup> et lui-même est gonflé d'arrogance<sup>250</sup>. La haute idée qu'il a de lui-même le conduit à diverses actions désastreuses : devant Amida, il considère ainsi un javelot écorchant son vêtement comme une attaque à une divinité, « la violation d'un temple ne lui eût pas paru plus sacrilège (car) c'était un attentat à la personne du souverain de tant de peuples et de rois<sup>251</sup> ». Dans une colère inspirée à la

---

<sup>245</sup> Rappelons-nous que Sylla, tyran par excellence de la littérature romaine, était notamment accusé d'avoir agi contre le *mos maiorum*. SALLUSTE, *Cat.*, 11.

<sup>246</sup> TEITLER H., *Visa vel lecta? Ammianus on Persia and the Persians*, dans *The late Roman World and its Historian : Interpreting Ammianus Marcellinus*, DRIJVERS J.W. et HUNT D. (éds), Londres, 1999, p. 202-218 et WIEDEMANN T.E.J., *Between Men and Beasts: Barbarians in Ammianus Marcellinus*, dans *Past Perspectives: Studies in Greek and Roman Historical Writing*, MOXON I. S., SMART J.D. et WOODMAN A. J. (éds), Cambridge, 1986, p. 195.

<sup>247</sup> AMMIEN, 17, 5, 2.

<sup>248</sup> AMMIEN, 17, 5, 15.

<sup>249</sup> AMMIEN, 21, 7, 6.

<sup>250</sup> AMMIEN, 29, 1, 1.

<sup>251</sup> AMMIEN, 19.1.6.

fois par sa cruauté et par ce sentiment d'orgueil exacerbé propre aux tyrans, il est sur le point de lancer un assaut désastreux sur la cité pour la punir de son « sacrilège ». Cet événement explique d'autre part son comportement violent et cruel tout au long du siège: ayant eu peur d'être vaincu, d'être tué par la sortie des troupes gauloises<sup>252</sup>, ayant été insulté par un insolent javelot, le Roi des rois venge sa fierté blessée par le massacre de la population de la ville et l'exécution de ses meneurs<sup>253</sup>. Cette *superbia* du roi se reflète dans la description que fait Ammien de l'attitude de son peuple. Les Perses sont ainsi un peuple prétentieux, « grands faiseurs de forfanteries et de rodomontades (et ils) ont la parole pompeuse et ampoulée »<sup>254</sup>.

Outre cette fierté insolente, si évidente, les principales caractéristiques des tyrans dans la tradition littéraire antique sont absentes du tableau que brosse Ammien Marcellin des Perses. S'ils amènent des peuples soumis pour combattre avec eux, on ne mentionne pas de mercenaires et les Perses eux-mêmes participent aux combats vaillamment. À part le passage indiquant qu'ils possèdent un grand nombre de concubines, déjà mentionné dans le chapitre sur la *luxuria*<sup>255</sup>, Ammien ne décrit jamais de pratiques sexuelles débridées ou déviantes. Sauf dans le cas de la paix signée par Jovien et Shapûr, que ce dernier considère comme nulle à la mort du premier, il n'est d'autre part fait nulle mention de non-respect des trêves. Si les Perses possèdent donc clairement certaines des caractéristiques des tyrans, ils ne peuvent être considérés comme de parfaits exemples de tyrannie.

---

<sup>252</sup> AMMIEN, 19, 6, 7-13. Voir notamment 13 pour la réaction outrée des seigneurs perses.

<sup>253</sup> Pour l'exaspération grandissante de Shapûr face à la résistance de la ville, voir AMMIEN, 19, 7, 1 et 19, 8, 1.

<sup>254</sup> AMMIEN, 23, 6, 80.

<sup>255</sup> AMMIEN, 23, 6, 76.



Il est d'autre part impossible de voir dans la tyrannie une caractéristique proprement perse dans l'œuvre d'Ammien Marcellin. Les empereurs romains font eux aussi preuve d'arrogance, d'orgueil et d'une violence motivée par celui-ci. Outre les diverses actions cruelles mentionnées dans le chapitre sur la *Crudelitas*, un thème dont les manifestations sont, dans la tradition littéraire antique, aussi liée à la notion de cruauté qu'à celle de tyrannie, il est important de mentionner les exemples de *superbia* des empereurs et notamment de Constance. Au livre 14, dans un passage qui mêle justement les accusations infondées et l'orgueil du souverain, Ammien écrit ainsi que « comme le plus léger attouchement révolte la sensibilité dans une partie malade, de même, pour cet esprit pusillanime et borné, le moindre bruit se traduisait en attentat, en complot formé contre sa vie » et que toute menace contre celle-ci, sacrée et trop précieuse pour que l'État puisse s'en passer, se traduisait par un verdict de mort, de proscription ou d'exil<sup>256</sup>. C'est la haute idée qu'il a de sa dignité et de son titre qui le pousse, lui « prince qu'à tout autre égard on pourrait ranger parmi les modérés, ( à surpasser) en atrocité les Caligula, les Domitien, les Commode »<sup>257</sup>. Cet orgueil que l'empereur conçoit de sa propre vie et de ses qualités est notamment alimenté par le cercle de flatteurs, la « tourbe » que dénonce régulièrement Ammien. Après la bataille de Strasbourg, par exemple, il écrit que :

par un tour de force d'adulation dont l'extravagance était palpable, mais bien faite pour chatouiller une vanité portée au delà de toute mesure, on parvint à persuader à Constance que dans tout l'univers il ne se faisait rien de grand que par son influence et sous les auspices de son nom. Cette fumée lui monta au cerveau, et dès ce moment et par la suite on le vit donner hardiment le démenti aux faits, en disant dans ses édits, à la première personne, « J'ai combattu, j'ai vaincu; j'ai relevé des rois prosternés à mes pieds », lorsque, dans le fait, tout cela s'était passé sans lui.<sup>258</sup>

---

<sup>256</sup> AMMIEN, 14, 5, 3.

<sup>257</sup> AMMIEN, 21, 16, 8.

<sup>258</sup> AMMIEN, 16, 12, 68-69.

L'empereur, animé d'une cruauté alimentée par un orgueil « chatouillé » par « un concert de femmes et d'eunuques »<sup>259</sup> et laissant son empire sombrer dans une corruption dont les exemples sont innombrables, travestit d'autre part la vénérable tradition du triomphe en faisant élever des arcs de triomphe pour célébrer ses victoires sur des provinces romaines<sup>260</sup>. Constance, plutôt que Shapur, constitue donc de toute évidence le tyran exemplaire du texte d'Ammien, bien que l'orgueil de ce dernier ne soit pas négligeable. L'échange de missives du livre 17<sup>261</sup> permet ainsi de tracer plusieurs parallèles entre la *superbia* des deux souverains. Mais ni ce passage ni l'analyse du thème de la *tyrannia* dans l'œuvre d'Ammien Marcellin ne permettent de considérer cette dernière comme une caractéristique proprement perse.

Théodoret de Cyr insiste lui aussi beaucoup sur la question de l'orgueil dans les passages de son texte abordant le thème de la tyrannie. Son point de vue religieux le conduit cependant à développer davantage l'idée d'*hybris* que les autres auteurs étudiés dans ce mémoire. Le tyran est ainsi, dans les écrits de l'évêque, un être trompé par des démons<sup>262</sup> ou d'autres êtres malveillants<sup>263</sup> et causant pour cette raison des problèmes à la communauté des chrétiens. Ses excès d'orgueil, de violence ou de débauche amènent cependant le jugement de Dieu et sa

---

<sup>259</sup> AMMIEN, 21, 16, 16.

<sup>260</sup> AMMIEN, 21, 16, 15.

<sup>261</sup> AMMIEN, 17, 5, 1-15.

<sup>262</sup> Julien devient ainsi païen parce qu'il est trompé par un démon (cf. THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 3, 2-5.)

<sup>263</sup> Constance est converti à l'arianisme par sa tante et un prêtre corrompu, comme nous l'avons déjà évoqué dans ces pages (THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 3, 1-5). Valens est converti par sa femme (THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 12, 3). Les rois perses persécuteurs sont poussés par les mages (THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 5).

punition. Trois exemples illustrent particulièrement bien cet enchaînement d'événements : les morts de Julien et de Valens ainsi que le siège de Nisibe par le roi Shapur.

Julien est certainement le personnage décrit par Théodoret comme causant le plus de dommages à la communauté des chrétiens. Il exile de saints évêques<sup>264</sup>, discrimine les chrétiens dans l'enseignement et dans l'armée<sup>265</sup>, leur enlève leurs richesses<sup>266</sup> et couvre les exactions dont ils sont les victimes<sup>267</sup>. Théodoret l'accuse d'autre part d'avoir uriné sur la Bible<sup>268</sup> (!) et de laisser derrière lui à Antioche des caisses pleines de crânes humains, accusation à peine voilée de sacrifices humains<sup>269</sup>. La punition de ces différentes actions, clairement liée au portrait que traçait la tradition littéraire du tyran, survient heureusement très vite. Tous ceux qui avaient participé au viol des moniales et commis des actes de cannibalisme contre des chrétiens sur l'ordre de Julien « perdirent leurs dents qui tombèrent toutes en même temps puis perdirent leur langue qui tomba en pourriture; ils furent aussi privés de la vue et manifestèrent par leur souffrance la puissance de la vraie foi<sup>270</sup> ». Les Juifs, armés par Julien contre les fidèles du Christ, sont punis par des tremblements de terre et par un feu jailli des fondations du Temple qu'il tentait de relever<sup>271</sup>.

---

<sup>264</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 9, 1-3.

<sup>265</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 8, 2.

<sup>266</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 12, 1-3.

<sup>267</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 7, 1-10.

<sup>268</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 12, 3.

<sup>269</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 27, 1.

<sup>270</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 7, 1-4.

<sup>271</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 20, 1-5.

Julien lui-même meurt, frappé on ne sait par qui, jouant avec son propre sang dans un dernier geste de *crudelitas*<sup>272</sup>, lance aussi ce qu'il croit être un dernier blasphème<sup>273</sup>.

Le récit du règne et de la mort de Valens est moins caricatural mais présente néanmoins très bien la manière dont Théodoret traite du thème de la *tyrannia*. Valens fait lui aussi exiler des évêques<sup>274</sup>. Il les remplace par des hommes cruels, plaçant des « loups au lieu des pasteurs »<sup>275</sup> et déporte les populations de villes entières qui refusent d'obéir à ses ordres, notamment à ses ordres religieux<sup>276</sup>. À la veille de la bataille d'Andrinople, l'empereur écrit à son frère Valentinien, personnage cher au cœur de Théodoret, pour lui réclamer des renforts, mais reçoit une lettre pleine de mépris lui indiquant de cesser de combattre Dieu, ce qui ne fit qu'enrager davantage Valens et le conduire à « s'endurcir contre la vérité »<sup>277</sup>. Ses diverses défaites sont expliquées explicitement par son impiété « qui fait aux barbares la faveur de faire pencher Dieu de leur côté »<sup>278</sup>. Le chapitre sur sa mort, intitulé « Châtiment de l'impie de Valens », le présente comme un poltron, attendant au village le résultat des combats et, par sa défaite et sa mort, « payant dès cette vie pour toutes les fautes qu'il avait commises<sup>279</sup> ». Le récit revêt très clairement le caractère de châtement divin.

---

<sup>272</sup> Voir le chapitre sur la *crudelitas* à ce propos.

<sup>273</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 25, 7.

<sup>274</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 13, 1-2.

<sup>275</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 17, 1.

<sup>276</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 12, 10-11.

<sup>277</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 32, 1. Remarquons que Valentinien était déjà mort depuis 2 ans à ce moment-là mais qu'il n'en demeurait pas moins l'empereur-modèle de Théodoret. Celui-ci ne dit d'ailleurs rien de sa mort, par flux de sang.

<sup>278</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 34, 2-3.

<sup>279</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 4, 37, 2.

Les Romains ne sont cependant pas les seuls à être présentés comme des tyrans et à subir le châtement de ceux-ci. Le roi Shapûr se conduit en effet de manière tyrannique durant tout le siège de Nisibe, décrit au livre 2. Incapable de s'emparer de la cité, protégée par Dieu et le saint évêque Jacques, Shapûr décide de tenter de contrôler les éléments naturels pour réduire la ville. Il fait donc contenir le cours du fleuve Mygdonios puis le relâche sur le rempart de la cité<sup>280</sup>. Se donnant une journée de congé pour se reposer de son exploit, il lance le surlendemain son armée sur la brèche créée par les flots, pour la retrouver comblée par l'action divine<sup>281</sup>. S'estimant vaincu par Dieu et plein de colère, le roi se saisit alors de son arc et « tente d'atteindre l'incorporel » en tirant une flèche dans les airs<sup>282</sup>. Cet élément du récit est particulièrement intéressant. Il rappelle en effet l'épisode de la punition du Bosphore par Xerxès dans le livre VIII de l'*Enquête* d'Hérodote<sup>283</sup>, qui demeure l'exemple le plus éclatant de l'*hybris* de ce roi. La prétention de Shapûr et sa volonté de punir la divinité responsable de son malheur rappellent ainsi celles de son lointain aïeul, par bien des côtés le tyran-modèle de la tradition littéraire antique. Xerxès avait été puni de sa trop grande confiance et de son impudence par la défaite totale de son armée : Shapûr reçoit lui aussi, dans le récit de Théodoret, une punition pour son action. Son armée est en effet assaillie par des nuées de moucherons et de moustiques et le Roi des rois doit s'avouer vaincu<sup>284</sup>. Remarquons cependant qu'il ne meurt pas lui-même et qu'il comprend même son erreur, contrairement à Valens ou à Julien que les épreuves renforcent dans leur tyrannie.

---

<sup>280</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 31, 5-6.

<sup>281</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 31, 7-8.

<sup>282</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 31, 10.

<sup>283</sup> HÉRODOTE, 8, 35.

<sup>284</sup> THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 2, 31, 13-14.

L'analyse du thème de la *tyrannia* dans l'œuvre de Théodoret de Cyr pousse donc à certaines conclusions. Il est d'une part évident que le portrait du tyran brossé par la tradition littéraire est respecté : Julien ou Valens sont à la fois cruels, sacrilèges et orgueilleux et paient leur comportement et notamment leur *hybris* de leur vie. Il est d'autre part tout aussi clair que cette tyrannie si longuement décrite par Théodoret n'est pas une caractéristique proprement perse. Si les rois perses sont eux aussi présentés comme des persécuteurs<sup>285</sup> et si Shapûr commet un geste d'*hybris* très évident, ils ne sont certes pas les seuls à se conduire de manière tyrannique et à subir le sort des tyrans. C'est Julien bien plus que Shapûr qui est présenté par l'évêque de Cyr comme un modèle de tyrannie. Celle-ci est donc une fois de plus une caractéristique qui permet d'opposer les chrétiens et leurs ennemis, mais les premiers ne sont nullement identifiés aux Romains et les seconds ne sont en aucun cas les Perses.

L'œuvre de Procope de Césarée a quant à elle souvent été associée au thème de la tyrannie<sup>286</sup>, une association que même une lecture rapide de ses écrits permet de confirmer. De nombreux passages évoquent en effet des actes tyranniques, illustrant la cruauté, l'irrespect des traditions ou l'orgueil de personnages divers. Contrairement aux autres textes étudiés dans ce mémoire, ces actes sont cependant clairement reliés aux Perses et notamment à leurs rois, de Péroze à Xusro.

---

<sup>285</sup> Voir ici le chapitre sur la *crudelitas*. THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 5, 41, 5-23.

<sup>286</sup> Voir à ce propos le survol des sources ci-haut.

Dès les premiers chapitres de son *Histoire des guerres*, Procope met en scène un roi perse tyrannique et borné accompagné de courtisans apeurés. Le roi Péroze, en expédition contre les Hephtalites, se laisse attirer avec toutes ses troupes dans une étroite vallée<sup>287</sup>. Les dignitaires perses se refusent à lui dire la vérité sur sa situation, par « respect » pour lui, et préfère exhorter un ambassadeur romain accompagnant l'armée de prévenir le roi du danger<sup>288</sup>. Celui-ci cependant se rit des avertissements et tombe tête baissée dans le piège que ses conseillers étaient trop lâches pour lui présenter, et auquel sa « hardiesse hors de raison » l'avait mené. Étant parvenu, en s'agenouillant face au Soleil levant tout en faisant semblant de se soumettre aux Hephtalites, à se sortir de ce mauvais pas<sup>289</sup>, le roi des Perses y retourne l'année suivante pour les châtier, mais sa colère et son orgueil l'attirent à nouveau vers un piège semblable au premier, un piège qui lui sera cette fois-ci fatal<sup>290</sup>. Ce récit ouvre toute l'œuvre de Procope et introduit les Perses à ses lecteurs/auditeurs. L'orgueil, la colère, l'aveuglement et la jactance du roi s'ajoutent à la peur ressentie par ses sujets pour brosser l'essentiel du caractère des rois perses et de leur relation avec leur peuple. Ces différents éléments se retrouvent dans les autres passages que Procope consacre à la description des actions des rois perses. Leur colère, alimentant parfois une tyrannique cruauté, a déjà été analysée dans ce mémoire<sup>291</sup>. La terreur que les réactions des rois inspiraient à leur sujet y a également été évoquée. Leurs actions violentes sont aussi, tout comme dans l'œuvre d'Ammien Marcellin, décrites comme étant inspirées par l'orgueil des rois. Les épisodes de la prise de Sura et de la destruction d'une église de Trite, déjà évoqués ci-dessus<sup>292</sup>, sont autant d'exemples d'une

---

<sup>287</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 3, 3.

<sup>288</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 3, 4.

<sup>289</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 3, 5-6.

<sup>290</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 4, 3.

<sup>291</sup> Voir à ce sujet le chapitre sur la *crudelitas*.

<sup>292</sup> Voir à ce sujet le chapitre sur la *crudelitas*.

réaction violente à une injure à la *superbia* du souverain, que ce soit en résistant à sa toute puissance ou en s'attaquant à l'un de ses familiers.

Outre l'orgueil et la violence, Procope insiste sur une autre partie du portrait traditionnel du tyran. Plus que les deux autres auteurs étudiés dans ce mémoire, il s'attarde en effet sur les entorses faites par les rois perses aux traditions dans le cadre du thème, très évident dans ses écrits, de la perfidie des Perses. Les Rois des rois semblent en effet incapables de respecter un traité ou une promesse. L'épisode dans lequel Pérose recourt à la tromperie pour s'extraire du piège dans lequel son orgueil l'avait jeté est à cet égard exemplaire du comportement des rois perses. Durant l'expédition menant à la prise d'Antioche, Xusro promet ainsi à de multiples reprises d'épargner des cités ou des personnes<sup>293</sup> avant de revenir sur sa promesse. Ces épisodes sont l'occasion pour Procope d'insérer plusieurs discours dans son récit<sup>294</sup>. Ceux-ci, en particulier celui dans lequel Megas accuse le roi de ne pas se comporter en roi et d'user de sa puissance sans modération, sont autant d'accusations à peine voilées de tyrannie liée au comportement si peu conforme aux traditions du souverain. Ce même comportement se manifeste d'une manière particulièrement claire dans le traitement réservé aux ambassadeurs. À deux reprises, Xusro fait ainsi emprisonner des envoyés impériaux<sup>295</sup>, acte particulièrement tyrannique dans la tradition littéraire antique. Pire encore, le roi perse se sert parfois de faux ambassadeurs pour tenter de s'emparer de cités par surprise<sup>296</sup>. Procope résume d'ailleurs le caractère de ce roi en écrivant qu'il « était un esprit inquiet et remuant. Il aimait avec passion les nouveautés, et ne songeait qu'à faire ressentir aux

---

<sup>293</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 5, 3; 2, 6, 4-5; 2, 7, 1-5; 2, 21, 7.

<sup>294</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 7, 3-5; 2, 9, 1.

<sup>295</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 4, 3; 2, 20, 2.

<sup>296</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 2, 28, 7-8.



autres l'agitation et le trouble dont il était incessamment tourmenté<sup>297</sup> ». Ces exemples divers d'actes dignes de tyrans, inspirés par l'orgueil ou par un naturel perfide, trace le portrait d'un peuple perse soumis à des rois tyranniques et vivant dans la peur de leur irrationnelle colère.

La *tyrannia* est-elle pour autant une caractéristique proprement perse dans l'œuvre de Procope? L'*Histoire secrète* donne après tout de nombreux exemples d'actes plus ou moins tyranniques de la part de Justinien et de ses ministres. Selon Anthony Kaldellis<sup>298</sup>, il n'est pas même nécessaire de changer de source pour repérer dans les écrits de Procope une dénonciation de la tyrannie de l'empereur romain. Celle-ci se manifesterait par des astuces littéraires telles que des citations liées au thème de la tyrannie ou à des parallélismes entre Xusro, personnage très évidemment tyrannique, et Justinien. La thèse de Kaldellis nous semble cependant comporter certaines failles. Analysant la réaction des deux souverains à la rébellion de certains de leurs sujets, aux chapitres 23 et 24 du livre 1 de l'*Histoire des guerres*, ce spécialiste considère en effet qu'elles sont semblables et que Procope utilise ces réactions parallèles pour rapprocher leur caractère<sup>299</sup>. Face à une conjuration de nobles, Xusro réagit en faisant exécuter toutes les personnes impliquées et notamment ses propres neveux, encore enfants<sup>300</sup>. L'un de ceux-ci ayant été caché par un officier, le roi fait sournoisement assassiner ce dernier<sup>301</sup>. Justinien fait quant à lui charger ses soldats dans l'hippodrome où étaient rassemblés les membres des factions rebelles qui tentaient de le

---

<sup>297</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 23, 1.

<sup>298</sup> Voir à ce sujet le survol des sources utilisées.

<sup>299</sup> KALDELLIS A., *Op. cit.*, p. 141-148.

<sup>300</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 23, 1-2.

<sup>301</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 23, 3.

détrôner<sup>302</sup>. Après avoir ainsi noyé la révolte dans le sang, il fait exécuter ceux qui avaient été pressentis pour le remplacer<sup>303</sup>. Les deux situations impliquent donc une réaction sanglante à une rébellion. Kaldellis souligne d'autre part que le caractère cruel des actes des deux souverains ainsi que leur parallélisme est renforcée par la qualité et la dignité des malheureux qui sont exécutés pour avoir été plus ou moins pris au milieu des conspirations dirigées contre l'un et l'autre des trônes. L'officier perse est en effet décrit comme particulièrement compétent dans l'art de la guerre et avait très bien servi le père de Xusro. Son crime aura été de refuser de faire mourir un enfant innocent. Justinien fait quant à lui exécuter Hypatius et Pompée, neveux de l'empereur Anastase pressentis pour lui succéder. Or, Procope insiste à la fois sur le fait qu'ils ne désiraient absolument pas cet honneur et avaient même recherché l'aide de Justinien pour être soustraits à la volonté des rebelles<sup>304</sup>, et sur leur grande dignité juste avant de mourir<sup>305</sup>. Les réactions des deux souverains semblent donc semblables et égales en cruauté et en tyrannie.

Il est cependant important de noter les autres éléments sur lesquels insistent Procope. La raison expliquant la révolte des nobles perses est ainsi directement liée au « caractère inquiet et remuant » de Xusro et à sa tyrannie. Les rebelles perses sont des hommes en lutte pour leur dignité, et ils sont décrits sans mépris par l'historien. Les factions du cirque se rebellant contre le trône impérial de Justinien sont au contraire décrits comme des agités, « se battant sans savoir le sujet de leur

---

<sup>302</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 8.

<sup>303</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 9.

<sup>304</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 5.

<sup>305</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 9. Hypatius insiste sur le fait que « ceux que l'on fait mourir sans qu'ils l'aient mérité, ne sont pas à plaindre ».

querelle » et « concevant sans raison une haine implacable envers leurs proches »<sup>306</sup>. La cause de leur colère n'est pas la personne ou le caractère de Justinien mais bien les actions de ses ministres. Bien que ceux-ci soient ses représentants, le texte de Procope implique donc moins l'empereur romain que le roi perse dans le déclenchement de ces révoltes. La réaction de Xusro est d'autre part sans aucune mesure, et implique à la fois les nobles proches du complot et leur famille, y compris leurs jeunes enfants, un acte tyrannique que ne commet pas Justinien<sup>307</sup>. Qui plus est, la tyrannie de Xusro est soulignée par le récit de la mise à mort, pour une raison ridicule et de manière humiliante, du ministre qui avait permis au roi de sortir de la prison de l'oubli et de récupérer son trône<sup>308</sup>, alors que le chapitre traitant de la rébellion romaine se conclut sur la mention que Justinien rendit aux fils d'Hypatius ses biens, auxquels il n'avait pas touché<sup>309</sup>. Nous considérons donc qu'il existe à l'évidence une volonté de Procope de rapprocher ces deux révoltes et d'ainsi comparer le caractère des deux souverains. Mais, contrairement à la proposition de Kaldellis, cette astuce littéraire a pour effet de plutôt creuser une distance entre eux et oppose la tyrannie immodérée de Xusro à la réaction de Justinien, somme toute raisonnable et dirigée contre des fauteurs de trouble.

Il est dès lors exagéré de considérer que la *tyrannia* soit une caractéristique que Procope décrive comme aussi romaine que perse. Dans ses écrits, le personnage de Xusro joue de toute évidence le rôle de tyran-modèle, à la fois cruel, peu respectueux des traditions (« aimant avec passion les nouveautés ») et orgueilleux. Ses prédécesseurs sont décrits dans des termes semblables, et les

---

<sup>306</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 1.

<sup>307</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 23, 1; 1, 24, 8-9.

<sup>308</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 23, 4.

<sup>309</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 24, 9.

Perses eux-mêmes sont décrits comme immodérément orgueilleux<sup>310</sup>. A l'inverse, si certains passages montrent une certaine tyrannie de la part de Justinien ou de ses ministres, ces exemples ne suffisent pas à contrebalancer l'impression générale laissée par l'œuvre de Procope de Césarée, dans laquelle la tyrannie est de toute évidence un travers propre aux Perses. Il s'oppose en cela aux autres sources analysées dans ce mémoire qui, insistant particulièrement sur l'orgueil des tyrans, font de ceux-ci des figures présentes, aussi bien dans l'empire romain que dans le royaume des Perses.

---

<sup>310</sup> PROCOPE DE CÉSARÉE, *Histoire des guerres*, 1, 11, 9.

## Conclusion

Chacun peut admettre que se sont transmis nombre de préjugés au sujet des Musulmans que, encore aujourd'hui, (...) tant de gens considèrent comme substantiellement cruels en vertu, par exemple, du mythe du *Musulman au couteau entre les mains*. Et il est vrai que quand on pratique un certain type de lecture des chroniqueurs du XIIe siècle, on n'a en effet que l'embarras du choix pour y trouver nombre d'épisodes épouvantables (...) et dont la narration a pour but précis de convaincre le lecteur que tous les Musulmans, Arabes ou Turcs, sont d'une cruauté *naturellement contre-nature*. Mais comment oublier les innombrables passages de ces mêmes chroniqueurs qui démentent la réalité d'une vision univoque d'un monde musulman universellement cruel? (...) Il serait trop facile de démontrer comment, en se limitant à un choix arbitraire de textes très rigoureux au sujet des Musulmans et en évitant systématiquement les très nombreux jugements inverses des mêmes auteurs, la tradition chrétienne occidentale postérieure a insinué, puis profondément inculqué dans notre mentalité l'idée fantasmatique d'un Islam en soi et toujours cruel...<sup>311</sup>

La réflexion sur la manière de décrire et de penser les peuples étrangers dans l'histoire ne date pas d'hier. Après une longue phase de positivisme, les écrits de Saïd et des tenants de ses idées ont développé l'idée selon laquelle la description de ces « Autres » participait à un processus de construction identitaire, dans un but plus ou moins consciemment impérialiste. Au cours des dernières années, les spécialistes ont cependant préféré nuancer cette position en montrant l'ambivalence des rapports aux étrangers dans les textes antiques et en insistant sur la capacité de ceux-ci à influencer sur la représentation qui était faite d'eux<sup>312</sup>. C'est dans cette tendance que ce mémoire a souhaité se situer. L'étude menée ici ne s'intéressait en effet nullement aux Perses sassanides eux-mêmes et à la véracité des récits des auteurs romains les concernant. Notre objectif était au contraire d'analyser ces écrits pour eux-mêmes, en tant que fenêtre ouverte sur la psyché des élites de l'Antiquité tardive. Nous avons donc appliqué pour l'essentiel la méthodologie du miroir. En faisant l'analyse de concepts rattachés par la tradition littéraire aux Perses (*crudelitas*,

---

<sup>311</sup> DUCCELLIER A., *Byzance, juge cruel dans un environnement cruel? Notes sur le « Musulman cruel » dans l'empire byzantin entre VIIe et XIIIe siècles*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., TIMONEN A. et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 149-150.

<sup>312</sup> Selon le fameux concept de l'*agentivity* sur lequel insiste notamment Woolf.

*luxuria, tyrannia*), il était possible d'analyser à la fois la pérennité de cette tradition, de mieux comparer les auteurs étudiés et surtout de confronter la description des Romains et des Perses. Ce mémoire, dont l'objectif principal était de vérifier si la montée en puissance des Sassanides influait sur la manière dont les sources écrites les représentaient, s'est aussi intéressé aux grands débats modernes sur l'ethnographie antique : opposition systématique de « l'Autre » et du « Soi »; construction identitaire insistant sur les liens avec des civilisations plus anciennes; Middle-Ground. À ces questionnements, notre étude peut apporter quelques pistes de réflexions.

Quelle est en effet l'image que les trois textes étudiés dans ce mémoire projettent des Perses? Il est tout d'abord évident qu'ils ne présentent pas un portrait unique. Ammien Marcellin se concentre ainsi plutôt sur la cruauté alors que Procope a un intérêt particulier pour la tyrannie et surtout pour la perfidie des Perses. Rappelons cependant que les auteurs choisis, s'ils appartiennent tous à la période définie par les historiens modernes comme étant l'Antiquité tardive, ne vivent pas pour autant dans un cadre culturel immuable ni dans une situation sociale tout à fait semblable. Peut-on dès lors s'étonner que leurs descriptions divergent? Cela ne serait pas un problème si l'ethnographie antique n'était pas justement habituellement reconnue pour sa permanence. Faudrait-il dès lors remettre en question cette idée? L'échantillon de textes étudiés n'est certainement pas assez large pour permettre pareille conclusion. D'aucuns pourraient considérer qu'il s'agit en vérité d'exemples de constructions identitaires discordantes : l'intelligentsia de la Rome de 390 ne souhaiterait pas créer la même image des Perses que celle de la Constantinople du VI<sup>e</sup> siècle. Nous avons cependant expliqué que la tendance de l'historiographie récente est plutôt justement de remettre en question ce genre de schémas explicatifs fondés sur un

impérialisme extrême. Quelques observations supplémentaires sur ce mémoire sont donc nécessaires pour mieux appréhender ce problème.

Il est clair en effet que les caractéristiques attribuées par la tradition aux Perses ne sont pas respectées. Si les thèmes eux-mêmes, le vocabulaire qui leur est associé et même certaines structures et anecdotes sont des rappels constants de la coutume littéraire, les Perses ne sont pas néanmoins décrits comme des êtres faibles, mous, cruels et tyranniques. S'il est bien normal, étant donné la méthode de sélection des sources étudiées, que le style de celles-ci soit antiquisant, il est frappant de constater que des formules semblables mènent à un contenu différent. Non seulement les Sassanides ne sont-ils pas représentés de la même manière que les Achéménides ou les Arsacides mais ils ne sont en vérité pas si éloignés des Romains. Constance est ainsi un parangon de cruauté et de tyrannie pour Ammien alors que Théodoret expose longuement les mêmes travers chez Julien ou Valens. Même Procope, qui est pourtant celui de nos auteurs qui semble faire la distinction la plus claire entre Romains et Perses, prend la peine d'expliquer la peste qui frappe Constantinople par les mauvaises mœurs des Romains ou de souligner le courage des soldats perses. Dès lors, serions-nous en présence de constructions identitaires divergeant entre elles mais employant néanmoins les méthodes soulignées par Erich Gruen, soient l'incorporation et le rapprochement avec l'étranger? Certains souligneraient cependant que les Romains qui sont le plus souvent liés aux Perses sont justement des figures négatives : mauvais empereurs, ministres décadents, persécuteurs, officiers corrompus. Ammien, Théodoret, Procope et les autres auteurs antiques ne mêleraient-ils donc pas ces différents acteurs de leurs textes afin de leur faire partager un même opprobre et de les opposer conjointement au mode de vie et à l'identité qu'ils souhaitent

promouvoir? Cette objection fait cependant abstraction des exemples clairs dans lesquels des Perses sont loués et même considérés comme des modèles<sup>313</sup>. Quand bien même ces auteurs développeraient une vision volontairement sombre de la société de leur époque, appuyée sur une critique tout azimut élevant aux nues certaines personnes (Julien, Constantin, Bélisaire) en abaissant toutes les autres, cela ne correspondrait pas au modèle voulant que la description des peuples étrangers servent à créer une image du Romain ou du Grec civilisé opposée à celle du barbare paresseux, cupide, violent ou stupide. Il nous semble donc préférable de ne pas faire équivaloir ces textes à un processus de construction identitaire, basé sur l'étranger comme repoussoir ou au contraire sur des affinités entre « Soi » et « l'Autre », étant donné la difficulté à bien percevoir les différences entre les peuples dont le soulignement participerait à ce processus.

L'image générale qui ressort de ces sources, si elle n'est pas homogène et mérite d'être contrastée, n'en est pas moins dans l'ensemble positive, de manière surprenante étant donnée la tradition. Les Perses d'Ammien Marcellin sont ainsi des modèles de justice et de retenue dont la cruauté ne se manifeste qu'au siège d'Amida et est imputée au Roi et à son obsession pour sa propre personne (sa *tyrannia*). S'ils sont orgueilleux et se parent de pierreries, ils n'en sont pas moins courageux et habiles. Leur société est de toute évidence mieux organisée que celle des Romains, comme l'illustre clairement la défection d'Antonin. Peut-être est-il possible de considérer que leurs qualités sont grossies pour augmenter d'autant le prestige et l'audace de Julien se lançant à la

---

<sup>313</sup> C'est ainsi Artaxerxès et non Auguste qui est opposé par Ammien Marcellin à la figure cruelle de Valens. Le même auteur loue les pratiques judiciaires et les mœurs alimentaires perses en flétrissant celles des Romains. Théodoret fait de Shapûr une figure tyrannique, mais il l'oppose d'une certaine manière aux persécuteurs forcenés que sont Julien et Valens puisque le roi perse comprend finalement son erreur et lève le camp une fois instruit de la puissance divine alors que les deux empereurs s'entêtent même après de nombreux avertissements.



conquête de leur royaume. Il est dans tous les cas impossible de considérer qu'Ammien les présente de manière particulièrement.<sup>314</sup>

Théodoret suit quant à lui une idée bien différente. Les Perses sont cités à quelques reprises dans son *Histoire ecclésiastique*, notamment pour décrire les tourments qu'ils font subir aux Chrétiens ou les châtiments que leur inflige Dieu pour leur insolence. Mais, même s'il développe une vision des événements basée sur les différences religieuses et le traitement réservé aux tenants de la vraie foi, l'évêque de Cyr ne décrit jamais les Perses comme de grands persécuteurs ennemis de la Foi. Ce sont au contraire des Romains qui occupent ce rôle et il n'est jamais question de cannibalisme ou de sacrifices humains dans l'empire trans-tigritain. Si une ligne claire est tracée par Théodoret entre païens et chrétiens, les seconds subissant les avanies des premiers, cette division ne recouvre pas celle entre Perses et Romains.

Procopé de Césarée brosse des Perses un tableau plus conforme à ce à quoi l'étude de la tradition littéraire nous avait préparés. Le Roi des Rois est ainsi une figure à la fois cruelle, corrompue et tyrannique, trahissant sa parole régulièrement et affaiblissant tout son royaume par son exemple. Le fils et les soldats de Xusro sont ainsi de bons exemples des extrêmes auxquels mènent une *luxuria* à laquelle on laisse libre cours alors que le passage sur l'expédition contre les Hephtalites montre clairement la manière dont la tyrannie du Roi rend les membres de sa cour trop craintifs pour refuser de se jeter dans la gueule du loup. Même si des exemples du courage et de la capacité

---

<sup>314</sup> TEITLER H., *Visa vel lecta? Ammianus on Persia and the Persians*, dans *The late Roman World and its Historian : Interpreting Ammianus Marcellinus*, DRIJVERS J.W. et HUNT D. (éds), Londres, 1999, p. 202-218.

des Perses à supporter la douleur et les épreuves existent, il s'agit de toute évidence de celui des trois auteurs étudiés dans ce mémoire qui livre des Perses l'image la plus négative et surtout la plus étrangère à celle qu'il présente de la société romaine.

Cette différence entre la représentation des Perses dans les sources de l'Antiquité tardive et celles des périodes antérieures laisse songeur. Sommes-nous réellement en face d'un changement dans la manière de présenter les habitants du grand empire voisin? Nous avons déjà évoqué le problème de l'altérité dans ce contexte. Peut-être est-il possible que le bouleversement politique et la montée en puissance des Sassanides amènent cette remise en question du modèle traditionnel de représentation des Perses. Un souci demeure cependant : les sources sont en effet plus nuancées dans leur représentation des Perses que plusieurs auteurs modernes, ne semblant se concentrer que sur les passages concernant ce peuple, ne le considèrent dans leurs travaux. En ne se basant que sur le discours de Julien à ses soldats au début de son expédition en Perse et sur l'exkursus du livre XXIII, il est bien sûr possible de considérer qu'Ammien Marcellin représentent les Perses comme des ennemis, la *natio molestissima*. Une étude centrée sur la description de certains grands thèmes, à l'ouest aussi bien qu'à l'est du Tigre, permet cependant des conclusions différentes et beaucoup plus modérées. Faudrait-il dès lors s'inquiéter de ce que nous considérons comme la représentation des Perses dans la tradition littéraire? Trente années d'intérêt pour l'altérité et les peuples étrangers dans les sources antiques ont montré l'importance de la modération et de la nuance dans l'étude de ceux-ci. Vaudrait-il donc la peine de réétudier les textes du Principat, de la République ou de la période hellénistique, armés de nouveaux outils méthodologiques comme le

*Middle Ground* ou tout simplement mis en garde par les propositions de Gruen, pour vérifier si la tradition littéraire antique correspond véritablement à ce qu'on en dit?

La conclusion de ce mémoire, qui pose plus de questions qu'elle n'amène de réponses, débute par un extrait d'un article d'Alain Ducellier concernant l'image de cruauté présentée par les Byzantins, eux-mêmes considérés comme cruels, des musulmans. S'il s'agit d'un bel exemple du besoin de remise en question des modèles traditionnels de descriptions de l'ethnographie antique et médiévale, cet extrait nous semble aussi le point de départ d'une réflexion passionnante et consécutive à ce mémoire. Said a en effet lancé la discussion sur l'altérité comme outil impérialiste en se servant précisément de la représentation des musulmans dans les écrits occidentaux. Nous avons pu remarquer dans notre étude de Théodoret de Cyr que la séparation culturelle passait d'une certaine manière désormais par la religion, païens et chrétiens s'opposant au sein de la société romaine comme de la société perse et les différences entre les deux sociétés n'étant guère mises de l'avant. L'historiographie moderne considère justement que c'est par le prisme de la culture chrétienne (notamment avec l'idée des peuples de Gog et Magog déchaînés sur Terre pour annoncer la venue de l'Antéchrist) que les auteurs byzantins analysèrent et représentèrent les musulmans dans un premier temps, les intégrant dans leur modèle d'interprétation culturel. S'il est vrai que le développement et l'expansion des grandes religions monothéistes amena un changement de paradigme dans la représentation des autres peuples, la ligne de faille passant désormais par la religion plutôt que par les autres caractéristiques de la tradition ethnographique antique, la question se pose de savoir ce qu'il advient de cette tradition et notamment des *topoi* sur les orientaux. Se recyclent-ils, les Arabes puis les Turcs devenant de

nouveaux avatars des Achéménides et des Sassanides? Ou de nouveaux préjugés sont-ils développés? Dans un cas comme dans l'autre, cette réflexion sur l'autre nous pousse à un effort de relativisme culturel et de remise en contexte qui ne peut qu'être bénéfique dans une société de plus en plus polarisée et outrancière, dans laquelle il est ainsi impossible d'être de gauche sans être un communiste, d'être de droite sans être un fasciste, de s'opposer au gouvernement sans être un terroriste ou de le soutenir sans être un vendu.

## Bibliographie

### Sources

AMMIEN MARCELLIN, *Histoires*, Texte établi et traduit par E. Galletier et J. Fontaine, Paris, 1968.

APPIEN, *L'Ibérique*, texte édité et traduit par P. Goukowsky, Paris, 2003.

ARISTOTE, *Politique*, texte établi et traduit par J. Aubonnet, Paris, 2002.

ARRIEN, *Anabase*, texte établi et traduit par P. Savinel, Paris, 1984.

CÉSAR, *Guerre des Gaules*, texte établi par L.-A. Constans. Traduction d' A.-M. Ozanam, Paris, 1997.

CICÉRON, *Sur le devoir*, texte établi et traduit par M. Testard, Paris, 2009.

DION CASSIUS, *Histoire romaine*, texte établi et traduit par G. Lachenaud, Paris, 2011.

ÉPICTÈTE, *Entretiens*, texte établi et traduit par J. Souilhé, Paris, 2003.

FLORUS, *Épitome*, texte établi et traduit par P. Jal, Paris, 1967.

HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains*, texte établi et traduit par D. Roques, Paris, 1990.

HÉRODOTE, *Enquête*, texte établi et traduit par A. Barguet, Paris, 1967.

HIPPOCRATE, *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux*, texte établi et traduit par J. Jouanna, Paris, 2003.

HISTORIA AUGUSTA, *Carus*, texte établi et traduit par F. Paschoud, Paris, 1996.

HORACE, *Odes et Épodes*, texte établi et traduit par F. Villeneuve, Paris 1929.

ISOCRATE, *Panégryque*, texte établi et traduit par G. Mathieu et E. Brémond, Paris, 2003.

JUVÉNAL, *Satires*, texte établi et traduit par P. de Labriolle et F. Villeneuve, Paris, 1921.

LUCAIN, *La Pharsale*, texte édité et traduit par P. Jal, Paris, 1993.

MARTIAL, *Épigrammes*, texte établi et traduit par H. J. Izaac, Paris, 1930.

PLATON, *République*, texte établi et traduit par E. Chambry. Paris, 2002.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, texte établi et traduit par J. Beaujeu, Paris, 1951.

PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres*, texte édité et traduit par R. Flacelière et É. Chambry, Paris, 1968.

PLUTARQUE, *Vies parallèles*, texte édité et traduit par A. M. Ozanam, Paris, 2001.

POLYBE, *Histoires*, texte établi et traduit par P. Pédech, Paris, 2003.

PROCOPE DE CÉSARÉE, texte établi et traduit par H. Dewing, Londres, 1914-1940.

QUINTE-CURCE, *Histoire d'Alexandre le Grand*, texte édité et traduit par H. Bardon, Paris, 1948-1992.

SALLUSTE, *La conjuration de Catilina*, texte établi et traduit par A. Ernout, Paris, 1999.

SÉNÈQUE, *De la clémence*, Texte établi et traduit par F.-R. Chaumartin, Paris, 2005.

SÉNÈQUE, *Discours*, texte établi et traduit par A. Bourgery, Paris, 1922.

SOCRATE DE CONSTANTINOPLE, *Histoire ecclésiastique*, Texte établi par G.C. Hansen, traduit par P. Périchon et P. Maraval, Paris, 2004–2007.

SOZOMÈNE, *Histoire ecclésiastique*, texte établi par J. Bidez, traduit par A.-J. Festugière, Paris, 1983 – 2008.

STRABON, *Géographie*, texte édité et traduit par F. Lasserre, Paris, 1975.

SUÉTONE, *Vie de Jules César*, texte édité et traduit par H. Ailloud, Paris, 1931-1932.

TACITE, *Annales. Livres 1-15*, texte édité et traduit par P. Wuilleumier, Paris, 1974-1978.

TACITE, *Histoires*, texte établi et traduit par P. Wuilleumier et H. Le Bonniec, Paris, 1987.

VELLEIUS PATERCULUS, *Velleius Paterculus. Compendium of Roman history*, texte édité et traduit en anglais par F. W. Shipley, Cambridge, 1924.

VIRGILE, *Énéide*, texte établi et traduit par J. Perret, Paris, 1977.

TITE-LIVE, *Abrégés des livres de l'Histoire romaine de Tite-Live*, texte édité et traduit par P. Jal, Paris, 1984.

THÉODORET DE CYR, *Histoire hellénistique*, texte établi par L. Parmentier et G. C. Hansen, traduit par P. Canivet, Paris, 2006.

VITRUVÉ, *Sur l'architecture*, texte établi et traduit par P. Fleury, Paris, 1990.

XÉNOPHON, *Helléniques*, texte établi et traduit par J. Hatzfeld, Paris, 1936.

## **Travaux**

ABRY J.-H., *Une carte du monde à l'époque d'Auguste. Manilius Astronomiques IV*, dans *L'espace et ses représentations*, BONNAFÉ A. (éd.), Lyon, 1993, p. 13-17.

ALFÖLDI A., *The Conflicts of Ideas in the late Roman Empire*, Princeton, 1952.

ALONSO-NUNEZ, J.M., *The Roman Universal Historian Pompeius Trogus on India, Parthia, Bactria and Armenia*, dans *Persica*, 13 (1988), p. 125-155.

BARAZ D., *Medieval Cruelty*, Ithaca/Londres, 2003.

BERRY C., *The Idea of Luxury*, Cambridge, 1994.

BÖRM H., *Prokop und die Perser*, Stuttgart, 2007.

BUTCHER K., *Information, Legitimation, or Self-Legitimation? Popular and Elite Designs on the Coin Types of Syria*, dans *Coinage and Identity in the Roman Provinces*, HOWGEGO C., V. HEUCHERT et BURNETT A. (éds), Oxford, 2007 (2005), p. 143-156.

- CAMERON A., *Zonaras, Syncellus and Agathias*, dans *The Classical Quarterly*, 14 (1964), p. 82-107.
- CAMERON A., *Procopius and the Sixth Century*, Berkeley, 1985, p. 113-133.
- CANEPA M., *The Two Eyes of the Earth*, Berkeley, 2009.
- CARTLEDGE P., *The Greeks : A Portrait of Self and Others*, Oxford, 1993.
- CHAUVOT A., *Opinions romaines face aux Barbares au IVe siècle après J.-C.*, Paris, 1998.
- CLIFFORD J., *Routes, Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, 1999.
- COHEN B. (éd.), *Not the Classical Ideal*, Leiden/Boston/Cologne, 2000.
- CURTY O., *La parenté légendaire à l'époque hellénistique*, dans *Kernos*, 12 (1999), p. 167-194.
- DABROWA E. (éd.), *Ancient Iran and the Mediterranean World*, Cracovie, 1998.
- DEACY S. et K.F.PIERCE (éds), *Rape in Antiquity*, Cardiff, 2002 (1997).
- DEMANDT A., *Zeitkritik und Geschichtsbild im Werk Ammians*, Bonn, 1965.
- DEWALD C., *Form and Content : The Question of Tyranny in Herodotus*, dans *Popular Tyranny: Sovereignty and its Discontents in Ancient Greece*, MORGAN K.A. (éd.), Austin, p. 25-28.
- DIGNAS B. et E. WINTER, *Rome and Persia in late Antiquity. Neighbours and Rivals*, Cambridge, 2007.
- DRIJVERS J.W. et D. HUNT, *The Late Roman World and his Historian*, Londres, 1999.
- DRIJVERS J.W., H.TEITLER et al., *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus*, Leiden, 1987-2011.
- DUCOS M., *Pouvoir et cruauté dans les Annales de Tacite*, dans *Aere Perennius*, CHAMPEAUX J. et M. CHASSIGNET (ss dir.), Paris, 2006, p. 395-415.



- DUNKLE J.R., *The Greek Tyrant and Roman Political Invective of the Late Republic*, dans *Transactions of the American Philological Association (TAPhA)*, 98 (1968), p. 151-171.
- EDWARDS C., *The Politics of Immorality*, Cambridge, 1993.
- ERSKINE A., *Troy between Greece and Rome*, Oxford, 2001.
- FABIAN J., *Time and the Other: How Anthropology Makes Its Object*, New York, 1983.
- FAGAN G., *The Genesis of the Roman public Bath*, dans *American Journal of Archeology*, 105/3 (2001), p. 403-426.
- FERRIS I.M., *The Pity of War: Representations of Gauls and Germans in Roman Art*, dans *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean. Issues & Debates*, GRUEN E. (éd.), Los Angeles, 2010, p. 51-74.
- FLOWER M., *Herodotus and Persia*, dans *The Cambridge Companion to Herodotus*, DEWALD C. et J. MARINCOLA (ss dir.), Cambridge, 2006, p. 274-289.
- FORNARA C.W., *Studies in Ammianus Marcellinus*, dans *Historia*, 41 (1992), p. 328-344 et 420-438.
- FRYE R.N., *Political History of Iran under the Sassanians*, dans *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E. (éd), III, Cambridge, 1983.
- FUNARI R., *Degradazione morale e "luxuria" nell'esercito di Vitellio (Tacito, "Hist." II): modellie sviluppi narrativi*, dans *Athenaeum*, 80 (1992) p. 135.
- GILDENHARD I., *Reckoning with Tyranny*, dans *Ancient Tyranny*, LEWIS S. (éd.), Édimbourg, 2006, p. 197-208.
- GREATREX G., *Rome and Persia at War : 502-532*, Leeds, 1998.

- GREATREX G. et S. LIEU, *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (Part II, 363–630 AD)*, Londres, 2002.
- GRUEN E. (éd.), *Cultural borrowings and Ethnic Appropriations in Antiquity*, Stuttgart, 2005.
- GRUEN E., *Rethinking the Other in Antiquity*, Princeton, 2011.
- GUNDERSON L.L., *Quintus Curtius Rufus. On his Historical Methods in the Historiae Alexandri*, dans *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian heritage*, ADAMS W.L. et BORZA E.N. (éds), Washington, 1982, p. 177-196.
- HALL E., *Inventing the Barbarian*, Cambridge, 1989.
- HALL J., *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, 1997.
- HOLT P., *Sex, Tyranny and Hippias' Incest Dream*, dans *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 39 (1998), p. 221-241.
- HOOK B., *Oedipus and Thyestes Among the Philosophers: Incest and Cannibalism in Plato, Diogenes, and Zeno*, dans *Classical Philology*, 100 (2005), p. 17-40.
- HORSMANN G., *Untersuchungen zur militärischen Ausbildung im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom*, Boppard-am-Rhein, 1991.
- ISAAC B., *The Invention of Racism in Antiquity*, Princeton, 2004.
- KALDELLIS A., *Procopius of Caesarea: Tyranny, History and Philosophy at the End of Antiquity*, Philadelphie, 2004.
- KREBS C., *Borealism, Caesar, Seneca, Tacitus and the Roman Concept of the North*, dans *Cultural Identity in Ancient Mediterranean*, GRUEN E. (éd.), Los Angeles, 2010, p. 202-221.
- LEGUAY T., *Histoire raisonnée de la fellation*, Paris, 1999.
- LENSKI N., *The failure of Empire*, Sacramento, 2002.

- LÉVINAS E., *Altérité et transcendance*, Marseilles, 1995.
- LEWIS S. (éd.), *Ancient Tyranny*, Édimbourg, 2006.
- LIÉBERT Y., *Regards sur la « tryphê » étrusque*, Limoges, 2006.
- LINTOTT A.W., *Violence in Republican Rome*, Oxford, 1968.
- LINTOTT A.W., *Cruelty in the Political Life of the Ancient World*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., A. TIMONEN et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 8-27.
- LINTOTT A.W., *Imperial Expansion and Moral Decline in the Roman Republic*, *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, Bd. 21, H. 4 (1972).
- LISSARAGUE F., *Images dans la cité*, dans *Metis*, 9-10 (1994-1995), p. 237-244.
- MALKIN I., *Le Middle-Ground*, dans *Kernos*, 11 (1998), p. 131-141.
- MARTIN A., *Introduction de l'Histoire ecclésiastique de Théodoret de Cyr*, Paris, 2009.
- MATTHEWS J., *The Roman Empire of Ammianus Marcellinus*, Baltimore, 1989.
- MCGLEW J.F., *Tyranny and Political Culture in Ancient Greece*, Ithaca/Londres, 1993.
- MOSSÉ C., *Plutarch and the Sicilian Tyrants*, dans *Ancient Tyranny*, LEWIS S. (éd.), Édimbourg, 2006, p. 188-195.
- NAAS V., *Le projet encyclopédique de Pline l'ancien*, Rome, 2002.
- NADON C., *Xenophon's Prince*, Berkeley, 2001.
- O'DONNELL J., *The Ruin of the Roman Empire*, Londres, 2009.
- O'GORMAN E., *No Place Like Rome. Identity and Difference in the Germania of Tacitus*, dans *Ramus*, 22 (1993), p. 135-154.
- ONIAN, R.B., *The Origin of European Thought*, Cambridge, 1951 (1988).

- PURCELL N., *The Way we used to eat. Diet, Community and History at Rome*, dans *American Journal of Philology*, 124-3 (2003), p. 329-358.
- ROBERTO U., *Immagini del dispotismo : la Persia sassanide nella rappresentazione della cultura ellenistico-romana da Costantino a Eraclio*, dans *Dispotismo. Genesi e sviluppi di un concetto filosofico-politico*, FELICE D. (éd.), Naples, 2001, p. 33-70.
- RIPOLL F., *Les intentions de Quinte-Curce dans le récit du meurtre de Clitus*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2009 (1), p. 120-142.
- ROHRBACHER D., *The Historians of Late Antiquity*, Londres, 2002.
- ROMAN Y., *Le mou, les mous et la mollesse*, dans *Pratiques et discours alimentaires en Méditerranée, de l'Antiquité à la Renaissance*, LECLANT J., A. LAUCLEZ et SARTRE M. (ss dir.), Paris, 2008.
- ROMM J., *The Edges of the World in Ancient Thought*, Princeton, 1992.
- ROSEN K., *Studien zur Darstellungskunst und Glaubwürdigkeit des Ammianus Marcellinus*, Heidelberg, 1968.
- SAID E., *Orientalism*, New York, 1978.
- SCHEER T., *They that held Arkadia; Arkadian Foundation Myths as Intentional History in Imperial Times*, dans *Intentional History*, FOXHALL L., H.J. GERCKE et LURAGHI N. (éds), Stuttgart, 2010, p. 275-298
- SHAW B., *Eaters of Flesh, Drinkers of Milk*, dans *Ancient Society*, 1982-1983 (13/14), p. 5-31.
- SOURVINOU-INWOOD C., *The Young Abductor of the Locrian Pinakes*, dans *BICS*, 20 (1973), p. 12-21.
- SOURVINOU-INWOOD C., *Reading Greek Culture: Texts and Images, Rituals and Myths*, Oxford, 1991.

- SYME R., *Ammianus and the Historia Augusta*, Oxford, 1968.
- TABACCO R., *Il tiranno nelle declamazioni di scuola in lingua latina*, Turin, 1985.
- TEITLER H., *Visa vel lecta? Ammianus on Persia and the Persians*, dans *The late Roman World and its Historian : interpreting Ammianus Marcellinus*, DRIJVERS J.W. et D.HUNT (éds), Londres, 1999, p. 202-218.
- TIMONEN A., *Criticism of Defense: The Blaming of 'Crudelitas' in the Historia Augusta*, dans *Crudelitas: Proceedings of the International Conference Turku*, Mai, 1991, VILJAMAA T., A. TIMONEN et KRÖTZL C. (ss dir.), Turku, 1993, p. 67-68.
- TREADGOLD W., *Byzantium and Its Army, 284-1081*, Stanford, 1995.
- TREADGOLD W., *The Early Byzantine Historians*, Basingstoke/New York, 2007.
- VIMERCATI E., *Posidonio. Testimonianze e frammenti*, Milan, 2004.
- VOLK K., *Manilius and his Intellectual Background*, Oxford, 2009.
- WHEELER E.L., *The Laxicity of the Syrian Legions*, dans *The Roman Army in the East*, KENNEDY D. (éd.), Ann Arbor, 1996, p. 229-277.
- WHITE R., *The Middle Ground. Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, 1991.
- WIEDEMANN T.E.J., *Between Men and Beasts: Barbarians in Ammianus Marcellinus*, dans *Past Perspectives: Studies in Greek and Roman Historical Writing*, MOXON I.S., J.D. SMART et WOODMAN A.J. (éds), Cambridge, 1986, p. 189-201.
- WIESEHÖFER J. et HUYSE P., *Eran und Aneran: Studien zu den Beziehungen zwischen dem Sasanidenreich und der Mittelmeerwelt*, Stuttgart, 2006.
- WIESEHÖFER J. et BÖRM H., *Commutatio et contentio. Studies in the Late Roman, Sasanian, and Early Islamic Near East*, Düsseldorf, 2010.

WHITTAKER C.R., *Frontiers of the Roman Empire. A social and economic Study*, Baltimore, 1994.

WOOLF G., *Cruptorix and his Kind. Talking Ethnicity on the Middle Ground*, dans *Ethnic Constructs in Antiquity*, DERKS T. et N. ROYMANS (ss dir.), Amsterdam, 2008, p. 207-217.

WOOLF G., *Tales of the Barbarians: Ethnography and Empire in the Roman West*, Wiley-Blackwell, 2011.

YARSHATER E. (éd.), *The Cambridge History of Iran*, YARSHATER E., III, Cambridge, 1983.